A. DE BELLOY

CHRISTOPHE COLOMB
ET
LA DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU-MONDE

COMPOSITIONS ET GRAVURES
PAR
LÉOPOLD FLAMENG

PARIS
E. DUCROCQ

CHRISTOPHE COLOMB

ET LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



S. S. A. S.
X M Y
Xpo FERENS.//

CHRISTOPHE COLOMB

ET LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

PAR

M. LE MARQUIS DE BELLOY

COMPOSITIONS ET GRAVURES

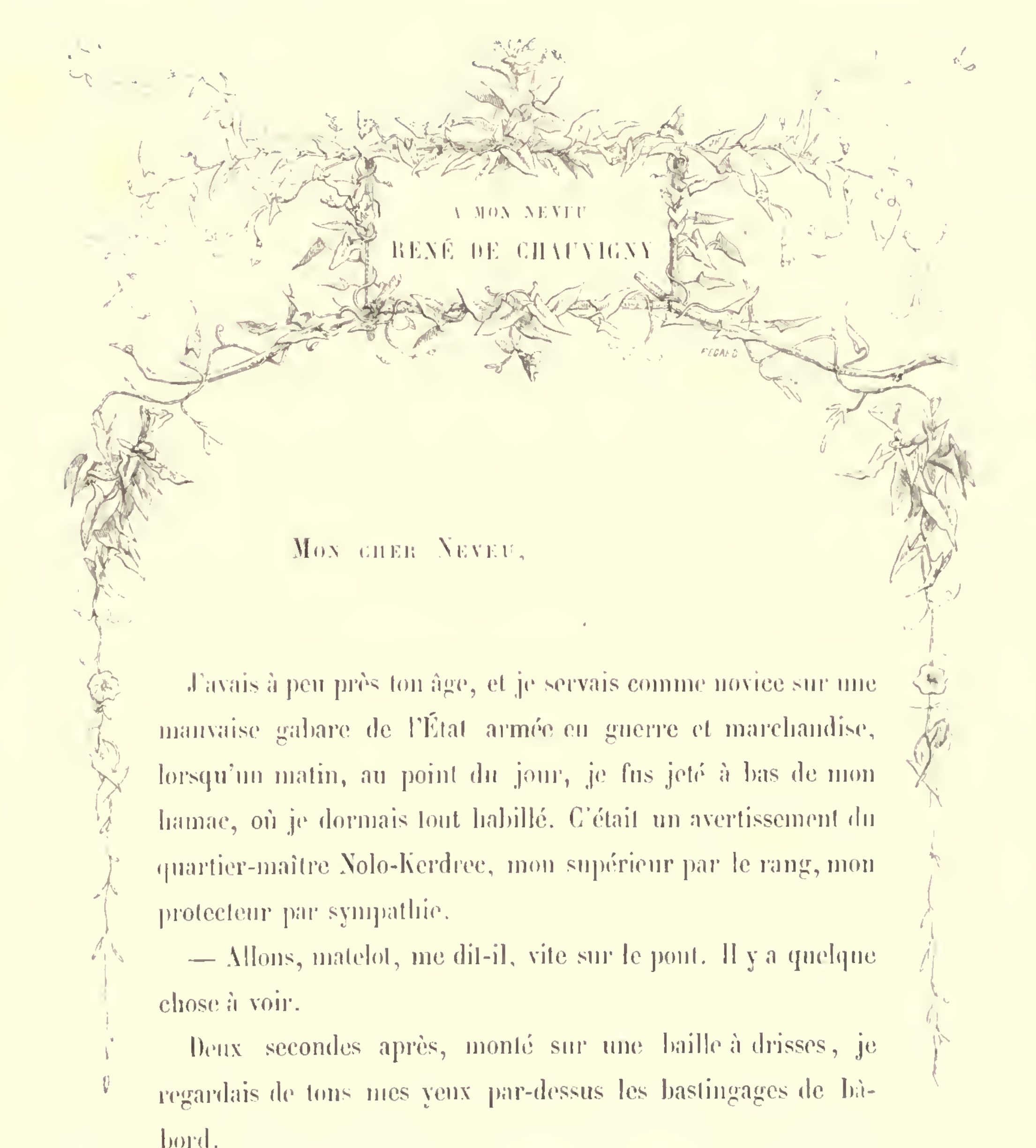
PAR LÉOPOLD FLAMENG



PARIS

EUGÈNE DUCROCQ, LIBRAIRE-EDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55



A MON NEVEU
RENÉ DE CHAUVIGNY

Mon cher Neveu,

J'avais à peu près ton âge, et je servais comme novice sur une mauvaise gabare de l'État armée en guerre et marchandise, lorsqu'un matin, au point du jour, je fus jeté à bas de mon hamac, où je dormais tout habillé. C'était un avertissement du quartier-maître Nolo-Kerdrec, mon supérieur par le rang, mon protecteur par sympathie.

— Allons, matelot, me dit-il, vite sur le pont. Il y a quelque chose à voir.

Deux secondes après, monté sur une baille à drisses, je regardais de tous mes yeux par-dessus les bastingages de bâbord.

— Ote ton bonnet, me dit Nolo, qui se tenait près de moi tête nue, ainsi que deux ou trois des hommes de quart.

— Et maintenant, poursuivit-il, ce que tu vois là, enfant, c'est la barre de Saltes, et au delà Palos.

— Palos... Palos... j'en suis charmé, mais franchement je ne vois rien.

— C'est juste, fit le quartier-maître, et il me passa une longue-vue mise à mon point.

— A présent, dis-je, à la bonne heure, je vois une étroite bande de terre rougeâtre. C'est ce que je prenais tout à l'heure pour un nuage.

— Et tu ne vois que ça?

— Je ne vois que ça.

— Eh! bien, moi qui n'ai ni ta longue-vue ni tes yeux de quinze ans, je vois trois vaisseaux marchant de conserve, trois vaisseaux comme on n'en fait plus. A présent que tu es prévenu, les vois-tu?

— Non, patron, pas davantage, et, franchement, je crois que vous ne les voyez guère vous-même.

— Je les vois si bien, matelot de mon cœur, que je lis couramment leurs noms, moi qui ne sais ni lire ni écrire. Les deux plus petits s'appellent l'un *Niña* et l'autre *Pinta*. Le plus gros, le plus lourd, celui qui porte le pavillon amiral, un pavillon avec un grand crucifix au milieu, c'est *la Sainte-Marie*, une caravelle espagnole du bon vieux temps. Debout, sur le château de poupe, est le capitaine, un bel homme, avec de grands yeux couleur du temps, des yeux qui regardent droit devant eux. Cet homme, le plus grand de tous les hommes, c'est l'inventeur du nouveau monde, partant pour sa première expédition...

— Christophe Colomb! m'écriai-je, en laissant tomber la longue-vue.

— Ah! tu le vois à présent?

— Oui, patron, comme il y a un Dieu, je le vois.

— A la bonne heure, fit Nolo.

Et voyant mes yeux humides d'émotion et de respect :

— Ça, mon garçon, ajouta-t-il, c'est la meilleure des longues-vues, celle qui porte le plus loin.

Quelques heures après nous laissions à gauche l'embouchure du Guadalquivir,

puis le petit port de Rota, et, grâce à une bonne brise de nord-ouest, le soir du même jour, nous jetions l'ancre en rade de Cadix.

Là, dans l'enchantement d'un premier séjour en Espagne — en Andalousie! — — j'oubliai Christophe Colomb, j'oubliai Nolo, je faillis même, un jour, oublier la gabare *la Truite;* mais, dès que nous eûmes repris la mer, ma vision me redevint aussi présente qu'à l'heure même où j'en avais été favorisé. Je voyais Christophe Colomb; je le concevais même dans toute sa grandeur, sans rien savoir de lui, je l'avoue ici à ma honte, que son nom et sa découverte.

Nolo-Kerdrec se chargea bien volontiers de m'en apprendre davantage; je dirai même qu'en un certain sens, il m'en apprit, on me passera bien cette locution vulgaire, beaucoup plus qu'il n'y en avait. L'esprit légendaire du moyen âge revivait tout entier dans ce digne marin breton. Aussi en était-il venu, peu à peu, de la meilleure foi du monde, à mettre sur le compte du héros de son choix tout ce qu'il en avait trouvé de digne parmi les contes et récits recueillis dans ses longs voyages.

Plus tard, en refaisant tant bien que mal mon éducation, j'ai retrouvé dans la mythologie, dans la Vie des saints, dans celle des marins célèbres, — y compris le fameux Sindbad, ce Colomb des *Mille et une nuits*, — des traits de courage ou d'habileté nautique, des mots spirituels ou profonds, et enfin jusqu'à des miracles, qu'il m'a fallu, non sans regret, retrancher de la vie de Colomb, telle que Nolo me l'avait faite aux longues veillées du gaillard d'avant.

Au reste, un tel effort ne devait pas m'être longtemps pénible : de même que notre héros, parti à la recherche de terres imaginaires, en découvrit de réelles sans perdre au change, de même le Colomb que je rencontrai dans l'histoire, ne me laissa rien envier à celui que m'avait montré la légende. Bien loin de s'évanouir au jour de la science, l'héroïque figure qui m'était apparue près des dunes rouges de Palos, n'avait rien perdu de sa noble physionomie ni de ses colossales dimensions. C'est que pas un des contes de Nolo n'était en contradiction avec le caractère de son héros.

Mais l'étude de ce caractère n'est pas aujourd'hui notre seul objet : nous avons aussi à causer de la découverte de l'Amérique; eh bien, sur ce point même, la

légende du marin breton, si fabuleuse qu'elle fût dans sa lettre, n'a presque rien dans son esprit que ne confirme l'esprit positif de notre âge.

Il appartenait à ce dernier d'établir que la plupart des grands événements historiques, si justement fameux qu'ils aient rendu certains noms d'hommes, ont toujours été plus ou moins l'œuvre du temps où ils se sont produits. Ce principe ne détruit pas la responsabilité des acteurs principaux de ces révolutions, dont plus d'une a changé la face du monde, il l'atténue seulement dans une mesure que l'histoire, mieux informée de nos jours qu'autrefois, a pour mission de déterminer.

Beaucoup de personnages historiques perdent sans doute de leur prestige à être envisagés à ce nouveau point de vue; d'autres, et ce ne sont pas toujours les meilleurs, y ont trouvé quelque avantage; mais nul n'y a gagné autant que Christophe Colomb.

C'est qu'en effet, la découverte du nouveau monde, si elle n'échappe pas entièrement aux conditions qui viennent d'être signalées, est peut-être, des rares événements de même importance, celui qui émane le plus directement d'une initiative individuelle.

A Castilla y á Leon
Nuevo mundo dió Colon[1].

Cette part du lion faite par des contemporains au grand homme, au héros, dont nous allons revoir ensemble la merveilleuse histoire, elle n'a pas été amoindrie par la postérité; elle a résisté tout entière au système de scrupuleuse investigation qui préside aux études actuelles.

Ce système si fatal à quelques grandeurs usurpées ne pouvait nuire à celle de Christophe Colomb; par des procédés inverses à ceux dont use la légende, il l'a

[1] A Castille et à Léon
Nouveau monde a donné Colomb.

C'est le fameux distique que Ferdinand le Catholique fit inscrire sur la première tombe de Colomb, dans la cathédrale de Séville. La reine Isabelle a exprimé plus formellement encore la même pensée: dans sa lettre du 5 septembre 1493, elle dit à l'illustre amiral: « Ce qui nous cause le plus de joie dans votre affaire, c'est qu'elle a été inventée, commencée et accomplie par vous seul, par votre industrie et vos travaux. »

consacrée pour ainsi dire mathématiquement. Plus que jamais et à jamais la vie de Christophe Colomb et la découverte du nouveau monde forment une seule et même matière, et c'est pourquoi j'en fais ici l'objet d'un même récit et les termes d'un même titre.




CHAPITRE PREMIER



I

Un écrivain français, trop français peut-être, M. Rochefort Labouisse, s'est efforcé d'établir que la famille de Christophe Colomb[(a)1] était d'origine française. Une semblable assertion est trop patriotique pour que je la veuille contredire, je ne cacherai même pas qu'elle m'a paru au moins très-spécieuse; mais je suis forcé d'avouer en même temps qu'aucun écrivain de quelque autorité ne l'a encore jugée telle.

[1] Voir les notes à la fin du volume.

Quoi qu'il en soit, la famille de notre héros était depuis longtemps établie dans l'État de Gênes, lorsque, de Dominique Colomb, fabricant d'étoffes de soie, et de Susanne Fontanarossa, son épouse, naquit notre Christophe Colomb. Il fut l'aîné de trois frères, Barthélemy et Jacques, que nous verrons figurer tous deux avec éclat dans son histoire, et Pellegrino qui mourut jeune encore, exerçant l'état de son père. Colomb eut aussi une sœur, dont nous ne savons autre chose, sinon qu'elle épousa un charcutier du nom de Jacques Bavarello.

La date et le lieu même de la naissance de Colomb ont donné matière à de longues et savantes discussions; on le comprend sans peine pour le premier de ces deux points, mais on se l'explique moins aisément pour le second, en présence du testament de Colomb, monument aussi authentique qu'il est sublime, et dans lequel il se déclare formellement, et en appuyant sur les termes, né à Gênes, de parents génois. En dépit d'une déclaration si précise, nombre de villes et de villages, soit dans le Montferrat et le Plaisantin, soit dans les rivières de Gênes [b], se disputent encore aujourd'hui l'honneur d'avoir donné le jour à Colomb. Le village maritime de Gogoleto ou Cogoreto, à peu de distance de Gênes, montre avec orgueil la cabane où il serait né, suivant la version la plus populaire de toutes, et, en somme, la moins éloignée de la vérité, les meilleurs auteurs ayant fini par où ils auraient dû commencer, je veux dire par s'accorder avec Colomb lui-même pour le faire naître dans la ville de Gênes, vers l'an 1436.

La situation de la famille Colomb n'était, à cette époque, ni aussi humble, ni même tout à fait aussi pauvre qu'on pourrait l'inférer de quelques-uns des détails qui précèdent. Bien que déchue par défaut de fortune, elle faisait partie de la noblesse [c]. Plusieurs témoignages en répondent. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que dans la plupart des républiques italiennes, républiques à la fois marchandes et guerrières, aucune profession artistique, industrielle ou même manuelle, n'encourait ombre de défaveur, pourvu qu'elle fût exer-

cée honnêtement ou habilement. De même qu'à Florence, un gentilhomme pouvait, sans déroger, être fabricant de soieries, de même à Gênes, un fabricant de draps (*textor pannorum*) pouvait, sans étonner personne, prendre un blason pour enseigne de sa boutique.

Au reste, disons-le vite, si nous entrons dans ces détails, c'est que Christophe Colomb ne fut pas sans y attacher quelque importance, même à une époque de sa vie où son plus ou moins de noblesse ne pouvait plus rien ajouter ni retrancher à sa popularité ou à sa fortune. Faisant allusion à Colon el Mozo, tenu pour un de ses parents, il écrivait à la nourrice de l'infant don Juan : « Qu'on me nomme comme on voudra, je ne suis toujours pas le premier amiral de ma famille ; David, ce roi si sage, a gardé les brebis, et puis il fut roi de Jérusalem. Je sers ce même Dieu qui éleva David. »

Plus tard, Ferdinand, dans la vie qu'il écrira de son illustre père, sera un peu moins affirmatif : il lui suffira que celui-ci ait été le premier amiral du monde, et en avouant que sa parenté avec le Mozo n'est pas authentiquement démontrée : « Je pense (ajoutera-t-il) qu'il y a plus de gloire pour nous à descendre de l'Amiral (Christophe Colomb) qu'à scruter si le père de celui-ci était homme de boutique. »

Quoi qu'il en soit, ce dernier était propriétaire, à Gênes, de deux maisons dont l'emplacement est connu, et dans l'une desquelles on a tout lieu de croire que naquit Christophe Colomb ; il possédait encore un petit bien patrimonial dans la vallée de Nura, et quelques pièces de terre aux environs de Quinto.

Aussi se trouva-t-il en état de faire donner à ses fils une première éducation sans laquelle l'aîné n'eût pas même pu concevoir l'idée de son immortelle entreprise, et qui permit aux deux autres d'y concourir utilement, comme nous le verrons bientôt.

Ajoutons vite, pour la satisfaction de nos lecteurs, que ce bon père vécut assez pour jouir d'un résultat mille fois plus glorieux sans doute

qu'il n'avait pu l'attendre de ses soins, mais dont il serait injuste de refuser une part à sa tendresse éclairée, et peut-être même inspirée.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'instruction que reçut le jeune Colomb dépassât de beaucoup les premiers éléments des lettres et des sciences; mais, par la variété d'objets qu'elle se trouva embrasser, elle permettait à toute vocation de se produire, et particulièrement à celle qui se manifesta chez lui de si bonne heure. Ainsi, dans sa ville natale, on lui enseigna avec la lecture, l'écriture et l'arithmétique, les premiers principes du dessin et de la peinture, qu'il devait appliquer utilement, plus tard, à la confection des cartes géographiques. A l'Université de Pavie, où il fut envoyé dès l'âge de neuf ans, il apprit la langue latine, — une des deux clefs de toutes les autres études, — la *philosophie naturelle*, c'est-à-dire la physique d'Aristote, et, sous le titre d'astrologie, la géodésie, et tout ce qu'on savait alors d'astronomie, réuni aux sciences chimériques des pronostics, de l'astrologie judiciaire et de la cabale.

A ce même ordre d'études qu'évidemment il ne put qu'effleurer, appartenait aussi la géométrie; mais il ne paraît pas que Colomb ait donné à cette partie si importante des sciences mathématiques toute l'application qu'elle méritait. L'imagination, qui fut toujours la plus puissante et la plus active de ses facultés, s'allia sans doute chez lui, comme chez la plupart de ses compatriotes, à un sens pratique très-développé, mais il est naturel de croire qu'elle le domina sensiblement dans son adolescence. Nous en voyons la preuve dans ses études scolaires trop tôt abandonnées pour la carrière aventureuse du marin.

Cette noble profession est une de celles dont la vocation se déclare le plus spontanément et le plus impérieusement. On la voit se manifester au milieu des circonstances et dans les temps le mieux faits pour la réprimer. A plus forte raison devait-elle éclater, pour ainsi dire, chez un adolescent né et élevé dans un port de mer aussi pittoresque, aussi important que l'était Gênes, au milieu du quinzième siècle.

De nos jours encore, de toutes les villes maritimes si nombreuses en Italie, Gênes, vue de la mer, est peut-être celle qui laisse aux sens du voyageur l'impression la plus vive, la plus durable. Élevée en amphithéâtre au fond d'un des plus beaux golfes du monde, crénelée de montagnes aux lignes pures, aux teintes suaves, découpée entre un ciel et une mer d'un bleu magique, elle offre aux yeux une de ces rares images que rien ne peut plus effacer. Qui l'a vue une fois la verra toujours émergeant d'une forêt de mâts, et soulevant par étages ses maisons peintes, ses jardins suspendus, avec fontaines jaillissantes, ses dômes légers, ses clochers fantasques, ses palais de marbre aux terrasses ornées de statues et de vases chargés de fleurs.

Une partie de ces merveilles d'un art plus décoratif que sincère, n'existait pas encore du temps de l'enfance de Colomb, les jardins, les palais entre autres. Ceux-ci, du moins, avaient un caractère plus guerrier et moins fastueux qu'à présent, mais la situation de la ville, une ville toute de marbre, la magnificence de ses églises, les richesses, la gloire qu'elle devait à ses expéditions maritimes, soit guerrières, soit commerciales, et enfin le caractère et les mœurs de ses habitants, en avaient déjà fait Gênes *la Superbe*.

Fière du rôle actif qu'elle avait joué dans toutes les croisades; émule de Venise qu'elle n'avait pu vaincre par ses armes, mais à laquelle elle disputait plus heureusement le commerce des Indes, depuis longtemps elle avait écrasé Pise sa rivale, et le jeune Colomb, avant de se rendre à Pavie, avait dû passer maintes fois sous les portes de cette banque de Saint-Georges, où sont encore suspendues les chaînes du port de Pise, brisées par une flotte génoise. Dans ce même édifice, il avait pu tout enfant, admirer le griffon génois, tenant sous sa griffe l'aigle impériale de Fréderic et le renard pisan, et, sous ce groupe emblématique, épeler l'inscription suivante, qui n'avait pas encore reçu l'éclatant démenti que la France lui préparait :

Griphus ut has angit
Sic hostes Genua frangit [1].

Déjà cependant approchait le jour où cette même république de Gênes, abusant d'une liberté qu'elle avait tant de fois conquise, perdue et reconquise allait devenir un fief du roi de France, entre les mains du traître Ludovic le More. Mais les divisions et les agitations stériles qui devaient un jour la rendre incrédule ou indifférente à l'offre d'un monde que lui fit Christophe Colomb, n'avaient pu encore se révéler à l'enfance de celui-ci, dans ce qu'elles avaient de funeste. Peut-être même gagnaient-elles, dans un esprit aventureux, à leur contraste avec le calme d'une ville universitaire, déjà échappée, par la servitude, aux orages de la politique.

Mais ce qui avait dû surtout faire impression sur un enfant né et élevé dans la ville de Gênes, c'était l'activité de cette vie toute maritime qu'il était appelé à transférer de son pays natal à une patrie adoptive; c'était l'éclat jeté par des victoires navales et des expéditions de commerce (l'un n'allait pas alors sans l'autre) sur des noms tels que ceux des Doria, des Fiesque, des Balbi, des Brignole, des Grimaldi, des Durazzo.

Déjà, en outre, à la suite des exploits de mer que rappelaient ces noms qui ne périront pas, on racontait à la Darse et sur le Vieux-Môle les hardis coups de main, les stratagèmes, les manœuvres savantes d'un certain François Colomb, capitaine dans les armées navales du roi Louis XI, et surnommé l'Archipirate. Un autre Colomb, distingué du premier par le surnom de Mozo (le jeune), faisait aussi parler de lui comme d'un vaillant amiral. Il commandait une petite escadre armée à ses frais, et, sous pavillon génois, mais à ses risques et périls, il faisait la course, jusqu'au delà de Gibraltar, tantôt contre les Barbaresques, tantôt contre les Vénitiens rivaux de Gênes dans le commerce. Ces expéditions passaient pour lui avoir fait acquérir de grandes richesses.

De tels souvenirs et de tels exemples, sans cesse avivés dans l'esprit de Colomb par sa correspondance avec les siens, devaient trancher comme des spectres de lumière sur les traditions, les mœurs tranquilles et studieuses

d'une ville aussi peu maritime que l'est Pavie, et nous ne doutons pas qu'ils n'aient causé de longues et fréquentes distractions au jeune écolier. Aussi, à peine eut-il appris les éléments de l'astronomie nautique qu'il brûla d'expérimenter en quelque sorte sur le vif, après en avoir obtenu le consentement de son père.

A cet effet, il retourna à Gênes, où, pendant quelques mois, il partagea avec Barthélemy, son frère, les humbles travaux de Dominique, dont la situation ne s'était pas améliorée. Peut-être à ce moment rencontra-t-il quelque opposition à des projets que nourrissait également Barthélemy. Mais enfin, pour l'un comme pour l'autre, la vocation l'emporta sur la tendresse et les appréhensions paternelles.

On peut croire en outre, malgré l'absence de preuves formelles à cet égard, que la renommée des navigateurs du nom de Colomb, dont nous avons parlé plus haut, peut-être même le passage de l'un d'eux à Gênes, hâta en les justifiant, la résolution des fils et le consentement du père. Ce qu'il y a du moins de certain, c'est que, embarqué dès l'âge de quatorze ans, Christophe fit ses premières courses sous les ordres du plus âgé des deux Colomb, et ce n'est pas là une faible présomption en faveur d'une parenté que les descendants de l'Archipirate et de son neveu devaient un jour revendiquer avec tant d'énergie et de succès.

De toute façon, lorsqu'il accueillit le jeune Christophe, l'illustre amiral ne se doutait guère qu'il devrait un jour à cette recrue l'honneur d'être connu de nous.

Quelles campagnes firent-ils ensemble? c'est ce que nous ne savons pas au juste, non plus que bien d'autres particularités de la vie de Colomb. Les dates surtout font défaut à ce que l'on connaît de ses courses dans la Méditerranée, mais on sait qu'en une d'elles, il reçut une blessure tellement grave qu'il s'en ressentait encore dans sa vieillesse. Il y fait allusion en quelques mots dans une lettre datée du 7 juillet 1505.

On tient également de Christophe Colomb lui-même, qu'il commanda des galères génoises, près de l'île de Chypre, dans une guerre contre Venise.

Il parle aussi d'un voyage à Chio, en des termes qui donnent une haute idée de son esprit d'observation, comme, dans un autre récit, se manifeste tel côté de son caractère qui fait déjà de lui un Ulysse chrétien.

C'est à propos d'une expédition à Tunis pour le service du roi René d'Anjou, lorsque les Génois, vers 1460, essayèrent de conquérir Naples contre la maison d'Aragon, au profit de Jean de Calabre allié de leur république : « Il m'arriva, écrit Colomb, d'être envoyé à Tunis par le roi Reinier (René), que Dieu a rappelé à lui, pour capturer la galère *la Fernandina;* et lorsque j'arrivai à la hauteur de l'île San Pietro, en Sardaigne, j'appris qu'il s'y trouvait deux vaisseaux et une caraque avec la galère, ce qui troubla tellement les gens de mon équipage, qu'ils prétendaient ne pas aller plus loin, mais retourner à Marseille pour chercher un autre vaisseau et prendre de nouvelles troupes. Comme je n'avais aucun moyen de les contraindre, je fis semblant de me rendre à leurs désirs; je changeai le point du compas et déployai toutes les voiles. C'était le soir; et le lendemain matin nous étions à la hauteur de Carthagène, tandis que tous étaient persuadés que nous faisions route pour Marseille. »

On ignore en quelle année Christophe Colomb franchit pour la première fois le détroit de Gibraltar, mais on tient de lui-même, qu'avant son premier voyage de découverte, il avait vu le nord de l'Europe, l'Angleterre, et qu'il était allé plusieurs fois de Lisbonne à la côte de Guinée.

Dans ses *Prophéties* (*Profecias*) il écrit : « Dès l'âge le plus tendre j'allai en mer, et j'ai continué de naviguer jusqu'à ce jour. Quiconque se livre à la pratique de cet art désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. Voilà déjà plus de quarante ans que je m'en occupe. Tout ce qu'on a navigué jusqu'ici je l'ai navigué aussi. »

La plus importante de ces courses, par l'étendue de mer qu'elle embrasse, c'est celle qu'il poussa jusqu'en Islande. Nous la rapporterons en son lieu. Notons seulement ici, contrairement à des auteurs qui ne font plus foi de nos jours, que rien dans cette expédition ne fut de nature à lui donner aucune notion de l'existence du nouveau monde.

Au reste, disons-le une fois pour toutes, la vraie gloire de Christophe Colomb n'est pas dans le fait même d'une découverte dont il mourut sans avoir nettement compris ni la vraie nature ni la vraie portée, mais dans la force de jugement et de caractère qui lui fit accomplir cette découverte alors qu'il en rêvait une autre. Ce qui permet de voir en lui un homme presque unique, c'est la réunion en sa personne de toutes les parties qui font le grand homme; c'est qu'il fut à la fois et au plus haut degré, homme de cœur, d'action et d'intelligence.

Mais de si beaux dons n'auraient pas suffi à le désigner à la Providence pour la mission qu'il lui fut donné d'accomplir, sans la profonde piété qui le défendit toujours de l'orgueil. Ce n'est pas que Colomb n'ait été de bonne heure dans le secret de son génie, ou qu'il en ait jamais douté, devant les dédains de la foule, ni même en aucune des circonstances où ce génie parut un moment s'éclipser; déjà, avant d'en avoir donné des marques sensibles, il y croyait, se mesurant à la hauteur de ses desseins; mais, aussi humble devant Dieu que fier devant les hommes, ces desseins mêmes il les fit toujours remonter à une inspiration divine, et tendre à la plus grande gloire de Dieu.

Cette fierté dans la soumission, est le trait le plus saillant, le trait distinctif de son caractère; et, comme s'il eût craint qu'on pût vouloir l'atténuer un jour, il a laissé empreint, dans une multitude de lettres et d'écrits divers, ce signe des héros parfaits qui brille également au front des saint Louis et des Jeanne d'Arc.

Comme la bergère de Domrémy, le fils de l'artisan génois eut des visions,

des songes prophétiques; comme elle, il entendit des voix l'appelant à de grandes choses, et de même que Jeanne en faisant sacrer Charles VII dans sa cathédrale de Reims, rétablit l'unité française, de même Christophe Colomb, en reliant à jamais le nouveau monde à l'ancien monde, restaura l'unité humaine.

Que l'idée d'une pareille œuvre se soit offerte à lui, non pas sous cette forme un peu abstraite pour le temps, mais sous celle d'une mission religieuse, nous en avons mille preuves dans ses écrits, et accessoirement dans un grand nombre de témoignages contemporains.

Parmi ces derniers, un des plus concluants, et en même temps des plus curieux au point de vue pittoresque, est un croquis conservé au palais ducal de Gênes, et qui, s'il est comme on le croit de la main même de Colomb, donnerait une assez haute idée de son habileté comme dessinateur. Dans ce projet de tableau ou de fresque, qui représente allégoriquement le départ de Colomb pour le nouveau monde, le héros est assis sur un char dont les roues à palettes battent une mer agitée. A côté de lui, désignant et ouvrant la voie, est la *Providence*. La *Religion chrétienne* pousse en avant le char marin, que s'efforcent d'arrêter l'*Ignorance* et l'*Envie*. Chacune de ces figures est accompagnée d'une inscription qui en désigne le caractère, et le dessin porte la marque dont Christophe Colomb usait pour signer ses écrits. On y observera son prénom figuré de manière à en rendre l'étymologie aussi frappante que possible.

Elle l'est davantage encore, et jointe à un rapprochement plus formel, dans la fameuse carte du nouveau continent, tracée en 1500 par Juan de la Cosa, de Biscaye, qui accompagna Christophe Colomb.

En tête de ce précieux monument, le patron de Christophe Colomb est figuré, conformément à sa légende, portant l'enfant Jésus sur ses épaules, et lui faisant passer les eaux.

Un savant écrivain, auquel sont éminemment redevables l'histoire et la



littérature du Portugal, de l'Espagne et du nouveau monde, M. Ferdinand Denis, incline à penser que l'artiste géographe a donné au saint les traits de l'illustre navigateur. Cette présomption, qui paraît au moins vraisemblable, ajoute à l'image en question un intérêt d'autant plus vif, qu'aucun autre des portraits de Colomb n'est absolument authentique. De plus, ces portraits se ressemblent si mal entre eux, que notre illustrateur, en cherchant à les concilier dans le sien, a dû principalement s'en tenir aux indications fournies par Oviedo, Gomara, Las Casas, et surtout Ferdinand Colomb.

Le premier dit formellement que « Colomb était un homme de belle taille, fort de membres, à visage allongé, frais et même rougeâtre de teint, rempli de taches de rousseur. »

De divers passages des deux autres, il ressort que, conformément à ce qui précède, l'amiral était grand, bien fait, robuste et d'un maintien noble et élevé; il avait le visage long, ni plein, ni maigre; le teint vif, même un peu rouge, et quelques taches de rousseur. Son nez était aquilin; il avait les pommettes un peu saillantes; ses yeux bleu pers s'enflammaient aisément.

« Dans sa jeunesse, dit encore Ferdinand Colomb, mon père avait les cheveux blonds, mais, déjà à l'âge de trente ans, il les avait blancs. »

A ces détails, nous pouvons ajouter, sur des témoignages dignes de foi, qu'il avait le front haut, la lèvre inférieure légèrement proéminente et le menton orné d'une fossette.

La vue, l'ouïe étaient chez lui d'une rare puissance, et l'odorat d'une finesse exquise, aussi aimait-il les parfums. Même dans ses campagnes, au dire d'Oviedo [e], digne d'être traduit par un valet de chambre, son linge, qu'il avait autant que possible fort beau, était parfumé ainsi que ses gants au moyen de sachets d'essences, ou surtout de fleurs desséchées. Mais là s'arrêtait sa sensualité; sobre par goût et par système Colomb doit être ajouté à la liste des grands hommes qui se réduisirent le plus possible à un régime végétal, et préférèrent l'eau au vin.

Ajoutons que son goût pour une mise simple, goût que les circonstances favorisèrent trop souvent, n'excluait pas chez lui le soin le plus minutieux de ses habits et de sa personne, même lorsqu'il porta le costume d'affilié du tiers ordre de Saint-François, comme il le fit toutes les fois que les circonstances le lui permirent.

Un renseignement si détaillé et si bien d'accord en toutes ses parties n'a pourtant pas jusqu'à ces derniers temps diminué le crédit de certaines images qui n'en reproduisent pas un seul trait. Aucune d'elles aujourd'hui n'est plus regardée comme authentique, que par ceux qui ont intérêt à les juger telles. C'est donc uniquement en remontant aux sources des renseignements précédents, qu'on pourra désormais se faire une idée et essayer de créer une image de la personne de Colomb.

Quant à la partie de sa vie que nous venons de rapporter sommairement, nous en avons donné à peu près tout ce qu'on en sait de plus certain, nous attachant surtout à ce qu'il en a dit lui-même dans ses écrits.

Malheureusement ces témoignages si importants n'ont pas été portés avec le détail et la suite qui permettraient d'en composer une histoire complète et définitive. Aussi étaient-ils loin d'être fournis dans un tel but. Les lacunes y sont nombreuses et les dates trop rares. Rien, par exemple, n'y rappelle et ne permet de rapporter à une époque fixe un fait de guerre trop avéré d'ailleurs, et trop intéressant pour que nous l'omettions ici.

Christophe Colomb, suivant l'historien Bossi, commandait un des vaisseaux de Colomb *el Mozo*, en croisière sur les côtes de Portugal, lorsqu'au point du jour, entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent, parurent quatre galères vénitiennes revenant de Flandres, avec une riche cargaison. Colomb n'hésita pas à les attaquer, malgré la disproportion des forces, et le combat durait encore, lorsque, la nuit venue, le feu prit au navire que celui de Colomb tenait fixé par des grappins et des chaînes de fer. En un instant l'incendie devint général et aussi le sauve-qui-peut.

Abandonné de tout son équipage et même de ses ennemis, Colomb s'élance dans la mer où, trouvant sous sa main un aviron flottant, il pût, grâce à cette

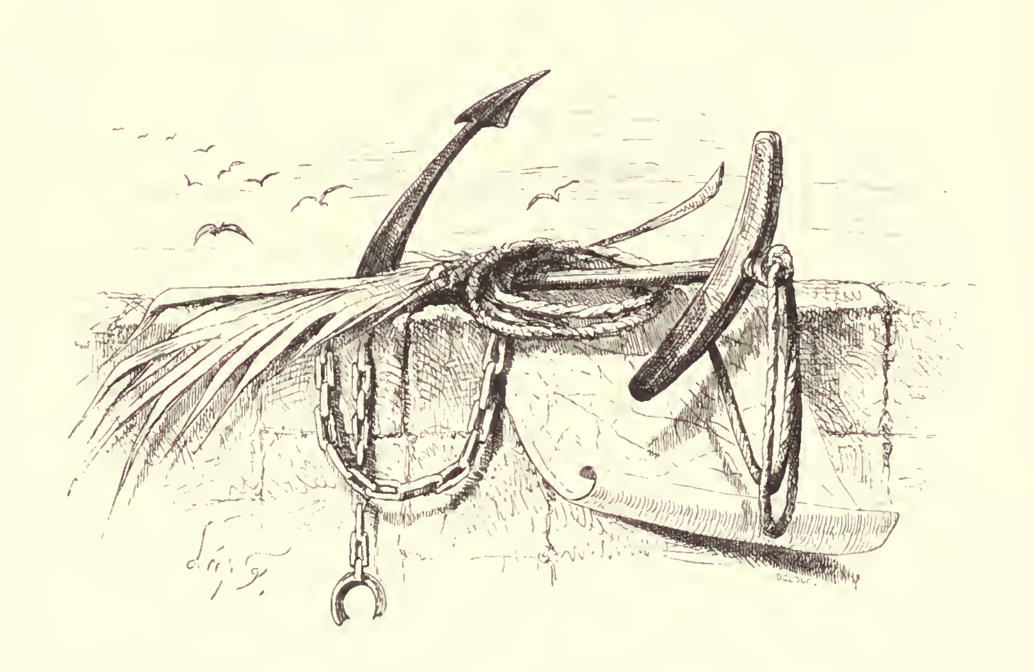


aide providentielle, atteindre en nageant le rivage, éloigné de deux lieues du théâtre de l'incendie. Recueilli par de bonnes âmes, dès qu'il eut réparé ses forces, il prit le parti de se rendre à Lisbonne, où il arriva dans le dénû-

ment le plus absolu, mais où il rencontra Barthélemy, son frère. On a donné pour date à cette aventure l'année 1485; mais il est démontré qu'à cette époque, Christophe Colomb avait quitté le Portugal depuis plus d'un an. Son arrivée dans la capitale de ce royaume est fixée, sur d'authentiques documents, à l'an 1470.

A partir de cette année, la trente-quatrième de son âge, les détails qu'on a de sa vie prennent une certitude presque égale à leur importance. Tout y devient en quelque sorte solennel, car tout se rattache à la grande idée qui déjà le possédait depuis longtemps.

Nous allons donc pouvoir enfin ne plus séparer Colomb de son œuvre; il nous tardait d'en venir là, mais il n'était pas sans utilité de faire connaître avant tout sa personne, et principalement les tendances morales qui constituent sa vraie grandeur. Tertullien a dit : « Ce n'est pas le supplice, c'est la cause qui fait le martyr. » Dans la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb nous allons trouver à la fois la cause, le martyr et la palme.





CHAPITRE II



II

En 1470, année à laquelle on peut rapporter avec certitude l'arrivée de Colomb à Lisbonne, cette ville était fréquentée par un grand nombre d'Italiens, négociants, marins, aventuriers et artisans de toute sorte, dont plu-

sieurs même s'y étaient établis. Ils n'étaient pas les seuls. Toutes les nations maritimes de l'ancien monde avaient là des représentants, acteurs, ou spectateurs émerveillés des premières expéditions vraiment scientifiques dont l'exemple eût été donné jusqu'à ce jour. Aussi régnait-il sur toute cette côte, la plus avancée de l'Europe, une activité, une fermentation matérielle et intellectuelle, dont rien, de nos jours, ne saurait donner une idée. On eût dit cette foule cosmopolite accourue dans quelque vague attente à une sorte de rendez-vous, et, comme les Hébreux au bord de la mer Rouge, attendant qu'un nouveau Moïse lui donnât le signal d'un mystérieux et suprême exode.

La place de Christophe Colomb était là.

Accueilli par ses compatriotes avec une extrême faveur, on a vu qu'il trouva parmi eux son frère Barthélemy. Cette rencontre, au reste, ne semble pas avoir été due au hasard. Si le grand mouvement maritime, dont le Portugal était alors le centre sous l'inspiration persistante de feu don Henrique, avait dû attirer Christophe, il est à croire que la présence de Barthélemy à Lisbonne influa sur le projet qu'il avait formé de s'y rendre, et, en tous cas, sur le parti qu'il prit de s'y arrêter quelque temps.

D'autres liens plus chers encore allaient bientôt l'y retenir.

Comme son frère, pilote habile et non moins habile dessinateur de cartes géographiques, Colomb, sur les avis de celui-ci, et probablement sous sa direction, s'appliqua de nouveau à ce même art qui lui était déjà familier, et y trouva de faibles moyens d'existence. Il y joignait celui de transcrire et d'enluminer des manuscrits, et assez d'industrie et de connaissances spéciales pour trafiquer avec quelque avantage et des originaux et des copies qu'il en tirait.

Ce temps d'arrêt entre les deux parties les plus actives de sa vie, lui permit de refaire et d'avancer beaucoup son éducation littéraire et scientifique; éducation dont un de ses derniers écrits nous peut donner en quelque sorte le programme : « Le Seigneur, dit-il (dans ses *Prophéties*), me gratifia abondam-

ment de connaissances dans la marine; de la science des astres il me donna ce qui pouvait suffire; de même de la géométrie (?) et de l'arithmétique. De



plus, il m'accorda l'esprit et la dextérité pour dessiner les sphères et pour y placer en propres lieux les villes, les rivières et les montagnes. »

Enfin il ajoute, et ce passage est particulièrement à noter : « J'ai étudié

toutes sortes d'ouvrages, l'histoire, les chroniques, la philosophie et d'autres arts pour lesquels le Seigneur m'ouvrit l'intelligence. »

Colomb en cela n'exagère rien : il avait, en effet, pour le temps, une lecture immense, mais à laquelle avait présidé peu d'ordre et de suite. On le voit, sans le regretter, dans tous ses écrits, à la diffusion d'un style où la naïveté du tour, comme le nombre et la richesse des images, font de cet unique défaut une grâce toujours nouvelle.

Ces mêmes écrits, au reste, nous donnent encore, dans les citations qui y surabondent, la liste de ses lectures. On aime surtout à y trouver celles qui préparèrent son esprit ou l'encouragèrent plus tard à la recherche de ces terres occidentales, dont la tradition ou le pressentiment remontent aux premiers âges historiques et vraisemblablement plus haut encore.

Dans le livre de Job, il découvrait « une terre cachée aux yeux de tous les vivants, même aux oiseaux du ciel, et dont le chemin n'était connu que de Dieu seul. »

Esdras, affirmant que l'Océan n'occupe qu'une faible partie de la terre, ajoutait prophétiquement, et sous l'influence d'une inspiration plus vraie : « Un jour apparaîtra une terre aujourd'hui cachée. »

Enfin, Isaïe, lu et médité sans cesse, apparaissait à Colomb dans ses rêves, et, désignant d'une main l'Occident, complétait par le geste une prophétie plus autorisée que celle d'Esdras, moins vague que celle de Job.

A ces autorités sacrées, fondement d'une foi, qui, chez lui, précéda la conviction, se joignaient celles de nombreux écrivains profanes, et en premier lieu des poëtes.

Platon qui a rendu à ceux-ci un si bel hommage en les exilant de son absurde république, et ce n'est pas à ce seul titre que nous le rangeons parmi eux, Platon entretenait Colomb de cette Atlantide où le héros génois voyait déjà, par d'autres raisons que les nôtres, mieux qu'un roman philosophique ou une rêverie de vieillard. Pour lui, l'Atlantide de Platon, ou plutôt de Solon

interprète des sages d'Égypte, était une terre jadis séparée de la nôtre par une révolution physique, et que le génie de l'homme devait y relier un jour.

Sénèque, en effet, n'avait-il pas dit, en des vers plus beaux et mieux inspirés qu'il n'en fit jamais : « Lorsque Océan aura brisé les liens par lesquels il enchaîne l'orbe terrestre, et que cet orbe sera ouvert à toute communication, alors, siècles futurs, Thétis vous dévoilera une nouvelle grande terre, et Thulé ne sera plus l'extrémité du monde. »

Cette grande terre que Plutarque ne tardera pas à voir reflétée dans la lune comme dans un miroir [f], elle existait déjà dans des traditions poétiques bien antérieures à Sénèque, sous la forme d'une île immense située au delà des colonnes de Briarée (plus tard colonnes d'Hercule). Là, suivant le mythe de Théopompe et de ceux qui l'ont embelli, régnait un printemps éternel. Là une race d'hommes à taille gigantesque (les Patagons de l'avenir) habitaient des villes nommées *le Combat* ou *la Piété*. L'or (toujours l'or) y abondait ainsi que les pierres les plus précieuses. Là enfin, Saturne dormait dans une profonde caverne, entouré de génies qui l'avaient servi lorsqu'il commandait encore aux dieux et aux mortels. Ces génies tenaient une sorte d'état des rêves prophétiques du Temps endormi, lequel ne rêvait autre chose que ce que méditait Jupiter. Pas un de ces détails ne pouvait être contesté : un homme de notre monde, un sage, ayant habité cette grande terre des Méropiens, avait révélé à Sylla tout ce qu'il avait appris des génies qui protégeaient le sommeil de Saturne.

A ces chants de la muse, tendre et forte nourrice de la jeunesse de Colomb, la science et la philosophie ajoutaient chaque jour des enseignements plus formels, tantôt par la voix d'Aristote, tantôt par celle de Strabon, de Diodore de Sicile et de plusieurs autres génies, veillant, eux aussi, sur le sommeil du Temps, et enregistrant ses oracles.

Le premier, le plus grand de tous, avait dit, ou plutôt on lui avait fait dire [g] : « .. Tous ces faits prouvent jusqu'à l'évidence, non-seulement que la

terre est ronde, mais encore que la circonférence n'en est pas grande... Le même rapport que les îles connues de nous ont avec les mers qui les entourent, se retrouve entre notre continent et l'Atlantique... Dans la mer qui s'étend au delà des Colonnes d'Hercule, les Carthaginois ont découvert, à ce qu'on dit, une île déserte couverte de forêts et qui a des fleuves navigables. »

De son côté Strabon avait écrit, en commentant l'opinion d'Ératosthènes : « La zone tempérée revenant sur elle-même forme entièrement le cercle, de sorte que, si l'étendue de la mer Atlantique n'était pas un obstacle, nous pourrions nous rendre par mer de l'Ibérie (Espagne) dans l'Inde, en suivant toujours le même parallèle... »

Se rendre par mer de l'Espagne dans l'Inde! ces termes de l'unique problème que Christophe Colomb se soit proposé de résoudre, n'exprimaient pas chez les anciens une opinion isolée : on les trouve plus ou moins explicitement reproduits chez plusieurs auteurs. Quant à l'étendue de mer dont Strabon se fait un épouvantail, Aristote, ou du moins son école l'avait notablement réduite, et la croyance à cet égard avait tellement prévalu sur les hypothèses contraires, qu'à une époque relativement récente, Sénèque, le même sans doute que nous avons déjà cité, écrivait dans ses *Questions naturelles* : « Quand l'homme, spectateur curieux de l'univers, a contemplé la course majestueuse des astres, et cette région du ciel qui offre à Saturne une route de trente ans, il méprise, en jetant de nouveau ses regards sur la terre, la petitesse de son étroit domicile. Combien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Espagne jusqu'à l'Inde? l'espace de très-peu de jours, si le vent est favorable au vaisseau.

Nous ne citons qu'une faible partie des témoignages antiques auxquels, conformément à l'esprit de son siècle, Colomb dut accorder une importance capitale. Si grande, au reste, qu'ait été son érudition, pour le temps, il n'avait pas reçu de première main tous les éléments dont se forma ou du moins

s'étaya sa conviction. Il en dût la plupart, sinon à Bacon, à Averroës et à Martyr d'Anghierra, du moins à Nicolo di Lira et surtout à Pierre d'Ailly, ingénieux compilateur, auquel il s'en réfère le plus souvent avec une naïveté digne de sa grande âme.

Deux autres personnages qu'il n'a point cités, que je sache, ne purent manquer d'exercer indirectement une grande influence sur son esprit. L'un est le négociant voyageur de Conti, l'autre ce fameux Marco Polo, surnommé *Messer Milione*, pour les monceaux d'or et de pierreries qui nous éblouissent encore dans ses relations de voyages au grand Cathay (la Chine), à Cipangu (Ceylan), et autres contrées de l'extrême Asie.

Ces relations pleines de faits réels et d'hyperboles inouïes, suivant que l'auteur raconte ou ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire, Colomb avait pu se dispenser de les lire : elles étaient dans toutes les mémoires, elles défrayaient toutes les conversations; et, s'il ne croyait pas à des villes d'or, à des villes pourvues de douze mille ponts (Conti les réduisait à dix), il devait du moins, d'après les richesses qu'avait rapportées le conteur, croire ce Cathay assez opulent pour payer les frais d'une neuvième et suprême croisade. Tel était en effet le dernier terme de l'ambition du pauvre pilote génois : découvrir le chemin le plus court pour aller de l'Europe dans l'Inde, et, les trésors que procurerait cette découverte, les consacrer à la délivrance du Saint-Sépulcre.

Pendant qu'il ébauchait encore ce grand dessein avec ce mélange d'ardeur et de prudence que nous aurons tant de fois l'occasion d'admirer en lui, ayant, comme il l'a dit plus tard, « des rapports constants avec des hommes lettrés, ecclésiastiques et séculiers, Latins et Grecs, Juifs et Maures, » une circonstance, telle que la médiocrité de sa situation ne pouvait la lui faire attendre, apporta un grave et heureux changement dans sa vie privée, tout en lui fournissant de nouveaux moyens d'étude et d'observation pratique.

Vers l'époque où il était arrivé en Portugal, une perte sensible venait d'at-

trister la petite colonie italienne qu'avait fixée en ce pays la protection de don Henrique : Barthélemy Mognis de Perestrello, un des principaux marins, jadis employés par l'Infant dans ses expéditions maritimes, venait de mourir ruiné par le fait même de la récompense accordée à ses longs services.

Nommé gouverneur de Porto-Santo, une des Madères, et autorisé à coloniser cette île, où de grandes possessions lui étaient assignées, les capitaux lui avaient manqué à cet effet, et une circonstance aussi bizarre que funeste avait achevé sa ruine et celle d'une colonie ébauchée : des lapins, apportés dans l'île par les premiers colons, y avaient multiplié dans une telle abondance, qu'ils en dévoraient les productions naturelles et y rendaient toute culture impraticable.

On peut estimer, d'après ces tristes détails, quelle était la situation de la veuve du gouverneur de Porto-Santo, lorsqu'une de ses trois filles lui fut demandée en mariage par un prétendant aussi pauvre, mais aussi noble, et non moins désintéressé qu'elle-même.

Christophe Colomb aimait doña Felippa de Perestrello; il avait su se faire distinguer par elle; il obtint sa main sans difficulté.

D'un côté, une part à des droits presque entachés de ridicule, à des possessions d'une immensité dérisoire, dans une île inhabitée, inhabitable; de l'autre, un monde... à découvrir, un rêve, et déjà, sans doute, une réputation de rêveur, tel fut l'apport des deux époux.

Ils habitèrent d'abord sous le même toit que la dame de Perestrello, et Colomb dut pourvoir aux besoins communs à l'aide de ses travaux de cartographie et de son commerce de livres; mais les hautes relations de sa nouvelle famille fixèrent promptement sur lui l'attention de personnages importants, et même les regards du roi, qu'il entretint de ses voyages et vraisemblablement de ses projets. A l'appui de ceux-ci, ce prince lui fit voir un jour des roseaux égalant ceux de l'Inde par leur dimension, et qu'on avait recueillis flottant sur les côtes des îles Açores.

Sur ces mêmes rivages, et sur ceux des îles Madères, Colomb apprit en outre qu'on avait vu, poussés par des vents d'ouest, tantôt de grands pins d'une espèce étrangère à ceux de l'ancien monde, tantôt des pièces de bois sculptées avec un art curieux, délicat, mais sans analogie avec le nôtre. Enfin, à l'île des Fleurs, on avait trouvé sur la grève deux cadavres, dont la conformation et les traits n'avaient rien de commun avec le type d'aucune race connue.

Ces renseignements, qui ne faisaient que confirmer chez lui une conviction déjà assise, Colomb les reçut en partie d'un habile et hardi marin don Pedro Correa, qui, ayant épousé la plus jeune sœur de doña Felippa, avait hérité de son beau-père le gouvernement de Porto-Santo.

Colomb et sa femme avaient accompagné le nouveau gouverneur dans l'île où les appelaient des intérêts communs, et c'est là que leur était né un fils, qui reçut le prénom espagnol de Diego.

Bientôt cependant, les espérances qui avaient attiré Colomb à Porto-Santo ne s'étant pas réalisées, il dut reprendre le métier de marin. Il vit la côte de Guinée, l'embouchure du fleuve d'Or, et s'enflamma au spectacle des découvertes des Portugais dans ces parages. Sur ces découvertes, auxquelles avait pris une large part don Barthélemy de Perestrello son beau-père, Colomb avait déjà trouvé dans les notes et cartes de ce dernier des documents qui n'avaient pu qu'accroître ses connaissances nautiques et géographiques.

En 1473, il était à Savone, aidant son vieux père à lutter contre les mêmes embarras pécuniaires qui l'avaient contraint de quitter la ville de Gênes.

En 1474, date mémorable dans l'histoire de cet esprit, ses idées étant mûres, un dernier scrupule de modestie les lui faisait soumettre au fameux Toscanelli; un des oracles de la renaissance cosmographique, et il se trouvait en pleine communion de foi et d'espérance avec cet illustre savant.

Enfin, en 1476, maître absolu de son idée, pénétré d'un but, créateur d'un plan qu'il ne devait plus modifier, Christophe Colomb passa à Gênes, sa patrie,

puis de là à Venise, et offrit à chacun de ces deux États l'idée, le but, le plan et l'homme.



Cette patriotique tentative ayant échoué devant les préventions, l'orgueil et la proverbiale économie républicaine, il alla encore une fois embrasser son père à Savone, après quoi, sans plus de souci des aventuriers plagiaires qui

pourraient profiter de ses révélations, il mit son projet sous le sceau de Dieu et reprit la mer.

Cette grande consolatrice aimait Colomb comme si elle l'eût fait : il lui ressemblait tant; ses yeux brillaient d'un même azur, et, par instant, d'un même feu; profond, impétueux comme elle, il avait des calmes non moins subits, non moins suaves. Colomb, d'ailleurs, était un si bon fils! Que demandent les mères? que leurs enfants reviennent à elles quand le monde les a blessés. Alors, si grands, si vieux qu'ils soient, elles les recueillent, elles les grondent tendrement, elles les bercent sur ce sein qui les a nourris, dans ces bras qui les ont portés, qui les porteraient encore au besoin.

Ce suprême asile des éprouvés, Colomb en savait la douceur; il ne manquait jamais d'y recourir dans ses épreuves et il n'y avait pas dormi une heure qu'il se réveillait pacifié.

Voyez-le plutôt, en Islande, — il s'était enfui jusque-là, — peu de mois après ces échecs navrants que nous n'avons fait qu'indiquer. Voyez, dans cette note de voyage, à quel calme limpide l'agitation a fait place, et comme l'amertume, s'il en reste, s'est vite déposée au fond de cette âme :

« L'an 1477, au mois de février, je naviguai plus de cent lieues au delà de *Tille* (*Thulé*), dont la partie méridionale est éloignée de l'équateur de 73 degrés, et non de 63, comme le prétendent quelques géographes, et *Tille* n'est pas placé en dedans de la ligne qui termine l'occident de Ptolémée. Les Anglais, principalement ceux de Bristol, vont avec leurs marchandises à cette île qui est aussi grande que l'Angleterre. Lorsque je m'y trouvai, la mer n'était pas gelée, quoique les marées y soient si fortes, qu'elles y montaient à vingt-six brasses, et descendaient autant. Il est vrai que le *Tille* dont parle Ptolémée se trouve là où il le place, et se nomme aujourd'hui Frislande. »

Malgré des erreurs de distance et surtout de latitude, que l'état actuel de la science géographique permet à un enfant de relever, ce passage témoigne de la rare sagacité de son auteur. Il distingue, le premier parmi les modernes,

deux îles de Thulé dont la moins étendue et la plus méridionale appelée Finlande est l'*ultima Thule* de Ptolémée et de Sénèque. On dirait, suivant l'expression de Humboldt, que Colomb ait *deviné* ce que les recherches sur la géographie ancienne ont rendu de plus en plus probable dans les temps modernes.

Notons à ce propos que le même savant, dans l'examen qu'il fait du passage cité, n'admet pas la supposition que Christophe Colomb ait pu recevoir en Islande des informations de nature à éveiller en lui l'idée de la grande entreprise qu'il devait plus tard mettre à fin. « Il aurait pu savoir, dit-il, que les colons scandinaves du Groënland avaient découvert la terre de Vinland, que des pêcheurs de Frislande avaient abordé à une terre appelée *Drogeo;* toutes ces nouvelles ne lui auraient aucunement paru se lier à ses projets. » Le célèbre géographe, Adam de Brême, a bien sans doute reconnu le Vinland dès le dixième siècle, plus tard *Ortelius* a fait justement remonter à des Normands du neuvième siècle la première découverte de l'Amérique continentale; mais les ouvrages de ces auteurs n'ont paru, les premiers que longtemps après la mort de Colomb, et les seconds que dix ans avant.

Ajoutons en passant que *toutes ces nouvelles*, comme dit Humboldt, s'il les eût apprises sur les lieux mêmes, auraient nécessairement influé sur ses plans; or, nous le voyons, après son retour d'Islande, soumettre ceux-ci au roi Jean et à son conseil exactement dans la même forme où il les avait exposés à Toscanelli, en 1474.

L'intelligent successeur d'Alphonse V fit d'abord à ces ouvertures un meilleur accueil que les sénats de Gênes et de Venise; il les prit même en telle considération, que leur auteur dut immédiatement fixer le prix qu'il entendait mettre à l'heureuse exécution de son plan. Mais les prétentions de Colomb ayant été mesurées par lui à la hauteur de l'entreprise, on les trouva exorbitantes, eu égard, surtout, à l'obscurité, à la pauvreté de celui qui les soutenait. Colomb n'en voulut rien rabattre quelques instances, quelques concessions qu'on lui fit, et il reprit encore une fois ses humbles travaux

avec un calme et une suite qui ajoutèrent à l'estime et à la confiance du roi.

Bientôt, en effet, malgré l'opposition dédaigneuse de plusieurs de ses familiers, ce prince porta la question devant un conseil supérieur. Elle y fut débattue avec passion, et, ce qui marquait un progrès notable, traitée presque uniquement au point de vue des frais d'expédition. A la fin cependant, le roi ne paraissant reculer devant aucun sacrifice d'hommes ou d'argent, Colomb fut invité à déposer ce que nous appellerions aujourd'hui un mémoire détaillé de ses propositions générales et particulières, avec raisons et calculs à l'appui. Il obéit sans défiance, et attendit patiemment le résultat d'un examen auquel il n'était pas admis. Cet examen dura longtemps. Il durait encore, et le peu qu'il en transpirait semblait à Colomb du meilleur augure, quand un bruit répandu dans Lisbonne lui fit suspendre à cet égard son jugement.

Des matelots, récemment revenus en mauvais état d'une mystérieuse expédition, se raillaient du Génois et de ses idées; à mots couverts, d'abord, puis hautement et avec la jactance que donnent ces vins du Midi, ils se vantaient d'avoir expérimenté le fameux projet de Colomb et d'avoir payé cher la confiance de leur chef en cet aventurier.

Ces fanfarons ne mentaient qu'à demi : leur commandant, un marin de quelque valeur, avait reçu copie des plans, cartes et notes de Colomb, et, parti avec une mission apparente pour le cap Vert, il devait en effet voler au confiant Génois ce qu'un roi voulait bien lui devoir mais non lui payer.

Mais s'il était aisé de prendre à Colomb une idée, il l'était moins de se donner le cœur et le génie d'un tel homme. Quelques jours de navigation vers l'ouest épuisèrent la résolution de ces forbans. La peur de l'inconnu les affola. Chaque souffle d'un vent ironiquement favorable leur semblait avancer leur perte. Il changea, ce vent, tout à coup, et ils bénirent la tempête qui les écartait de leur but. La mer, enfin, soulevée de dégoût, les rejeta sur ce même rivage où le futur grand amiral de l'Océan put les voir aborder pâles, tremblants, mais déjà moqueurs comme tous les lâches.

Colomb méprisa leurs sarcasmes ; mais, dans son âme, il rompit toute attache avec l'instigateur de cette tentative, qui, osée contre lui, n'avait tourné en somme qu'à son profit et à sa gloire.

A entendre, en effet, ces hommes et leur triste chef, là où ils avaient échoué nul autre ne pouvait réussir. On ne demandait qu'à les croire, et l'Océan, plus que jamais, fut réputé infranchissable. Personne autre qu'un fou ne pouvait plus affirmer le contraire.

Et cependant, le roi l'admettait ce contraire, et Colomb l'affirmait toujours, mais il ne s'offrait plus à le démontrer. Et voilà comment le Portugal, par la trahison d'un de ses monarques les plus sages, les plus éclairés, les moins gentilshommes, perdit l'occasion de gagner un monde.

En vain ce prince reconnaissait sa faute, dont il rejetait justement la plus grande part sur ses conseillers ; en vain s'efforça-t-il de la réparer ; en vain accorda-t-il à Christophe Colomb tout ce qu'il lui avait si longtemps marchandé ; Colomb resta inébranlable. Il retourna comme toujours à ses travaux, à ses chères études, puis, tout à coup, vers la fin de 1484, craignant sur de graves indices, de se voir imposer la mission à laquelle il s'était généreusement offert en de meilleurs temps, il partit secrètement de Lisbonne, emmenant avec lui son jeune fils Diego.

Colomb, à cette époque, avait eu la douleur de perdre la compagne qui l'avait si vaillamment aidé à soutenir le poids du jour. Il sentait le besoin de se retremper dans l'air natal, dans les affections de famille ; aussi se rendit-il d'abord à Gênes.

Là, s'il ne trouva pas pour ses projets plus d'encouragement qu'à son début, si même il les vit plus officiellement dédaignés et pour des raisons tout aussi mesquines, du moins put-il embrasser encore une fois son vieux père en le réinstallant dans sa petite maison de la rue de l'Arc.

Ce devoir rempli, fort de la bénédiction deux fois paternelle imposée à son front et à celui de son enfant, quitte envers sa patrie, qui l'avait méconnu,



6

ses méditations ou quelque impulsion secrète le déterminèrent subitement à se rendre en Espagne.

Comme ces oiseaux voyageurs qu'on voit planer longtemps indécis dans un même espace, et qui, tout à coup, partent comme une flèche dans une direction qui ne changera plus, de même Colomb venait enfin d'orienter son vol.





CHAPITRE III



III

Pour peu, mon cher neveu, que tu aies présente à l'esprit l'histoire de l'Europe à la fin du quinzième siècle, tu te diras avec moi que de tous les États de la chrétienté l'Espagne, en 1480, était celui où Christophe Colomb devait le moins se flatter d'être favorablement accueilli.

Là, cependant, régnaient de concert Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, et le côté religieux de l'entreprise joint aux avantages matériels qu'en

promettait la réussite, semblait fait pour tenter deux princes, en ce moment aux prises avec les plus pressants besoins d'argent. Mais, cette gloire, en perspective, s'effaçait devant celle, à demi conquise déjà, de l'Espagne pied à pied arrachée aux Maures et aux Arabes. Là aussi, et bien plus sûrement, en apparence, il y avait profit, honneur, devoir. Avant la conquête et la conversion de peuples inconnus, pour ne pas dire imaginaires, passait la patrie à purger de ces Maures, de ces Arabes, non moins mécréants et plus redoutables que les habitants de Cipangu et du Cathay. Nulle des forces vives de la nation et de la couronne, également réduites aux derniers sacrifices, ne pouvait être détournée d'un si grand objet, même dans un but plus immédiat et plus certain que n'était celui de Colomb, même pour une expédition exigeant moins de frais et de bras que la sienne.

Tu penses bien que ces considérations et beaucoup d'autres n'avaient pu manquer de frapper l'esprit de Colomb lorsqu'il s'arrêta précisément au parti qu'elles condamnaient, lorsque, demandant à l'Espagne militante, appauvrie, absorbée dans le douloureux enfantement de son unité, ce que lui avaient refusé Gênes sa patrie, la riche Venise, et le Portugal aventureux, opulent et en pleine paix, il sembla donner une excuse à ceux qui le traitaient d'insensé.

L'événement lui donna raison, mais l'événement ne prouve pas grand'-chose, et pour justifier la prudence de Colomb, je veux croire que, s'il agit encore cette fois contrairement aux inspirations de la sagesse humaine, c'est qu'il en reçut de plus hautes. Et cela je ne l'avance pas sur de faibles autorités. Personne moins que moi n'a la prétention d'être dans les secrets du génie, mais, de bonne heure, j'ai été mis dans la confidence de sa sœur la simplicité, et quand l'histoire reste muette, je me recueille, je fais appel à ma mémoire, et ... tiens, à présent même, je me revois en mer sur le gaillard d'avant de la gabare *la Truite*, et j'entends ma voix de quinze ans interrompant le récit de Nolo :

— Avec tout cela, maître, vous ne nous dites pas pourquoi Colomb est allé en Espagne où il n'y avait rien à faire pour lui.

— Pourquoi, répond Nolo, pourquoi Colomb est allé en Espagne? tu ne devines pas?

— Ma foi, non.

— Ça n'est pourtant pas bien malin : c'est que là, il pensait trouver ce qui lui avait manqué jusqu'alors; c'est qu'il avait senti la femme.

Nous passerons à Nolo une expression qu'il entendait dans le meilleur sens, le sens du cœur, — pour rien au monde je n'y aurais changé un iota, — et nous verrons bientôt que Christophe Colomb trouva en effet dans l'incomparable Isabelle la Catholique cette femme prédestinée, providentielle, cette force unie à la grâce, ce mystérieux point d'appui sans lequel nul levier humain n'a jamais pu soulever le monde.

Au-dessus d'Isabelle, il n'y a que la sainteté. Toute autre grandeur s'incline devant elle. Pas une des qualités de l'homme ne lui a manqué, pas une des vertus, pas un des charmes, pas une des grâces de la femme. Dieu ne l'avait pas seulement choisie, il l'avait désignée, il l'avait parée à l'avance pour ces deux choses qu'elle a faites : la prééminence des races latines affirmée par l'expulsion de ce croissant que l'Orient subit encore, et la découverte du nouveau monde.

Le seul mérite du roi Ferdinand, son époux, et il lui en faut tenir compte, c'est qu'il la comprit quelquefois et ne l'entrava pas toujours. Ses peuples lui en ont su gré en l'associant à la gloire de sa compagne, comme il le fut à son pouvoir; par condescendance pour Isabelle, qui, tout en le chérissant, sut parfois, à regret, mais à propos, lui résister, ils désignaient le couple royal par cette appellation que la postérité n'a pas désavouée : les Deux Rois.

L'invasion portugaise repoussée, l'ordre rétabli dans les finances du royaume, la richesse nationale accrue, le clergé épuré, la réforme introduite

dans les couvents, les arts, les sciences, les belles-lettres encouragés, telles sont les œuvres moyennes de ce règne, et quant à la part qui en revient à



Ferdinand, on la mesurera bientôt à celle qu'il prit aux encouragements donnés à Colomb.

Guerrière, savante, lettrée, Isabelle n'en fut que plus jalouse de mériter

l'épitaphe des grandes matrones romaines : *Lanam fecit*. Jamais son époux ne porta de linge qu'elle n'eût entièrement façonné de ses mains.

Sa modestie égalait ses lumières : dans les conseils, elle se montrait avant tout soucieuse de s'éclairer, et, sa résolution une fois prise, elle trouvait pour l'imposer les formes les plus gracieuses, les plus poétiques. Un jour, respectueusement blâmée de procéder avec trop de lenteur à la mise en état de siége de Grenade, elle cueillit une grenade qui se trouvait à sa portée, et, la mangeant lentement, grain à grain : « C'est grain à grain, dit-elle, que doit se manger la grenade. »

Isabelle est au-dessus du panégyrique; le superlatif l'atténue; on ne devrait parler d'elle que simplement, froidement; on ne le peut pas.

M. de Montalembert la proclame « la plus noble créature qui ait jamais régné sur les hommes. »

Parmi ses contemporains, Oviedo se perd dans la contemplation de « cette âme immense, de cet océan de vertus. » D'autres la comparent à sainte Hélène, mère de Constantin, à sainte Thérèse, à sainte Élisabeth de Hongrie. Pierre Martyr écrit à un des plus illustres Romains de la Renaissance : « Prends pour un feuillet sibyllin, Pomponius, ce que je vais te dire : cette femme est plus forte qu'un homme fort, supérieure à toute âme humaine, un modèle de décence et d'honnêteté. »

Le chapelain de Ferdinand renonce à peindre tant de charmes et de vertus; tout ce que le roi, dit-il, possède de grâce, de distinction, de dignité, se trouve réuni, mais à un degré bien plus éminent chez cette reine, la félicité, l'honneur des Espagnes, le plus bel exemplaire de toutes les vertus.

Enfin, le cardinal franciscain Cisneros, aussi grand savant qu'habile ministre, déclare que le soleil n'éclaira jamais son égale.

Ce dernier personnage n'avait pas seulement été appelé aux conseils d'Isabelle, il avait pénétré à la fois dans son génie et sa conscience. Mais, avant lui, la reine avait trouvé, dans la famille franciscaine, un directeur qui

devait, plus tard, exercer une influence capitale sur l'acte le plus glorieux de son règne.



Juan Perez de Marchena n'avait encore d'autre titre qu'une naissante réputation de science et de sainteté, lorsque Isabelle avait choisi pour confesseur ce simple religieux franciscain. Le sujet avait obéi, mais le moine avait soupiré,

et, bientôt, du consentement de la reine, il avait retrouvé cette ombre du cloître, aussi conforme à sa vocation religieuse que propice à son goût pour la méditation et l'étude. Isabelle n'avait pas, pour cela, renoncé aux conseils du père gardien de Sainte-Marie de la Rabida, et, dans ce monastère où il avait établi un observatoire, Juan Perez devait parfois interrompre ses recherches et ses prières pour répondre à des lettres de cette reine, dont il avait gardé la confiance tout entière.

Aucun autre lieu n'eût pu être aussi favorable à des observations astronomiques que ce couvent, dont les ruines,... je me trompe, dont les constructions, restaurées depuis peu par un prince français, dominent, au sud, une vaste étendue de mer, et, au nord, ces plaines immenses qu'embrassent, d'un côté, le Guadalquivir, et, de l'autre, la Guadiana.

Ce monastère était, du reste, aussi humble que la famille religieuse qui l'habitait : toute sa richesse consistait en un jardin, quelques vignes, d'immenses cyprès, des pins-parasols, des palmiers, — de ces derniers, il n'en reste plus qu'un, et c'est presque le seul des trésors végétaux de la Rabida, qu'ait épargné la rage du temps et celle des hommes.

A peu de distance est Palos-de-Moguer, petit port de mer, aujourd'hui non moins désolé que le monastère qui le domine et tout le pays qui l'entoure ; mais il n'était pas sans activité ni même sans quelque importance en 1485, et le père Juan de Marchena y trouvait à consulter l'expérience de maint pilote, et même de quelques hommes instruits, tels que Garcia Hernandez médecin de la communauté.

Un jour que ce dernier venait de faire au couvent sa visite ordinaire, le père gardien, en le reconduisant, s'arrêta devant un spectacle que la situation écartée de la Rabida, rendait peu ordinaire.

Un jeune garçon, d'une physionomie intéressante et distinguée, mais pâle, chétif, et paraissant accablé de fatigue, dévorait quelques aliments que le père portier s'était empressé de lui offrir. En face, un homme à peine vêtu

de haillons, souillé de poussière, couvait cet enfant d'un regard attendri, d'un regard qui ne pouvait être que celui d'un père.

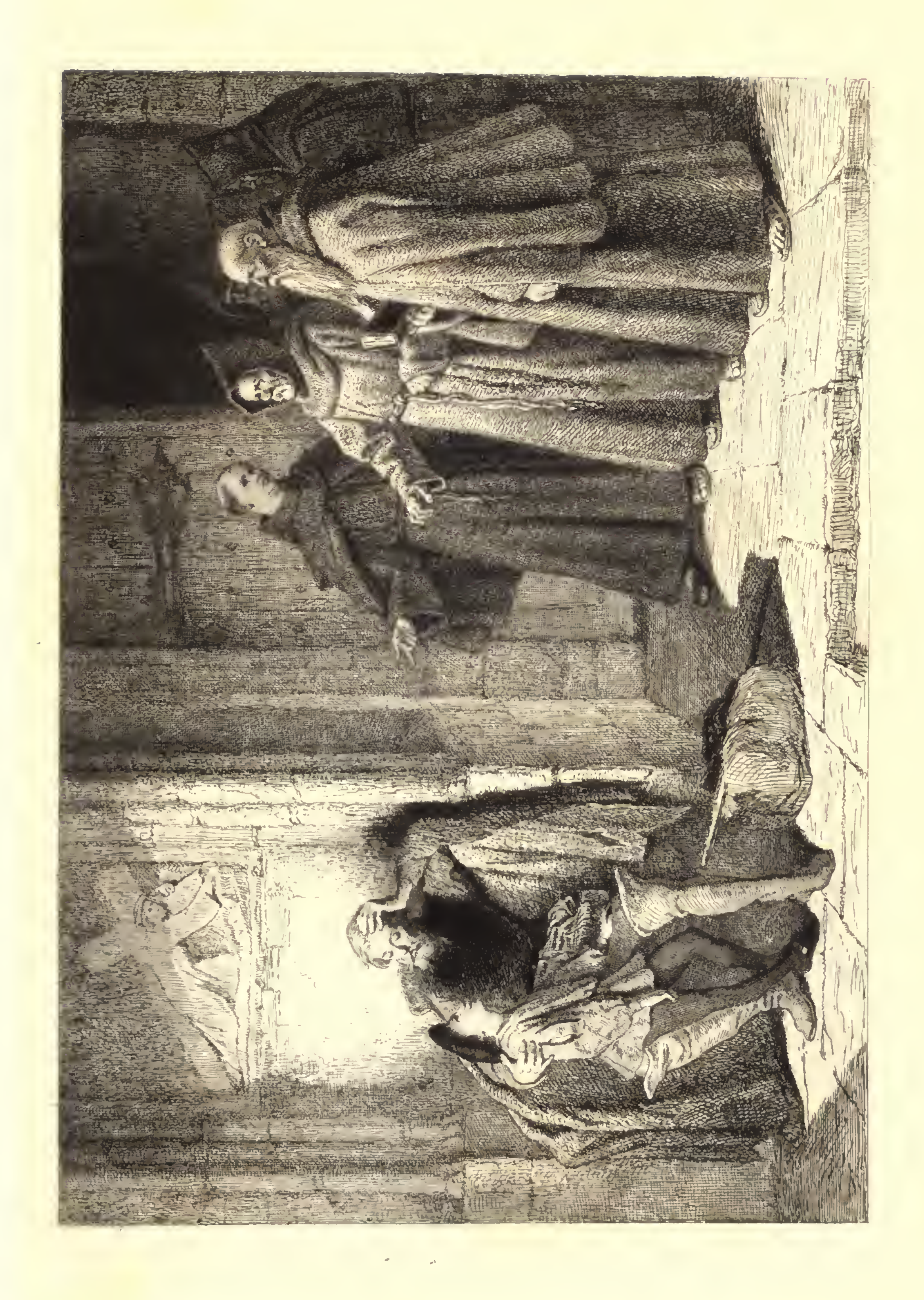
Juan de Marchena lui aussi était père, père d'une famille pauvre, et chérissant et honorant la pauvreté. Il commença donc par engager son nouvel hôte à réparer ses forces, et quand celui-ci eut pris sa part de la collation, le bon père, sûr de n'être pas indiscret, n'hésita plus à l'interroger. A ce maintien, à ce noble visage que nous avons déjà dépeint, à ces yeux qu'humectaient la reconnaissance, mais dont nulle épreuve, nulle avanie n'avaient pu fléchir l'assurance, ni troubler la limpidité, il avait reconnu un homme.

L'étranger répondit qu'il était Génois, comme l'indiquait son accent; qu'il se nommait Christophe Colomb, et qu'ayant conçu la pensée et arrêté le projet d'aller dans l'Inde par « la mer Océane, » il venait offrir aux deux rois de partager avec eux la gloire de cette entreprise, dont tous les frais seraient naturellement à leur charge.

A cette déclaration d'une naïveté que tout autre Espagnol eût peut-être taxée de folie, le père de Marchena ne manifesta aucune surprise : il partageait, dit-il, les convictions de Colomb; il ne doutait pas davantage que les deux rois,— l'un d'eux au moins,— n'accueillissent avec joie sa proposition; mais les circonstances étaient loin d'être favorables, et, en attendant qu'elles le devinssent, Colomb ne pouvait refuser de la communauté l'asile qu'elle était trop heureuse de lui offrir.

Cette offre si simplement faite ne fut pas moins noblement accueillie, à la grande joie du jeune Diego, qui, ainsi que son père, prit le même jour le costume franciscain, ce même costume que Colomb avait si longtemps porté autrefois par dévotion, et aussi un peu par économie.

Ici, quelque impatience que j'éprouve de montrer le héros de ce véridique roman atteignant enfin à son but, je ne puis m'empêcher d'arrêter mon jeune lecteur, et même d'autres, si j'en ai, à cette époque d'une vie qui n'eut guère jamais d'autre repos. Il ne paraît pas que, pendant ce séjour de près d'un an à



la Rabida, cet infatigable lutteur ait impatiemment souffert les délais apportés à son entreprise. Il avait son fils près de lui; on croyait à son génie; on admirait son éloquence, sa persévérance, son courage de lion, sa piété d'ange; on partageait, on enflammait ses espérances, que le digne Juan Perez travaillait de toutes ses forces, de tout son cœur, à réaliser par son crédit sur Isabelle.

L'occasion enfin lui sembla propice à une démarche dans ce sens : les opérations de la guerre contre les Maures avaient conduit les deux rois à Cordoue, où ils paraissaient devoir séjourner quelque temps et se donner un peu de loisir. Colomb partit pour cette ville avec une lettre de recommandation pour le confesseur de la reine ; mais ses propositions ne furent pas même écoutées : il fut traité de visionnaire, et vit la cour s'éloigner de Cordoue sans qu'il eût obtenu un regard de cette Isabelle en qui cependant il croyait toujours.

Le modeste Juan Perez avait trop douté de lui-même : il n'avait pas directement adressé son ami à la reine.

Demeuré à Cordoue, Colomb reprit, pour vivre, ses travaux de cosmographie, recrutant, du reste, chaque jour, des partisans à son système, et se créant de nombreux et puissants amis. Malgré l'humilité de sa situation présente, son mérite se faisait jour à tel point, qu'il lui dut la main d'une demoiselle noble, Beatriz Henriquez, dont il eut bientôt un fils qu'il nomma Fernand.

Ce mariage, rapporté par l'historiographe royal d'Espagne, Antonio de Herrera, rencontra, d'abord dans la famille Henriquez, une opposition qu'on a sans doute exagérée, car, dès son premier voyage, et quand sa future grandeur n'était encore qu'un problème fort disputé, Colomb emmenait avec lui un neveu de doña Beatriz, et, plus tard, un jeune frère de cette dame commandait un des navires de la troisième expédition.

Les deux époux, au reste, ne devaient goûter que bien peu des douceurs qu'ils s'étaient promises : Colomb ne s'appartenait pas, et s'il l'avait oublié et fait oublier un instant, doña Beatriz s'en souvint à l'heure des séparations, et

se résigna noblement à la seule grandeur qui pût l'élever jusqu'à son époux : l'abnégation. Elle se donna tout entière à l'éducation de son fils et du premier-né de Colomb, qui lui fut bientôt confié, et, ne voyant son mari qu'à de longs et rares intervalles, elle vécut obscurément, mais dignement et utilement, près de sa famille à Cordoue.

Colomb ne lui était pas uni depuis un an, que la cour militante des deux monarques, ayant pris ses quartiers d'hiver, ou plutôt d'été, à Salamanque, il dut se rendre en toute hâte en cette ville, où l'appelait Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède, grand cardinal d'Espagne, auquel l'avaient recommandé ses amis de Cordoue. Il eut bientôt gagné à sa cause ce prélat un moment arrêté par des scrupules théologiques, dont l'inanité lui fut démontrée moins par les arguments que par la foi de Christophe Colomb, et cet obscur pilote génois, cet aventurier étranger, — étranger, c'était là le pire, — ce visionnaire, cet hérétique, fut, en audience solennelle, présenté aux deux rois par un cardinal, par un personnage qui jouissait d'un tel crédit, qu'on l'appelait le troisième roi.

A ce moment, de tant de rois, Colomb n'en vit qu'un seul : Isabelle.

Il la contemplait enfin, cette merveille, l'honneur, l'amour, le salut de la chrétienté. Il la voyait aussi belle qu'elle était bonne, avec ce maintien qui la grandissait, avec ses traits nobles et fins, ses cheveux abondants et de ce même blond si cher aux peintres de madones ; ses yeux couleur de mer comme ceux de Colomb qu'ils semblaient refléter ; et quand ces deux regards se furent enfin rencontrés, quand ces deux âmes se furent pénétrées pour une même création, le miracle était accompli, l'unité du monde était faite.

Mais si l'avenir appartenait désormais à Colomb, le présent était encore, pour un temps, dans la main des hommes, dans la griffe du diable, comme disait le bon Nolo, qui appelait toujours les choses par leur nom. Les raisons de notre héros, si elles avaient séduit la reine et donné à penser au roi, n'avaient


LEOP. FLAMENG



produit que peu d'effet sur une assemblée composée moins de géographes que d'hommes d'État et de théologiens. Seuls, parmi ces derniers, les dominicains, à l'éternelle gloire de leur ordre, avaient reconnu la plausibilité et l'orthodoxie du système.

Ils avaient offert à son auteur la plus large hospitalité dans leur couvent de Saint-Étienne, où se tenaient les conférences, avec une solennité qui eut du moins pour effet d'élever Colomb dans l'opinion publique. Le roi et la reine lui marquaient en outre une réelle bienveillance, et ses juges eux-mêmes, tout en combattant ses idées, avouaient ne résister qu'avec peine aux séductions de son éloquence.

Ils ne lui opposaient, du reste, que des opinions incohérentes, des préjugés déjà dépassés de leur temps. Les uns traitaient de rêverie l'existence d'un hémisphère où les hommes et les animaux auraient dû marcher la tête en bas et les pieds en l'air. D'autres, en admettant la sphéricité du globe terrestre, y voyaient un obstacle insurmontable, sinon à l'aller, du moins au retour de l'expédition projetée.

Il était plus aisé à Colomb de répondre à de telles objections que de persuader des juges dominés en secret par la question d'opportunité. La guerre, en effet, venait de reprendre une activité nouvelle, et cette fameuse assemblée, réunie avec tant de peines, se sépara sans avoir rien conclu.

Les deux rois, néanmoins, se tenaient pour suffisamment édifiés. Colomb avait acquis près d'eux une importance morale, qui s'accrut, pendant les années suivantes, de la part qu'il prit, en ingénieur et en soldat, à la guerre sainte.

Ce fut au siége de Malaga que, servant pour la première fois sous les ordres de Leurs Altesses, il vit l'héroïque Isabelle, revêtue de son éblouissante armure, et, telle qu'un archange, brandissant cette épée moins arme que symbole, qu'on admire aujourd'hui encore à *la Armeria Real de Madrid*. Sur la lame est incrusté le nom du célèbre armurier *Antonius*, et sur la garde on lit,

d'un côté : *Je désire toujours l'honneur*, et, de l'autre : *Maintenant je veille, paix avec moi.*

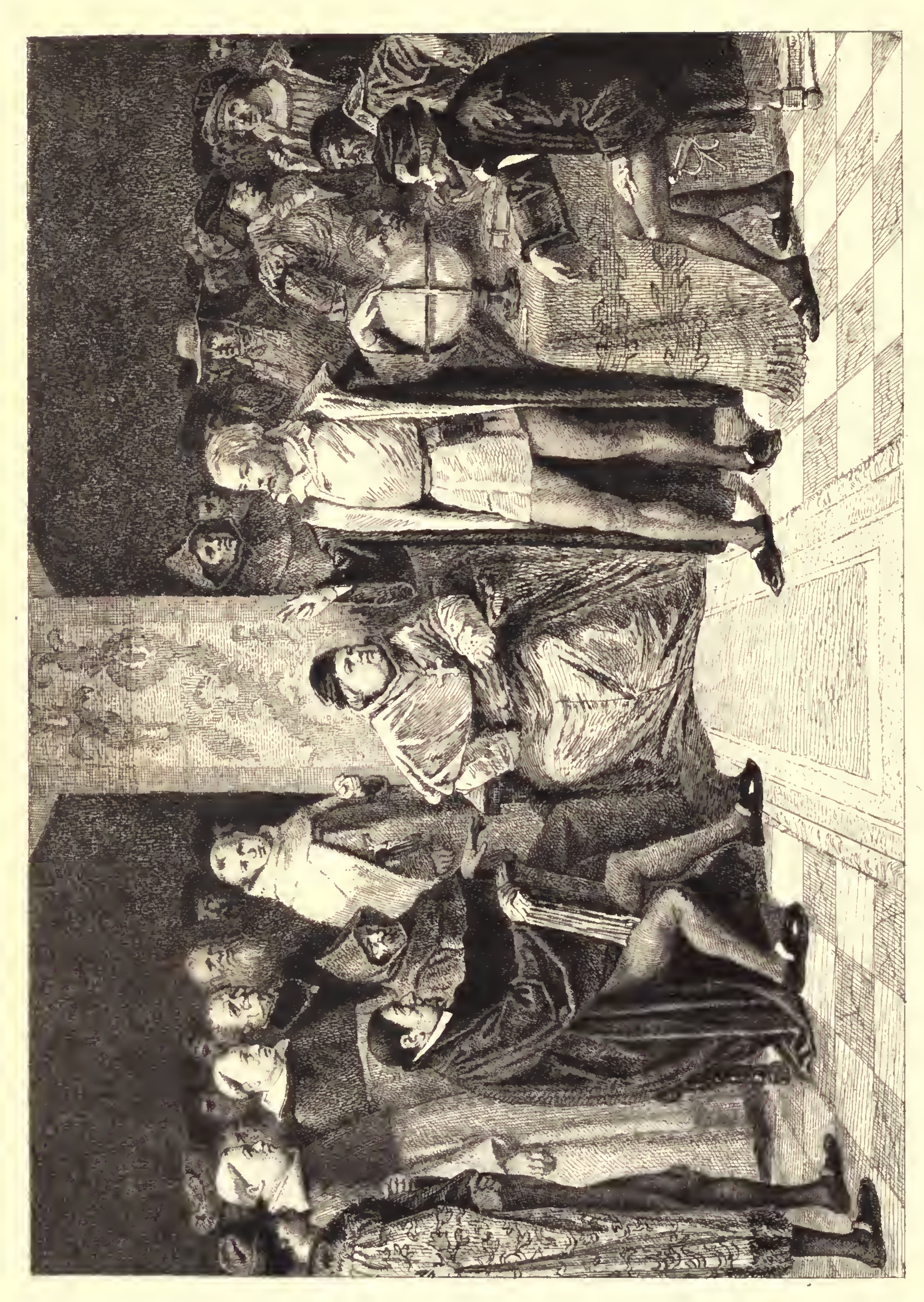
Malaga s'étant rendue en 1487, Colomb, logé, indemnisé de ses frais de campagne, bercé en outre des plus flatteuses promesses, suivit la cour à Saragosse, puis à Valladolid, où il reçut du roi de Portugal une lettre presque suppliante, dans laquelle ce monarque s'efforçait de renouer les relations interrompues, acceptant d'avance toutes les conditions que « son ami particulier » avait mises précédemment à l'exécution de son entreprise.

On était alors à la fin de l'année 1488 ; la guerre traînait en longueur ; les deux rois étaient toujours bien disposés sans doute, mais Colomb, et il le sentait, avait moins gagné que perdu, en raison de cette faveur même, dans l'esprit de ses adversaires.

En de pareilles circonstances, l'offre de Jean II était bien faite pour le séduire; il n'y répondit, cependant, que par un refus respectueusement mais formellement exprimé.

Ce n'est pas qu'il conservât contre le roi de Portugal le ressentiment d'une injure que celui-ci semblait réparer avec tant d'abnégation et de grâce; mais Colomb, désormais, ne comptait plus que sur Isabelle.

Le pieux enthousiasme de cette reine lui paraissait pouvoir seul assurer, non pas tant les moyens d'exécution que la réalisation du but suprême qu'il donnait mentalement à son entreprise. Plus que jamais, en effet, la découverte d'une Inde occidentale n'était dans sa pensée qu'un acheminement à la délivrance de la terre sainte, menacée en ce moment même par l'islamisme des plus sacriléges représailles. S'il n'entrevoyait pas encore toute la portée matérielle de son œuvre, il lui en donnait moralement une bien plus haute et plus vaste que nul conquérant n'en rêva jamais : prendre l'islamisme entre deux feux, tel est le vœu qu'il opposa, de concert avec Isabelle, aux sommations du soudan d'Égypte. La reine, en outre, chargea les deux moines franciscains, porteurs des susdites menaces, d'annoncer au soudan la reddition de Baza,



dont ils venaient d'être témoins, et, par avance, la prise de Grenade, qui ne devait pas tarder, en effet, à couronner la guerre sainte.

La junte, cependant, s'étant de nouveau réunie à Salamanque, sur les instances de Colomb, avait fini par se déclarer solennellement contre le projet ; le déclarant aussi impraticable matériellement que dépourvu de toute base scientifique.

Cet arrêt, un des plus burlesques qui jamais ait été rendu par un corps savant, n'avait exercé aucune influence sur la reine ; elle ne cessait de soutenir Colomb par des promesses dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, mais dont l'exécution était toujours rejetée à la fin de la guerre, de cette guerre qui ne finissait pas.

Et les jours, les mois, les années se succédaient avec une lenteur mortelle, années d'attente, de démarches, de luttes stériles, de fluctuations, dont les détails, par la fatigue qu'ils causent au lecteur peuvent seuls donner la mesure de l'héroïque persévérance de Colomb.

Aux siéges, du moins, en campagne, il avait la diversion du danger et l'exaltation de la cause. Là il trouvait d'amères délices à exposer, comme la tête la plus vulgaire, une vie dont la préservation merveilleuse lui renouvelait sans cesse le gage de sa prédestination.

Mais les fêtes, ces fêtes où la joie publique semble une insulte aux chagrins privés, les triomphales entrées de ville, les bals, les carrousels, voilà où la patience de Colomb était soumise à des épreuves auxquelles sa dignité devait lui imposer finalement de se dérober.

Cette résolution prise, on devine aisément où il alla d'abord chercher des consolations.

Le père gardien l'attendait. Quatre années s'étaient écoulées depuis leur séparation, lorsqu'il donna de nouveau le baiser de paix, lorsqu'il rouvrit l'asile de la prière à cette grande âme toujours en peine. La douleur du bon père égalait celle de son hôte, avec un surcroît de confusion et presque de re-

mords : n'était-ce pas lui qui avait affermi dans l'esprit de Colomb cette confiance que la reine avait si peu justifiée ?



Colomb, à cet égard, s'empressa de le disculper : il ne se plaignait point d'Isabelle, en qui il avait toujours cru, et dont il comprenait les embarras et les préoccupations de tout genre. Moins que jamais il doutait des intentions, des promesses d'une si noble femme, d'une si sainte reine ; mais, ne voyant pas que les circonstances pussent de longtemps le seconder, il inclinait à se rendre, soit en Angleterre où il avait noué quelques relations, par l'entremise

de son frère Barthélemy, soit près du roi de France Charles VIII, de qui ses propositions avaient depuis peu reçu un accueil favorable.

Le père de Marchena n'hésita pas à combattre des projets que, dans sa foi au génie de Colomb, il jugeait aussi funestes pour ses souverains que pour son pays. Il insinua que Charles VIII était sans doute un prince très-aventureux, très-brave, très-brillant, mais qu'il était aussi bien jeune, et accusant dans sa conduite toute la légèreté de son âge... et de sa nation : ennemi de l'Italie, en outre, il menaçait déjà la patrie de Colomb. Et puis, en France tout serait à recommencer. Colomb ne manquerait certes pas de protecteurs, ni même d'anges tutélaires, chez une nation qui avait produit Jeanne d'Arc; mais Jeanne d'Arc n'avait-elle pas été brûlée, sans que cette nation fît un pas pour la secourir? Rien de semblable s'était-il jamais vu dans le pays où régnait Isabelle?

Le père de Marchena n'était pas seul du reste à plaider cette cause patriotique : Colomb se trouvait maintenant sur un sol moins aride que celui de l'Université. La féconde parole de Juan Perez lui avait suscité, en son absence, des amis et des adeptes à miracle. Le médecin Juan Hernandez, non-seulement croyait au système, mais encore il voulait être du premier voyage, comme il en fut effectivement. Non moins fervent et plus utile, un Martin Alonzo Pinzon, des meilleurs marins et des plus riches armateurs de Palos, offrait de concourir pour une large part aux frais d'expédition.

De si flatteuses adhésions, de si vives instances ne pouvaient manquer de fléchir le ressentiment de Colomb, si justes qu'en fussent les motifs.

Un soir, le voyant ébranlé, Juan Perez, qui avait enfin pris sur lui d'écrire directement à la reine, montra la réponse engageante qu'il venait d'en recevoir à l'instant même, et par laquelle il était mandé à la cour. Christophe Colomb se rendit, et au premier signe qu'il eut donné, le père gardien fit seller une mule d'emprunt, et partit à minuit, sans escorte, sans guide, seul. Il traversa ainsi environ cent lieues d'un pays récemment conquis

sur les Maures, et arriva enfin, non sans peine mais sain et sauf, devant Grenade, dont les deux rois pressaient le siége. Le bon moine avait lui aussi son siége à faire et à presser. Admis sans délai près d'Isabelle, il écrivait le jour même à Colomb : « Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu. »



Isabelle, en effet, n'avait pas seulement renouvelé à Juan Perez les mêmes assurances qu'à Christophe Colomb; elle mandait celui-ci près d'elle, avec les plus honorables instances, et lui faisait passer une indemnité de voyage et de séjour.

Un fait encore de meilleur augure, c'est que Colomb sembla n'être arrivé devant Grenade que pour voir le croissant s'y éclipser à tout jamais devant la croix, et les clefs de la ville rendues aux souverains de l'Espagne par Boabdil, le dernier des rois maures.

Ce triomphe de sa foi, dont il comptait pousser les suites si fort au delà du monde connu, combla de joie l'âme de Colomb; mais ce qu'elle ouvrait d'horizon à ses espérances n'était, encore cette fois, qu'un mirage.

La junte, rassemblée de nouveau et en toute hâte, ne traita pas aussi dédaigneusement que par le passé un homme si ouvertement protégé par la reine; mais, forte du peu de créance qu'il avait jusque-là trouvé chez le roi, elle rejeta avec hauteur les conditions que Colomb avait cru devoir stipuler pour lui-même en cas de réussite.

Malgré les apparences favorables qui l'avaient accueilli à son retour, semblable à ce ministre qui, même au plus fort de sa faveur, avait toujours conservé en secret son premier costume et sa houlette de berger, Colomb avait gardé sa mule. Il l'enfourcha tristement, et, sans avoir proféré une plainte, ni prévenu personne de son départ, il se rendit d'abord à Cordoue, où l'appelaient ses affections les plus chères et de suprêmes arrangements de famille, revint, encore une fois, mais secrètement à Grenade, où rien n'avait changé pour lui, et prit enfin la route de France, disant, en son cœur, un éternel adieu à l'Espagne. Il ne comptait plus sur Isabelle.

Il avait tort.

Il n'était pas, en effet, à deux lieues de Grenade, prêt à engager sa monture sur le pont de Pinos, qu'un brillant officier des gardes accourut à toute bride, s'arrêta devant lui comme pour lui disputer le passage, puis, aussitôt, mettant pied à terre et se découvrant avec respect, ce messager royal lui remit un pli scellé aux armes d'Aragon et Castille.

Colomb, suivant une version plus probable qu'autorisée, se défendit d'abord de prendre même connaissance d'une missive qui ne pouvait plus désormais changer en rien sa résolution. Mais, au nom d'Isabelle, il ouvrit le pli, et au lieu des promesses qu'il croyait y trouver, et qui sans doute ne l'eussent pas fléchi, il put lire la minute des lettres patentes accordant tout ce qu'il avait demandé.

Bientôt nous le verrons énumérer lui-même les honneurs et les priviléges qui lui étaient conférés par la reine, car c'était bien à Isabelle, à elle seule,

qu'il devait cette acceptation pure et simple des conditions posées et maintenues, avec tant de dignité, par lui-même, devant la junte.

Mais à qui devait-il cette soudaine et si décisive intervention d'Isabelle? Ai-je besoin de dire que c'était à Juan Perez.

Le bon père n'avait pas plutôt appris la triste décision de la junte, que, sans tenter d'inutiles efforts près de celui qu'elle accablait, il avait couru droit à Isabelle. Là, soutenu par le fidèle Quintanilla et cette belle duchesse de Moya, dont, faute d'une mention plus étendue, le nom devrait être ici inscrit en lettres d'or, le courageux franciscain plaida la cause du génie, non pas contre Isabelle, qu'il trouva toute persuadée, mais contre Ferdinand, qui, au fond, ne l'était guère moins, aussi sa résistance n'avait-elle rien de dogmatique, elle s'appuyait uniquement mais obstinément sur l'épuisement du trésor. Cette éternelle objection était à vrai dire la seule qui, depuis tant d'années, tînt la question suspendue. La reine, pour en finir, eut une inspiration sublime : elle jeta dans la balance tous les diamants, toutes les pierreries de sa couronne, les offrant en gage pour les frais de l'expédition.

Le roi Ferdinand s'inclina avec sa grâce ordinaire, mais en laissant à la couronne de Castille les risques et périls de l'entreprise. Luiz de Sant-Angel fit mieux : receveur des droits ecclésiastiques dans l'Aragon, il laissa à la couronne de Castille tous ses diamants. Il refusa le gage de la reine, et se chargea de faire toutes les avances.

Cependant Juan Perez avait repris la route de Palos, bénissant, dans son cœur, le nom de celui qui tient en sa main moins le cœur des rois que celui des reines. Il était à peine depuis un mois de retour dans son monastère, que Colomb l'y avait rejoint, nanti des lettres patentes autorisant sa mission.

A ces pièces était annexée une lettre de privilége, élevant Christophe Colomb à la dignité de Grand-Amiral de la mer Océane, et lui conférant le titre de don.

Enfin le port de Palos, qui, par une disposition antérieure, devait à la



couronne deux caravelles armées et équipées, était choisi comme point d'un embarquement auquel la commune devait pourvoir dans le délai de dix jours.

Cette dernière clause excita dans la population moins d'enthousiasme que les premières : les mêmes marins qui, la veille encore, se seraient tous portés garants de la justesse des idées de Colomb, dès qu'il s'agit de concourir à leur réalisation, manifestèrent une répugnance qui alla presque à la révolte.

Ce dernier effort du Malin, suivant une interprétation dont on peut deviner la source, causa encore de grandes contrariétés à celui que nous appellerons désormais l'Amiral. Le serviteur de Dieu triompha cependant, soutenu par l'autorité et surtout grâce à l'éloquence persuasive de Juan Perez et de ses moines, qui ne cessaient de rappeler leur devoir aux récalcitrants, et de combattre leurs terreurs et celles de leurs familles.

La conversion la plus importante qu'ils opérèrent fut celle de Martin Alonzo Pinzon, dont nous avons noté les dispositions précédemment si bienveillantes. Ce personnage et ses deux frères se décidèrent enfin à concourir de leur bien et de leur personne à l'équipement des trois caravelles, comme à l'aventureuse expédition qu'elles allaient tenter.

Dès lors, tout marche avec plus d'ensemble et de rapidité. Les difficultés s'aplanissent, les murmures s'apaisent, les parents se résignent, les amis entendent raison ; officiers, matelots, se sont mis en règle : leurs affaires, leur conscience, « tout est paré. » Nous sommes aux premières heures du vendredi, 3 août 1492 ; Colomb, après avoir fait la veillée des armes au monastère, est descendu au port, traversant une foule éplorée, agitée, mais respectueuse. Il a accosté *la Pinta*, et, debout sur le château de poupe, au milieu d'un profond silence, sa voix sonore a commandé de déployer les voiles « au nom de Jésus-Christ. »

La cloche du couvent sonne dans le lointain la messe de l'aurore. Juan Perez, du haut de la falaise, envoie une dernière bénédiction à son ami. La

brise lui répond, elle accourt du côté d'où vient la lumière, d'où est venu le salut. Déjà les trois navires ont franchi cette barre de l'Odiel où je les ai vus, des yeux de la foi, où la foi les verra toujours. Le ciel, la mer, tout est propice. Et maintenant, comme disait Nolo dans son langage de marin et sa foi bretonne :

— Enfoncé le diable! *à Dieu vat!*





CHAPITRE IV



IV

« *In nomine Domini nostri Jesu-Christi.* Très-hauts, très-chrétiens, très-« excellents et très-puissants princes, roi et reine d'Espagne et des îles de la « mer, notre seigneur et notre souveraine, cette présente année 1492, après « que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les Maures qui régnaient

« en Europe, et eurent terminé cette guerre, dans la très-grande cité de Gre-
« nade... où je vis arborer, par la force des armes, les bannières royales
« de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, et où je vis le roi maure se
« rendre aux portes de la ville et y baiser les mains royales de Vos Altesses,...
« aussitôt, dans ce présent mois, et après les informations que j'avais données
« à Vos Altesses, des terres de l'Inde... Elles pensèrent, en leur qualité de
« catholiques chrétiens et de princes amis et propagateurs de la sainte foi
« chrétienne, à envoyer moi, Christophe Colomb, auxdites contrées de l'Inde,
« pour voir les princes et les peuples et les pays à leur disposition, et l'état de
« toutes choses, et la manière dont on pourrait s'y prendre pour leur conver-
« sion à notre sainte foi. Elles m'ordonnèrent de ne point aller par terre à
« l'Orient,... mais de prendre au contraire la route de l'Occident, par
« laquelle nous ne savons pas, jusqu'à ce jour, d'une manière positive, que
« personne ait jamais passé. En conséquence, Vos Altesses me commandèrent
« de partir avec une flotte suffisante pour lesdites contrées, et à cette occa-
« sion elles m'accordèrent de grandes grâces et m'anoblirent, afin que doré-
« navant je m'appelasse *Don*, et fusse grand amiral de la mer Océane, et vice-
« roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles et terres dont je ferais la
« découverte et la conquête, dans ladite mer Océane, et elles décrétèrent que
« mon fils aîné me succéderait, et qu'il en serait ainsi de génération en géné-
« ration, à tout jamais... Je vins donc à la ville de Palos, qui est un port de
« mer, où j'équipai trois vaisseaux *très-convenables pour une pareille entreprise*,
« et je partis dudit port, *très-bien pourvu de beaucoup de vivres et de beaucoup*
« *de gens de mer*, » etc.

Ainsi commençaient les précieux Mémoires de Colomb, que son ami, le digne mais peu éclairé Las Casas, a malheureusement abrégés, et dont il ne nous a transmis textuellement que quelques parties, le début entre autres. Ce dernier morceau est d'autant plus précieux, qu'il donne plus naïvement la mesure de la prudence de son auteur, dans le détail rappelé avec insistance

des avantages et priviléges qui viennent de lui être accordés. Il justifie en outre cette même prudence, sur un point où des écrivains, bien intentionnés d'ailleurs, ont cru la voir céder aux inspirations de la plus aveugle témérité.

La plupart des historiens, en effet, ont cru ajouter à la gloire de Christophe Colomb en exagérant le faible tonnage et le délabrement des navires sur lesquels il entreprit son premier voyage de découverte. La vérité, aujourd'hui mieux connue, sur ce point comme sur bien d'autres, est que, en cette occasion si importante, il ne fit rien que désavouât la prudence, le but et les circonstances étant donnés. Autant, de nos jours, un amiral serait insensé et même coupable d'entreprendre une expédition si chanceuse dans les conditions où Colomb entreprit la sienne, autant, s'il en eût exigé de plus sûres, un marin du quinzième siècle aurait été pusillanime.

La Santa Maria que montait Colomb, et qu'il eût préférée moins forte, était entièrement pontée, avec double pont à l'avant et à l'arrière. Elle portait quatre mâts : deux à voiles carrées, deux à voiles latines, et mesurait quatre-vingt-dix pieds de longueur en quille. Son équipage se composait de soixante-six hommes, dont les plus importants étaient : Diego de Arana, neveu germain de la femme de l'amiral, ayant qualité de grand alguazil de la flotte, et quatre autres fonctionnaires royaux, dont un, Bernardin de Tapia, n'est pas le premier historiographe qui n'ait jamais pu faire un historien.

Venaient ensuite deux lieutenants : Niño, excellent marin et des plus déterminés, Juan Perez Matheos, mauvaise tête et mauvais cœur, Roldan qui ne valait pas mieux et devait trahir l'Amiral; plusieurs officiers de divers grades, parmi lesquels Juan de la Cosa, plus tard célèbre par ses travaux d'hydrographie; un interprète parlant toutes les langues, hormis, bien entendu, celles qu'il dut interpréter, et enfin deux enthousiastes amis de Colomb, servant en qualité de volontaires, ou, comme on dirait à présent, d'amateurs.

Plusieurs de ces hommes étaient Génois, deux Portugais, un Irlandais, un Anglais; aucun n'était de Palos, soit que Colomb se fût prudemment souvenu de la résistance qu'il avait rencontrée, au dernier moment, chez les marins de cette ville, soit que ceux-ci eussent préféré servir sous les ordres des Pinzon leurs compatriotes.

La Pinta et *la Niña* n'étaient pontées qu'à l'avant et à l'arrière, comme la plupart des caravelles. L'aîné des frères Pinzon commandait la première, ayant pour lieutenant son frère François-Martin, et pour médecin, ce même Garcia Hernandez, ami de Perez de Marchena, et un des premiers, comme des plus fervents adeptes de Colomb. L'équipage de *la Pinta* était de trente hommes.

Celui de *la Niña* n'en comptait que vingt-quatre, mais, d'après le témoignage de Colomb lui-même, elle aurait pu en porter quatre fois autant, et l'événement le prouva. *La Niña* était commandée par Vincent Yañez Pinzon. Comme *la Pinta*, elle n'avait que des voiles latines, qu'on changea plus tard en voiles carrées.

Tous ces navires étaient armés en guerre, suivant leurs forces respectives, et pourvus des meilleures provisions pour un an. Leur équipement était tel, que l'Amiral, comme on l'a vu, les jugeait « très-convenables pour une telle entreprise. » Un seul, au dernier moment, lui avait inspiré des inquiétudes, qui se justifièrent dès le troisième jour de la navigation.

Le 6 août, en effet, et lorsqu'on était déjà à plus de soixante lieues de Palos, le gouvernail de *la Pinta* se trouva démis, par une forte houle, et plutôt encore par la faute des armateurs de ce navire : ils espéraient, par cet accident ménagé à l'avance, se voir dispensés de poursuivre une expédition qui, après les avoir séduits, ne leur inspirait plus que des craintes.

Cette avarie, dont l'amiral suspecta justement la cause, ne fit que le contraindre de relâcher aux Canaries, où il aborda promptement, en suivant une estime diamétralement opposée à celle des meilleurs marins de la flotte.

Ce premier gage de supériorité, si utile pour établir son ascendant, ne balançait pas, néanmoins, l'inconvénient d'une relâche, qui devait durer près d'un mois, et l'exposait aux plus graves périls. Elle donna au roi de Portugal le temps d'expédier trois caravelles, chargées de mettre obstacle, à tout prix, et au besoin par la violence, à une entreprise dont Colomb lui avait tour à tour offert et refusé l'honneur, comme nous l'avons rapporté plus haut.

Cette nouvelle trahison d'un prince qu'il avait trop bien su juger, fut révélée à Colomb par une de ces rencontres, si fréquentes dans sa carrière, et où il ne cessa de reconnaître un signe manifeste de la protection du ciel.

La Pinta était réparée, et l'escadre, pourvue abondamment de vivres frais, avait appareillé, malgré la faiblesse et l'incertitude du vent, lorsque, à la hauteur de l'île de Fer, le commandant d'un vaisseau venant de cette île apprit à l'amiral de quels dangers il était menacé, dangers d'autant plus grands qu'un calme plat le retenait dans le voisinage de l'ennemi. Christophe Colomb, nos jeunes lecteurs et lectrices ont pu le voir, n'était pas homme à craindre une bataille, mais, comme tous les vrais grands hommes, il n'aimait pas le danger pour le danger même; or il se disait qu'en cette occurrence la victoire, même la plus glorieuse, lui aurait causé des avaries de nature à ajourner indéfiniment la poursuite de son entreprise. Il fallait donc éviter un combat au prix duquel son propre équipage aurait peut-être acheté avec joie l'abandon d'une aventure à laquelle les éléments semblaient aussi opposés que les hommes.

A cette mer stagnante et comme déjà lasse de les porter, à ce vent qui refusait d'enfler leurs voiles s'ajoutait la menace ou tout au moins le présage peu favorable du pic de Ténériffe vomissant des gerbes de flamme et de noirs tourbillons de fumée.

Pour calmer la frayeur que causait un spectacle si nouveau, Colomb citait l'Etna et le Vésuve, dont quelques-uns de ses hommes avaient pu voir d'inoffensives éruptions. Au calme qui semblait menacer de les livrer à l'ennemi.

il répondait avec sa confiance ordinaire en Celui qui fait souffler le vent d'où il veut, et, en effet, de même qu'au départ de Palos, le vent s'éleva du nord-est avec l'aurore du second jour, et il eut bientôt emporté les trois caravelles hors des atteintes du volcan et de la vue des îles.

Quant aux pirates du roi de Portugal, Colomb savait par expérience qu'ils n'oseraient pas le poursuivre dans la direction où il s'élançait. Entre eux et lui blanchissaient déjà les premières vagues de ces mers inconnues, immenses, objet des terreurs de l'humanité tout entière, un homme excepté; ces vagues, extrêmes limites où s'étaient arrêtés les plus fiers courages, et où le sien n'avait jamais vu, ne voyait encore, en les franchissant, qu'un point de départ.

Là, en effet, commençait réellement le voyage de découvertes ; là s'ouvrait ce livre sans fin où l'imagination de l'homme avait figuré sa soif et son horreur de l'inconnu, en un confus amas d'images terribles ou riantes, sublimes ou grotesques, suivant l'esprit de chaque race et de chaque génération.

La Grèce s'y reconnaissait à quelques lignes pures, empreintes à demi effacées de son doux et mâle génie ; l'Orient des kalifes y déroulait la savante confusion de ses arabesques, de ses dogmes et de ses contes ; l'Inde et l'antique Égypte, leurs processions de dieux fauves, de poissons-dieux, de fleurs-déesses, flottant sur des mers de lait ou de pourpre, et d'où sortent des sphinx au sourire perfide, à l'œil doux; enfin le moyen âge, de son doigt trempé dans l'encre et le sang, y avait griffonné des légions de spectres et de diables, et fait du tout ce barbouillage si bien désigné sur les cartes du temps par le nom de MER TÉNÉBREUSE.

Sur cette mer, à peine éclairée d'un jour crépusculaire, s'affaiblissant de plus en plus vers l'occident, voguaient, nageaient, volaient, serpentaient, grouillaient tous les monstres enfants de la peur. L'immense nautile aux voiles membraneuses, et qui, d'un seul coup de ses avirons animés, eût fait chavirer *la Sainte-Marie;* le serpent de mer à crête de coq, mesurant jusqu'à cinquante lieues de longueur ; les sirènes d'Homère, sans cesse pour-

suivies par le cruel moine-marin, auquel Nolo croyait encore en l'an de grâce 1826; enfin le terrible évêque de mer, coiffé de sa mitre phosphorescente. Des harpies, des chimères ailées rasaient cette mer immobile, choisissant une proie parmi des troupeaux de lions, de tigres, d'éléphants marins, d'hippocampes, paissant de vastes prairies d'herbes aquatiles, dont nul vaisseau n'eût jamais pu se dégager.



Et tout cela n'était rien encore : avec de l'adresse, du courage et beaucoup de chance, on pouvait à la rigueur y échapper; mais, eût-on même évité la fameuse licorne de mer, qui, de sa lance contournée en spirale, pouvait embrocher à la fois les trois caravelles, restaient à affronter des ennemis et des obstacles hors de toute proportion avec les forces humaines.

Du milieu de cet océan chaotique, sortait une main colossale, velue, armée de griffes, la main de Satan, LA MAIN NOIRE, et, de cela, il n'y avait pas à en douter : elle était figurée, cette main, sur toutes les cartes du temps

Du fond de l'abîme s'élevait aussi, mais par intervalles réguliers, le dos montueux du kraken, semblable à une île naissante, à une île, les uns disaient deux fois, les autres trois fois grande comme la Sicile. Cet immense polype, dont chaque suçoir, et il en avait autant que la sèche, eût arrêté court *la Pinta* courant vent arrière, avait coutume d'émerger ainsi tous les jours. De ses évents jaillissaient deux trombes d'eau six fois plus hautes que la Giralda de Séville. Cette eau vomie, il aspirait une égale quantité d'air, ce qui créait des tourbillons dans lesquels *la Niña* eût pirouetté comme une toupie. Enfin, cette provision faite, le pauvre kraken aurait bien voulu s'ébattre un peu à la surface de la mer, mais une main de fer, LA MAIN NOIRE, le refoulait dans l'abîme, et du double mouvement de ce vivant poumon du globe provenait le phénomène des marées.

Le kraken n'était pas méchant; mais on ne pouvait nier que ses énormes dimensions ne le rendissent au moins fort incommode pour trois petits navires comme ceux que montaient Colomb et son équipage. A son défaut, d'ailleurs, et LA MAIN NOIRE, la main de Satan n'osât-elle point s'abattre sur une escadre ayant pour drapeau le Sauveur en croix, pour patronne la très-sainte Vierge, et pour couleurs celles d'Isabelle la Catholique, comment échapper à ces aigles à deux têtes, auxquels, cent ans plus tard, la science donnait encore des ailes d'une si énorme envergure? Comment fuir surtout ce formidable oiseau rock, qu'un voyageur arabe avait vu emportant dans ses serres un vaisseau monté par cent cinquante hommes !

Ce voyageur n'était pas le premier venu : célèbre dans tout l'Orient, sous le nom de Sindbad, deux des matelots de *la Pinta*, longtemps prisonniers chez les infidèles, l'avaient connu à Samarcande; là, bien des fois, ils lui avaient entendu jurer que, pour rien au monde, il ne s'aventurerait dans la mer Ténébreuse, où le terrible oiseau faisait son séjour ordinaire, et dont il ne s'écartait jamais que pour renouveler sa provision de chair humaine.

Ces fables, et bien d'autres, que j'ai entendu railler, à bord de *la Truite*,



par un gabier esprit fort, — il ne croyait qu'au vaisseau-fantôme, — Christophe Colomb ne les méprisait pas autant qu'on le fait aujourd'hui ; surtout il admirait ces matelots si superstitieux, qui, tout en croyant à de pareils contes, se laissaient néanmoins conduire aux lieux mêmes qu'ils leur dépeignaient sous de si affreuses couleurs.

Pour lui, à peu près sûr que l'événement dissiperait bientôt ces illusions, il savourait déjà, en avançant vers cet enfer imaginaire, des réalités plus célestes qu'aucun de ses plus beaux rêves d'enfance.

A la fois observateur et contemplateur, par un privilége des plus rares, avant qu'aucun de ses compagnons eût noté quelque différence entre l'hémisphère natal et celui où ils pénétraient, il se voyait, se sentait déjà dans un nouveau monde.

Une température moins variable, et incessamment rafraîchie par des brises aussi égales que constantes; un air imprégné de plus vivifiantes senteurs marines, d'effluves magnétiques, dont la puissance allait bientôt se révéler par le plus bizarre de ses caprices apparents ; des eaux plus cristallines, plus salées, plus phosphorescentes ; des cieux plus resplendissants pendant le jour, et révélant, chaque nuit, des astres nouveaux; tels étaient, en partie, les phénomènes qui ravissaient son âme de poëte, tandis que jour et nuit, — car il ne dormait presque pas, — assis ou debout sur la dunette du château de poupe, les yeux sur l'astrolabe ou sur la barre du timon, la sonde ou la plume à la main, tout aux moindres détails, tout à l'ensemble, admirant, calculant, priant, agissant, écrivant, il tenait son livre d'estime avec la ponctualité d'un simple pilote.

Il tint même deux de ces livres, à partir du 9 septembre : l'un, exactement et poétiquement détaillé, était réservé à son propre usage : l'autre, fait pour rassurer l'équipage, dissimulait une partie de la distance parcourue.

Cette précaution était devenue indispensable.

Aux terreurs superstitieuses promptement évanouies devant la souriante

apparence des faits, avaient succédé d'autres inquiétudes, que ne désavouaient pas ces faits mêmes, interprétés par la science imparfaite du temps.

Si des membres éclairés de l'expédition, tels que Garcia Hernandez, les frères Pinzon, ou Juan de la Cosa, ne croyaient guère aux difficultés d'un retour, soi-disant entravé par la convexité du globe ; s'ils ne pensaient pas, avec quelques matelots et beaucoup de théologiens, qu'arrivés à un certain point de ce globe, ils se verraient emportés dans la lune, par le déplacement de leur centre de gravité, du moins n'étaient-ils pas sans appréhension devant « cette protubérance s'élevant en forme de poire au nord-ouest de la mer Océane, et au sommet de laquelle était le Paradis terrestre. »

En outre de cette crainte, basée sur une opinion que professait Colomb lui-même, n'y avait-il pas ces vents d'est, dont la constance, évidemment propre à ces longitudes, empêcherait de les traverser au retour?

Tout, d'ailleurs, n'était pas à rejeter, dans les mauvais bruits qui couraient sur l'hémisphère opposé au nôtre ; à commencer par cette sorte de mer herbeuse, vaguement décrite par les anciens, et dont les bancs d'herbes marines qu'on avait déjà côtoyés pouvaient n'être que de légers avant-coureurs.

Enfin, la boussole même, ce guide merveilleux récemment découvert, à la vérité, mais jusqu'à ce jour réputé infaillible, la boussole n'avait-elle pas varié? Comment s'y fier désormais, en ces contrées rebelles aux lois de la nature?

Heureusement Colomb avait réponse à tout.

Le dernier de ces phénomènes n'avait pas été sans le surprendre un peu, d'abord ; il l'avait même tenu secret; mais quand il le vit découvert, sa pénétration lui en avait déjà suggéré une explication, qu'il résuma en des termes dont la hardiesse fit le succès :

« Ce n'était pas l'aiguille aimantée qui avait perdu de sa vertu, c'était l'étoile polaire qui avait changé de place. »

Si Colomb s'était contenté lui-même de cette explication, il nous serait permis d'en sourire; mais il faut l'admirer d'avoir su, du moins, dans ses notes, poser scientifiquement cette question, qu'avec son équipage il dut résoudre à la façon expéditive d'un Alexandre.

Mais, on l'a déjà dit, c'est moins au fils de Philippe qu'à celui de Laërte qu'il convient de le comparer, sans oublier aucune des réserves qu'implique une si profane assimilation. A l'exemple du sage protégé de Minerve, il pratiquait admirablement la maxime : Aide-toi, le ciel t'aidera. Son explication des apparentes défaillances de la boussole vaut tout ce que *Personne* fit accroire au niais Polyphème, et l'artifice du livre d'estime tenu en partie double laisse bien loin en arrière les plus habiles stratagèmes d'Ulysse.

Au reste, comme ce dernier, il commandait à des hommes trop inférieurs à lui par le cœur et l'intelligence pour qu'avec eux tout ne fût pas de bonne guerre; Colomb en jugeait ainsi, et avec raison; mais tout son génie eût été insuffisant à les réduire, sans quelques-uns de ces coups du ciel dont il méritait le secours en agissant comme s'il n'eût compté que sur lui-même

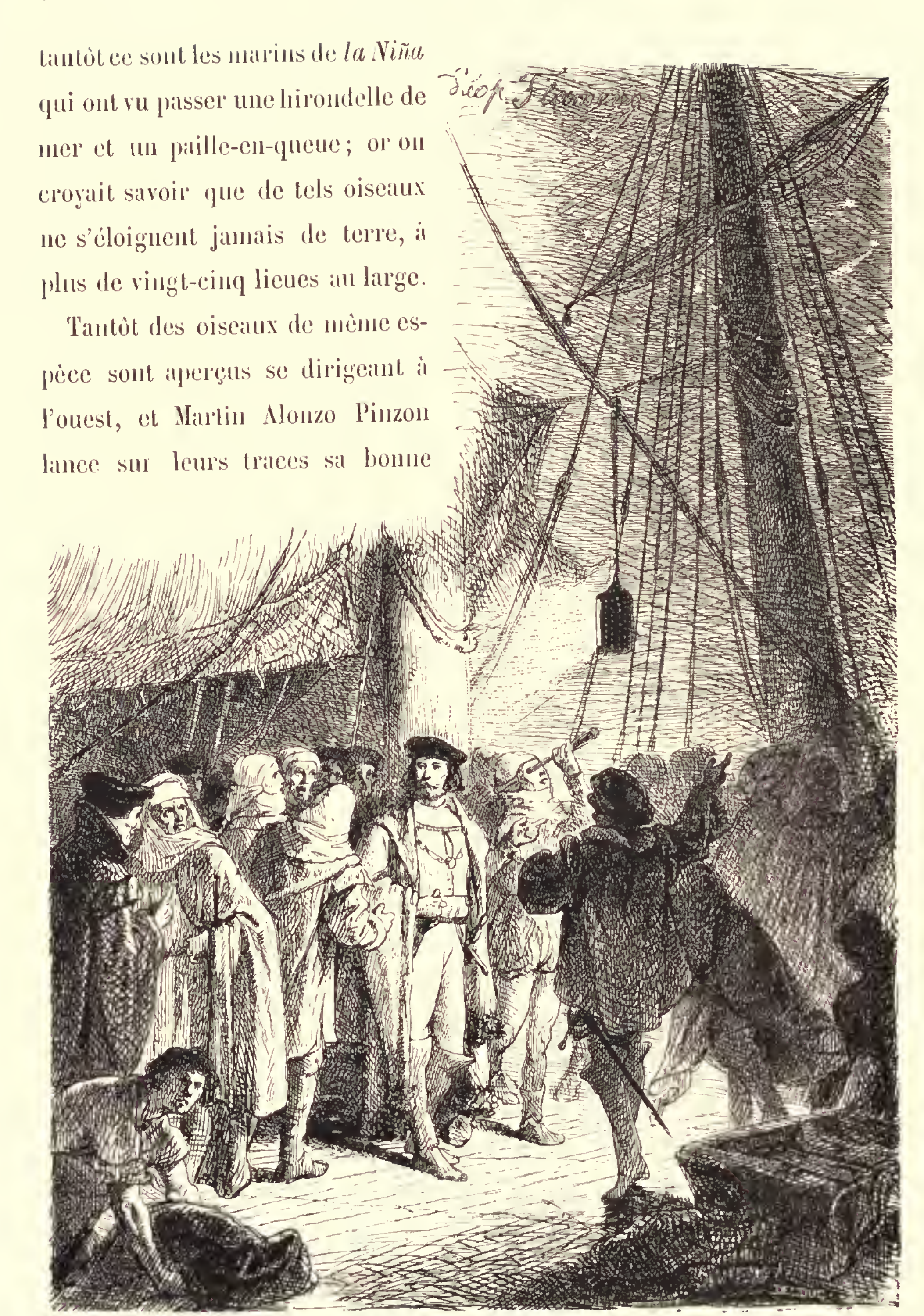
Tout s'était bien passé pendant les premiers jours de navigation, depuis le départ des Canaries. Les terreurs avaient même fait place à une confiance excessive, en ce sens qu'on s'exagérait maintenant la proximité et le facile accès de ces terres réputées d'abord si lointaines et inabordables.

Dès le 14 septembre, au lendemain de l'épisode des variations de la boussole, l'atmosphère était si tiède, si embaumée, les matinées surtout si riantes, si radieuses, que Colomb les compare à celles de l'Andalousie; il n'y manque, dit-il, que le chant des rossignols. Les nuits ne sont pas moins délicieuses : aux clartés des étoiles s'ajoutent de brillants météores, un entre autres dont le volume, avec l'éclat et l'étendue insolite de son sillage, effraye d'abord quelques matelots; mais l'amiral y voit un merveilleux rameau de feu, une palme céleste, présage d'un prochain triomphe.

De nombreux indices semblent confirmer cette explication poétique;

tantôt ce sont les marins de *la Niña* qui ont vu passer une hirondelle de mer et un paille-en-queue ; or on croyait savoir que de tels oiseaux ne s'éloignent jamais de terre, à plus de vingt-cinq lieues au large.

Tantôt des oiseaux de même espèce sont aperçus se dirigeant à l'ouest, et Martin Alonzo Pinzon lance sur leurs traces sa bonne



voilière *la Pinta*, croyant voir bientôt cette terre dont il est encore si éloigné.

Plus on avance, et plus les signes révélateurs se multiplient : des passereaux chanteurs viennent se percher sur les vergues et dans les agrès de ces mâts qu'ils prennent pour des arbres flottants. Leur gazouillement n'attendrit pas le seul Colomb : autour de lui les cœurs s'ouvrent aux plus riantes espérances.

Des herbes marines portent des crustacés vivants. Un matin, plusieurs fous, se dirigeant vers le sud-est, passent au-dessus de *la Sainte-Marie*, et l'Amiral, partageant l'illusion commune, fait remarquer que tous les oiseaux de cette espèce dorment à terre, et vont, au point du jour, chercher en mer leur nourriture; il est donc certain qu'il y a des îles au nord-ouest; mais malgré ces apparences, et les prières de ceux qui l'engagent à s'y fier, il poursuivra sa route vers l'Inde. Vainement on insiste, on le presse : « Le temps est bon, dit-il, et, s'il plaît à Dieu, tout se verra au retour. »

Comme il prononçait ce mot de retour avec la confiance qui ne l'abandonna jamais, plusieurs marins secouèrent la tête, en signe de doute, et, parmi eux, le lieutenant Matheos, que déjà Colomb tenait, à bon droit, pour le plus mauvais esprit de tout l'équipage. Cet homme osa même répondre au regard sévère de l'amiral, en objectant la persistance de ces vents alizés, phénomène encore si peu connu qu'il n'avait pas même de nom, et qui, poussant toujours les navires vers l'occident, devaient leur rendre le retour impossible.

Colomb, habitué à se communiquer fort peu, se contenta de rappeler qu'il avait dit : « avec l'aide de Dieu, » ce qui fit sourire le lieutenant. Mais, peu après, comme pour confondre l'impiété de ce sourire : un vent contraire s'éleva.

Bientôt, cependant, Matheos crut avoir trouvé la revanche de cette défaite : les navires, entrés dans ces énormes bancs de fucus, dont la superficie égale sept fois celle de l'Espagne, s'y trouvaient arrêtés, à la fois, par la densité de cette mer morte, et par un calme plat, qui les livrait, en perspective, à toutes les horreurs de la famine.

Cette épreuve était surtout redoutable, en ce qu'elle figurait vaguement parmi les traditions légendaires de la mer Ténébreuse ; mais, cette fois encore, l'aide de Dieu répondit pour Colomb aux victorieuses lamentations de Matheos, presque menaçant : la mer tout à coup devint grosse, tumultueuse, sans qu'il soufflât aucun vent et, comme si ses lourdes vagues eussent été soulevées par un orage intérieur.

La première impression fut terrible, même pour le lieutenant Matheos. Cet homme qui ne croyait pas en Dieu crut au diable ; il crut voir LA MAIN NOIRE se dessiner sur le ciel rouge du couchant ; il crut au kraken, au dragon de mer ; il ne crut pas encore au génie de Colomb.

Mais déjà la brise soufflait du nord-ouest ; les proues des caravelles avaient brisé leurs chaînes végétales ; la petite escadre courait sur une mer libre ; l'équipage acclamait avec joie de nouveaux indices de la terre promise ; le lieutenant Matheos riait de ses terreurs en conspirant contre son amiral, et celui-ci écrivait sur son livre ces simples mots que Las Casas nous a heureusement conservés : « ... Ainsi la grosse mer me fut fort utile, ce qui ne s'était encore vu que du temps des Juifs, lorsque les Égyptiens partirent à la poursuite de Moïse délivrant les Hébreux de la servitude. »

Mais les Espagnols de Colomb n'étaient ni moins ingrats que le peuple de Dieu, ni moins malaisés à conduire, ni moins prompts à regretter les oignons d'Égypte. Délivrés désormais des craintes superstitieuses qui les assiégeaient depuis le départ, leur pensée inquiète, soupçonneuse et déjà hostile, se concentra sur l'énormité de la distance parcourue.

Et cependant, à la date du 1er octobre, ils ne se croyaient qu'à 584 lieues des îles Canaries, tandis qu'ils en étaient réellement à 707 lieues. Colomb, à ce moment avait fait bien plus de chemin qu'il ne s'y fût attendu au départ : il pensait qu'une journée à peine de navigation le séparait de l'Inde.

Cette erreur qui provenait chez lui d'une fausse évaluation du diamètre terrestre, une grande partie de son entourage en suspectait maintenant la sin-

cérité. La haute idée qu'on avait prise de ses lumières accréditait cette opinion, qui n'est peut-être pas sans fondement. On n'admettait point qu'il se fût si fort abusé lui-même, mais on craignait qu'il n'eût exagéré sciemment la facilité de son entreprise.

Il faut avouer que, sur ce point, les apparences étaient contre lui, et qu'il y ajoutait par son sang-froid devant les continuelles déceptions qui exaspéraient ou abattaient les plus vaillants hommes de son équipage.

Peut-être, avec moins d'héroïsme, eût-il inspiré plus de confiance; mais la grandeur d'une âme est moins aisée à cacher que celle d'un monde.

Ces deux grandeurs, au moment où nous sommes, touchaient au plus fort d'un combat, image agrandie mais fidèle de celui qui se livre en chacun de nous.

D'un côté, un héros, un génie, champion de la foi, de la science, de la lumière; un de ces calmes dompteurs de monstres dont la Fable faisait ses dieux, et dont la vérité a fait ses archanges; de l'autre, l'éternel Typhon, la matière, rassemblant ses forces les plus terribles, les plus aveugles, et trouvant des recrues jusque dans le camp de son adversaire.

Ici, son recruteur le plus actif, son âme damnée, c'était Matheos, à en croire du moins une autorité dont je m'écarte le moins possible. Je ne me dissimule pas, cependant, que Nolo avait pour ce lieutenant de Colomb une haine corse, doublée d'une obstination bretonne; mais des historiens moins prévenus ayant prêté à Matheos un caractère des plus perfides, je n'hésite pas à le désigner comme l'âme de la conjuration ourdie contre l'amiral.

Cette conjuration, il est trop prouvé que les trois équipages y prirent part, et sans que les frères Pinzon aient rien fait pour l'étouffer. Elle se manifesta d'abord par le relâchement de la discipline. L'Amiral, encore obéi, mais avec une visible répugnance, était désigné par les plus grossiers équivalents du terme d'imposteur; on murmurait ouvertement contre lui. On alla même jusqu'à le prier, d'un ton qui sentait la sommation, de cesser de courir à une mort inévitable.

Il résista avec sa fermeté ordinaire, et, quand tout espoir fut perdu de fléchir sa résolution, on trama secrètement sa perte : on convint qu'à un jour et



à une heure déterminés, il serait prudemment (*accortamente*) jeté à la mer. — Ce *contemplateur*, dirait-on au retour, était tombé à l'eau, comme l'astrologue de la fable, en *contemplant* le cours des astres.

Tout ce qui précède est malheureusement authentique ; il ne paraît cependant pas que ce crime ait jamais reçu le moindre commencement d'exécution. La conjuration est certaine, mais le fait de rébellion ouverte est décidément controuvé, et avec lui tombe la légende d'un compromis accepté, que dis-je, demandé par Christophe Colomb :

Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.

Colomb n'a jamais dit cela ; j'en appelle à quiconque a eu l'honneur de commander un navire.

Contre ce vers plus heureux que sage, nous avons d'ailleurs la dénégation de Nolo, qui, cependant, ne faisait pas fi des effets mélodramatiques, et, ce qui parle plus haut encore, le silence de l'Amiral, dont les Mémoires mentionnent à peine l'insubordination et ne disent mot d'une révolte.

Les choses néanmoins auraient bien pu en venir là, si d'irrécusables témoignages d'une terre prochaine n'avaient épargné à l'humanité le remords d'un crime, qui eût pour longtemps entravé sa marche.

Le jeudi 11 octobre, on recueillit en mer une branche chargée de fleurs avec quelques fruits rouges, et, pour plus de certitude encore, un bâton taillé et bizarrement sculpté de main d'homme.

Tandis que tout le monde se livrait à la joie, la nuit était venue, et Colomb, qui avait annoncé que la terre serait en vue au point du jour, Christophe Colomb, et non pas un autre, aperçut à l'ouest, dans une obscurité profonde, une lumière qu'il fit remarquer seulement à quelques hommes de confiance.

Il rassembla ensuite l'équipage et, avec l'émotion qu'on peut croire, il fit chanter le *Salve Regina*, suivant l'usage quotidien.

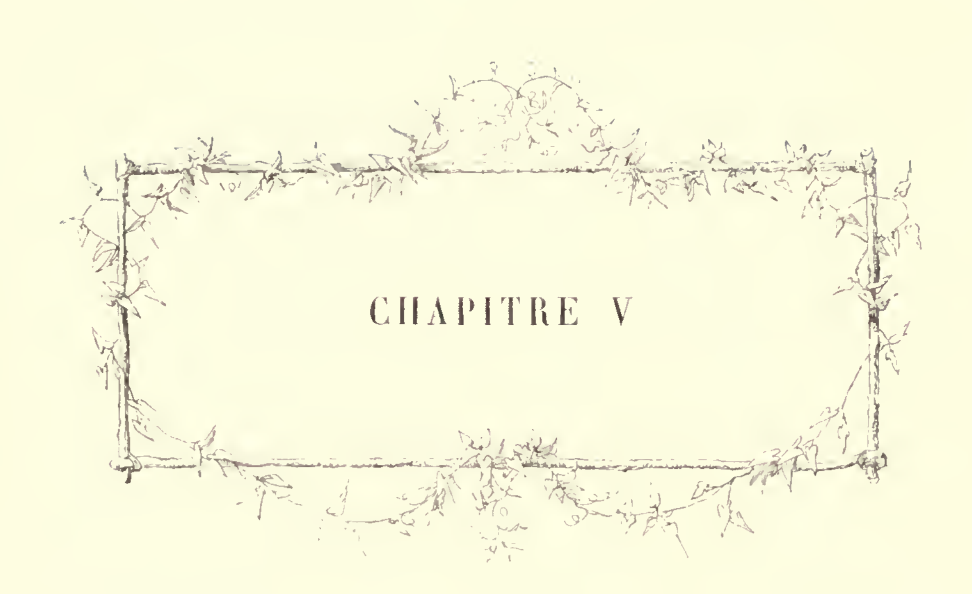
Les caravelles allaient lentement, par précaution, sauf *la Pinta*, qui avait gardé un peu plus de toile que les autres, lorsque, à bord de ce navire, au milieu du silence le plus profond, — personne ne dormait cependant, — un coup de canon retentit.

Cette terre, que je ne veux pas encore appeler du nom qu'elle doit à l'ingratitude, cette terre, qu'une flamme, une âme, peut-être, avait déjà révélée à Colomb, elle venait d'être signalée par un matelot de *la Pinta* nommé Juan Rodriguez Bermejo.

L'Amiral, tombé à genoux, les mains levées au ciel, les joues inondées de larmes, entonnait le *Te Deum*, répété d'une seule voix par les trois caravelles.

La prière dite, il se releva seul, tout l'équipage était aux pieds de l'homme de génie, du père, et Matheos baisait les mains de l'Amiral, du grand Amiral, don Christophe Colomb, vice-roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles, terres fermes, etc., etc.





CHAPITRE V



V

Le reste de la nuit se passa à bord des trois caravelles dans des sentiments faciles à s'imaginer. Personne ne dormait, on peut le croire : beaucoup la connaissent, cette douce fièvre de l'arrivée en pays nouveau, après une longue et périlleuse traversée. Ici, seulement, pour les trois quarts des compagnons

de l'Amiral, c'était, ni plus ni moins, ce que serait pour nous un mouillage nocturne en plein archipel de la voie lactée.

Par prudence, les navires avaient mis en panne. Chacun préparait sa grande tenue. Les uniformes, bien autrement éclatants que les nôtres, étaient tirés des coffres ; les armes fourbies, moins par précaution que pour tuer le temps. On mettait les navires en état de défense, vivement, allègrement, et en défiant ces périls que la discipline ordonnait de prévoir. Vainqueurs des éléments et de l'enfer, pouvait-on redouter des hommes? Ces mêmes marins, que des terreurs imaginaires avaient failli pousser au crime, au parricide, ils auraient maintenant assailli le Grand Kan et toutes ses armées, sur un signe de leur amiral. Matheos ne tarissait pas d'éloges sur ce dernier, et tous les matelots faisaient chorus. Commandés par un pareil chef, la réalité n'avait rien pour faire pâlir ces hommes, naguère si tremblants devant des fantômes.

Cela soit dit à la décharge de ces braves marins, — Matheos excepté, — qu'il ne faut juger ni à la mesure de leur chef, ni d'après nos idées. Ils étaient de leur temps, et les défaillances de leur courage ont pour excuse des superstitions, et surtout des chimères cosmographiques ayant créance chez de savants hommes du quinzième siècle. A moins de l'égaler, comment auraient-ils cru au génie de Colomb, tant qu'il lui manquait cette auréole du succès qui, seule, légitime aux yeux de la foule les royautés de droit ou de fait?

Ne refusons donc pas à leurs fautes une amnistie que, sans attendre leur repentir, la magnanimité de leur chef a couvertes de son silence.

Seul d'entre eux, et c'est ce qui les frappa davantage en cette mémorable veillée, Christophe Colomb n'avait point changé. Sa joie sans doute était immense, mais aucune surprise ne s'y mêlait, non plus que l'étroit sentiment de la conservation personnelle. Semblable, ou plutôt égal à lui-même, dans le triomphe et dans l'épreuve, ses compagnons mutinés l'avaient trouvé

calme et sévère; repentants et soumis, ils le trouvaient calme, radieux, paternel.

Au point du jour l'escadre se mit en mouvement. Poussée par une faible brise, elle glissait sur des eaux si transparentes, qu'elles laissaient voir un fond de rochers, dont on évita aisément les saillies. Une rade, ou plutôt une plage faiblement arquée, offrant bientôt un atterrage moins suspect, l'amiral en fit prendre la direction, et il ne tarda pas à reconnaître une île de peu d'étendue, et tellement plate et étroite, qu'une vue perçante comme la sienne en pouvait embrasser presque toute la superficie en largeur.

Les détails, à cette heure peu avancée du jour, furent moins prompts à se livrer. Une vapeur légère fondait les couleurs des objets et en émoussait les contours; d'immenses prairies humides et scintillantes de rosée encadraient un lac nuancé de bleu et de rose, des flaques d'eau nacrées miroitaient à travers ce voile, déchiré çà et là par des flèches d'or. L'ombre et le jour confondaient ici leurs mystères, leur poésie, donnant à cet ensemble d'harmonieux contrastes une suavité ineffable, un aspect tendre, béat, paradisiaque. A le voir, les cœurs les plus durs s'épanouissaient comme des fleurs.

Et le soleil n'avait pas encore paru! qu'allait être ce jour précédé d'une telle aurore!

Il se leva enfin, ce Titan sublime et stupide; il inonda de sa lumière inconsciente cette moitié du monde où il était encore adoré comme un dieu, et où, bientôt, le signe du salut, le soleil du Verbe, cette lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, allait renverser ses autels fumants et pourpres de sang humain.

D'abord, il parut n'éclairer qu'une solitude. Des prairies, des lagunes semées d'îlots de sable, de grands bosquets d'arbres d'une belle venue, mais point d'animaux privés ou sauvages, point d'habitations humaines, et aucune trace, soit de culture, soit d'industrie.

Bientôt cependant, en s'approchant davantage, on distingua quelques habitants entièrement nus, qui, à la vue des navires, se retirèrent sans trop de précipitation dans les fourrés.

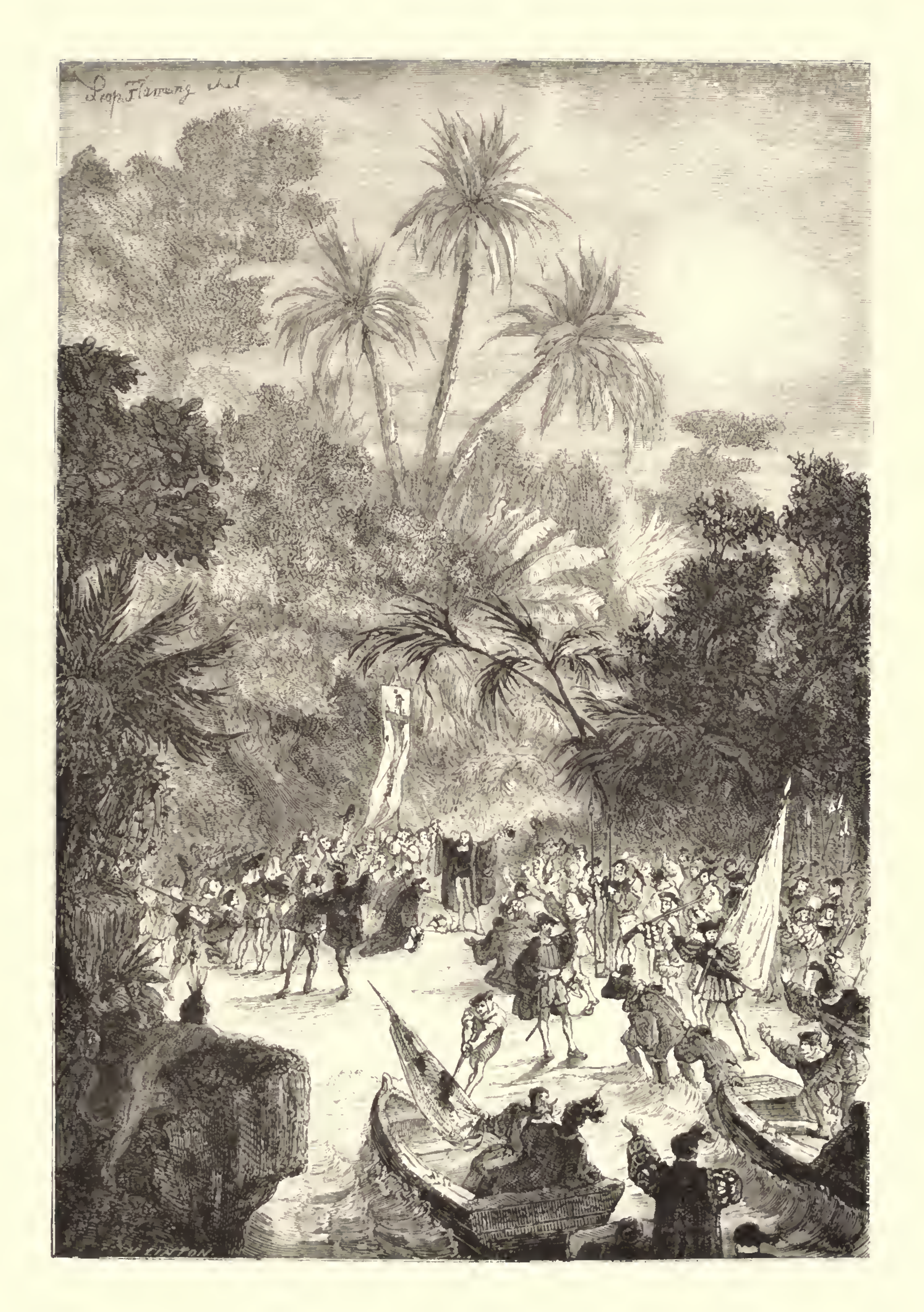
On jeta l'ancre; les chaloupes furent mises à la mer. Colomb y descendit, suivi de son état-major, comme lui en grande tenue, et, peu d'instants après, il pressait enfin de ses genoux, il baisait amoureusement cette terre, de toute éternité promise à sa foi et à son génie.

La navigation avait duré du 3 août 1492 au 12 octobre de la même année : soixante-dix jours, dont trente-cinq environ de perdus, par suite de la relâche forcée aux Canaries.

Christophe Colomb, quand il prit possession du nouveau monde, ne se souvint que de ce qu'il devait à Dieu d'abord, et ensuite à l'Espagne. Il harangua ses compagnons avec cette éloquence passionnée dont ses ennemis mêmes ont vanté le prestige, et termina en adressant à Dieu une prière, qui, devenue officielle, a été depuis répétée à l'occasion de toutes les découvertes faites par des Espagnols dans l'ancien et le nouveau monde. Il planta ensuite en terre l'étendard de la croix, donna à l'île le nom de San Salvador, et, tirant son épée, il déclara prendre possession de cette île « au nom de N. S. Jésus-Christ, pour la couronne de Castille. »

Aussitôt, tous les assistants, l'état-major en tête, l'acclamèrent Grand Amiral, vice-roi et gouverneur général, et lui prêtèrent serment d'obéissance, en le priant d'oublier leurs torts envers lui.

A ce moment, revenus de la frayeur qu'avait dû leur causer un spectacle si étrange pour eux, quelques naturels s'approchèrent; l'accueil qu'ils reçurent en attira d'autres ; bientôt la confiance et la joie furent mutuelles, les échanges, les repas en commun, les essais de conversations, les jeux, les danses, les visites à bord commencèrent pour ne se terminer qu'à la nuit. Ainsi finit dans une joie commune ce jour que devaient suivre de si près, pour les habitants du nouveau monde, tant d'années de misère et d'oppression.


Leop. Flameng del.

Néfaste aux yeux de ceux qui, s'attachant trop au présent, n'ont vu dans la découverte de l'Amérique qu'une ère fatale aux deux mondes, heureux pour qui, les regards fixés sur l'avenir, y voit un grand fait ramenant l'humanité à son unité primitive, ce jour, qu'on nous pardonne ce vulgaire détail, a donné des armes égales à la superstition et à la raison.

Pour l'une, il a confirmé, pour l'autre, il a aidé à combattre le mauvais renom du vendredi. C'était en effet un vendredi que Colomb avait appareillé de Palos, et ce fut de même un vendredi qu'aux premières pâleurs de l'aube il vit se dérouler pli à pli cette île couleur d'espérance, qu'il salua du nom du Sauveur.

Qui le croirait? cette avant-garde du nouveau monde, cette première terre américaine où la civilisation déposa la première semence de ses fruits encore aujourd'hui si amers, à peine l'eut-on découverte, qu'elle fut négligée, oubliée, perdue. Déjà elle était inexactement désignée sur la première carte qui ait été faite du nouveau monde, une carte dressée par un des compagnons de Colomb.

A un fait si étrange il n'y a qu'une seule explication, et elle n'est pas consolante : l'île du Saint-Sauveur ne produisait pas d'or.

Longtemps après sa découverte, lorsqu'il s'agit de la découvrir à nouveau, dans un but purement scientifique, les uns la virent dans une des îles Turques, d'autres dans la grande *Inagua*, d'autres dans la petite *Inagua*, le plus grand nombre dans l'île du Chat : *Cat-Island*, tel est le noble nom dont la biblique Angleterre a rebaptisé l'île du Saint-Sauveur.

Il en alla de la sorte pendant des siècles, si bien qu'en 1836, l'auteur du *Cosmos* s'écriait : « On a conservé minutieusement les noms et prénoms des marins qui ont prétendu avoir reconnu les premiers une portion d'un monde nouveau, et nous serions réduits à ne pas pouvoir lier ces souvenirs à une localité déterminée, à regarder comme vague et incertain le lieu de la scène ! »

« Heureusement, ajoutait-il, je me trouve en état de détruire ces incertitudes. » Et là-dessus, il présentait une version qui, grâce à l'autorité si justement accordée à son nom, devait bien, en effet, détruire les incertitudes, mais non reconstruire la vérité.

Plus heureux que Humbold, et sans en être plus fier, nous sommes aujourd'hui en état de donner ici le dernier mot de ce problème, dont la solution, toute récente, appartient à M. Ad. de Varnhagen [e].

L'île dont Christophe Colomb changea le nom primitif de *Guanahari* en celui de San Salvador est celle qui, sur nos cartes, répond au nom lucayen de *Mayaguani*.

Ainsi se trouve enfin fixée cette île plus errante que ne le fut sur d'autres mers la flottante Délos. Comme San Salvador, Délos, qui vit naître Apollon et Diane, a porté plus d'un nom, et qui sait si le gracieux mythe de Latone n'est pas un voile, pieusement jeté par un poëte sur les méprises de quelques savants anté-historiques!

D'après ce poëte indulgent, ce n'est pas la science qui aurait erré, ce serait l'île de Délos. La fourmi, qui « n'est pas prêteuse, » a, bien des fois, sans s'en vanter, reçu de pareilles aumônes de la cigale.

N'est-ce pas à celle-ci qu'est dû encore un apologue, — voyez comme une fable en amène une autre, — que je ne résiste pas, mon cher neveu, à l'envie de te raconter :

Nous trouverons bien moyen, plus tard, de le rattacher à notre sujet.

L'été dernier, en plein mois de juillet, j'étais couché sous un olivier de ma chère Provence, sans autre compagnie que quelques milliards de cigales. Que faisaient-elles là ces chanteuses? Elles chantaient, « ne vous déplaise. » Ivres de lumière et de flamme, elles chantaient à tout venant l'hymne triomphal de l'été, et, chose étrange, cet air de circonstance, s'il en fut, n'éveillait en moi que des idées fraîches, que de vaporeuses images : je voyais, non pas précisément la lune en plein midi, mais l'Aurore et ses roses, et ses pleurs, et son

vieux mari métamorphosé en cigale, et je me demandais si la science, qui nous a pris tant de belles et douces choses, vaut la poésie qui nous les donna.

La question ainsi posée, j'allais la trancher au désavantage de la fourmi, quand, retenu sans doute par un dernier scrupule : — Qu'en penses-tu, m'écriai-je, douce cigale?

La cigale me répondit dans la langue et à la manière d'Ésope, et, sauf la langue, le rhythme, l'harmonie et le charme, voici ce qu'elle me chanta :

« Jason, méditant la conquête de la toison d'or, faisait construire à ses futurs compagnons d'armes le navire qui devait les conduire à Colchos. Voyant qu'ils ne mettaient que peu de zèle à ce travail, il leur promit que le navire une fois terminé et tout prêt à prendre la mer, Minerve lui accorderait le don de la parole. Oracle flottant de cette déesse, il leur donnerait en route de sages conseils, et, par des chants dignes des dieux, charmerait les longues heures de la traversée.

« Cependant toutes les conditions étant ou paraissant remplies, le navire gréé, armé et monté par son équipage, semblant prêt à prendre la mer, il ne bougea et ne parla non plus qu'un terme ou poisson, et les Argonautes s'emportèrent contre leur chef. Minerve alors leur apparut :

« — Jason ne vous a pas trompés, dit-elle; mais vous, n'avez-vous pas oublié quelque chose dans l'armement de votre navire?

« — Minerve a raison, s'écria l'équipage tout d'une voix, étranges marins que nous sommes, nous avons oublié les voiles.

« Et les voiles, qui étaient demeurées à terre chez le tisserand, furent apportées, attachées au mât et tendues.

« Et comme le navire *Argo* ne partait pas pour cela davantage, Minerve répéta sa question : — N'auriez-vous pas oublié quelque chose?

« — La déesse a raison, s'écria de même l'équipage, marins d'eau douce que nous sommes! nous avons oublié le lest.

« Et le lest ayant été apporté et mis en son lieu, le navire commença de

battre des ailes; sa proue s'arrondit comme le poitrail argenté d'un cygne, et glissant lentement sur les vagues, trois fois il cria : « En avant! »

Cette fable nous enseigne, mon cher neveu, que le lest, ce lest dont il ne faut pas non plus abuser, n'est pas moins nécessaire à un navire — et à un conteur — que les voiles.

Les unes nous permettent de quitter terre, l'autre nous empêche d'incliner de droite et de gauche en de perpétuelles digressions.

Sans les voiles ou les ailes, car c'est tout un, l'histoire que je te fais ici d'un héros à la fois cigale et fourmi, savant et poëte, cette pauvre petite histoire ne s'élèverait jamais au-dessus des détails techniques; mais sans ces détails qui lui servent de lest, peut-être bien parlerait-elle tout de même, mais elle parlerait, comme tant d'autres, sans rien dire; et c'est alors que la fourmi aurait beau jeu à se moquer de la cigale.

L'histoire de Christophe Colomb ou de la découverte du nouveau monde est l'histoire d'une idée confirmée par un fait, idée et fait également scientifiques : de là impossibilité d'en faire jamais un ouvrage d'imagination, un poëme. Mais, le sujet le permît-il, la Muse, en pareille matière, reculerait devant l'abondance, la précision et la notoriété des documents, dus pour la plupart au héros lui-même. Si Achille, Ulysse et leurs compagnons avaient laissé des Mémoires aussi complets que ceux de Colomb, de Las Casas, de Fernand Cortez, sans parler de lettres et autres pièces dont regorgent les archives de Simancas, nous n'aurions ni l'*Iliade* ni l'*Odyssée* : ce serait fâcheux, mais qu'y faire?

Ici même, dans le laisser aller d'une causerie d'oncle à neveu, Colomb me reproche d'y mettre beaucoup trop du mien; et il a raison : qu'importent au lecteur les impressions que je pourrais prêter à mon héros, quand ce héros a laissé lui-même le récit naïf et circonstancié de ses impressions; quand, de la même main qui grava dans le bronze, comme nous le verrons plus tard, des lamentations dignes de Job, il a tracé jour par jour, sur un papier non

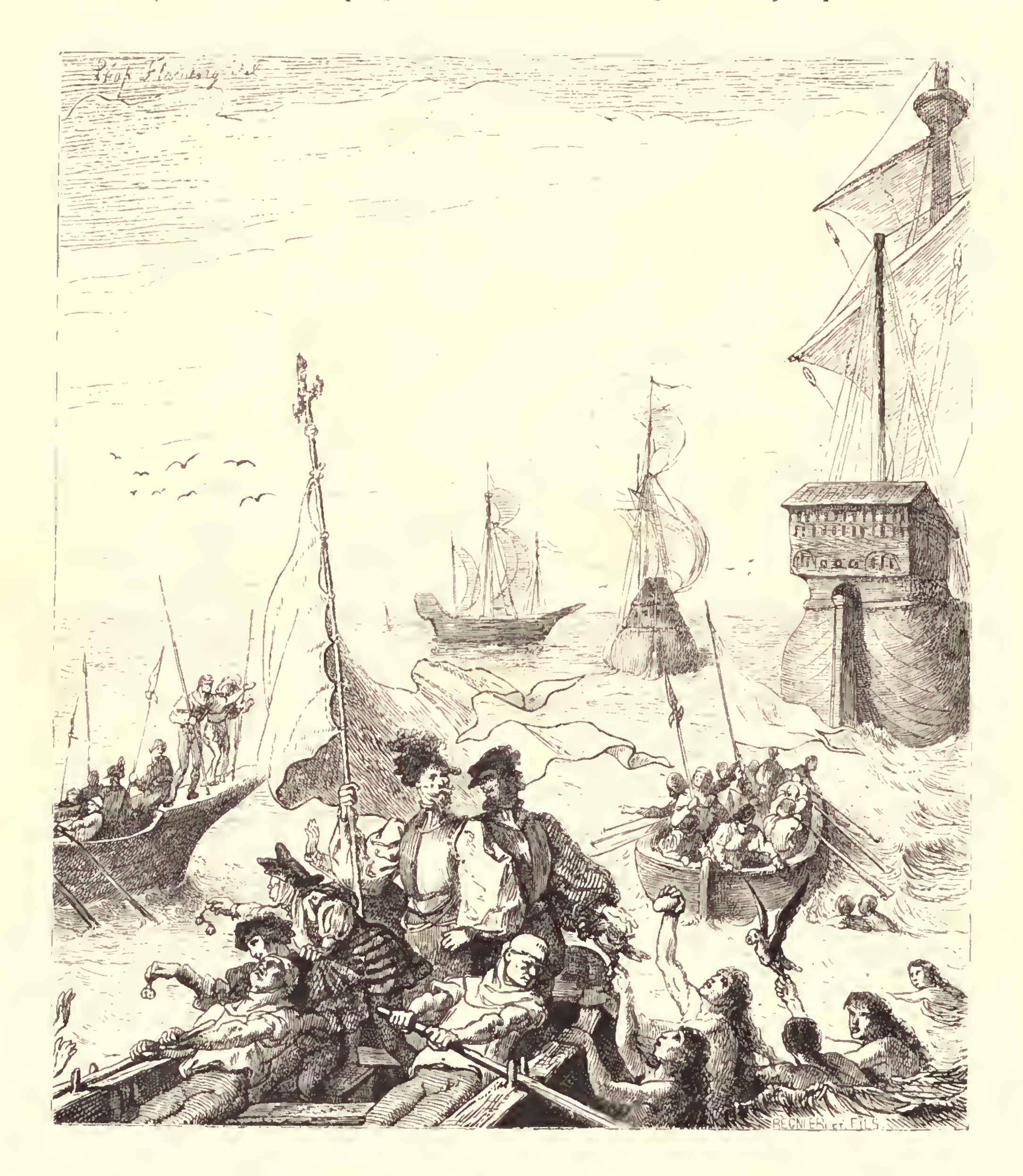
moins durable, les moindres détails de son arrivée dans le nouveau monde? A mon avis, la meilleure histoire de Christophe Colomb, ce serait la collection des écrits de ce grand homme, accompagnée de commentaires, qu'on serait libre de ne pas lire.

Les quelques pages suivantes donneront une idée de ce que serait cette histoire. On y verra en toute ingénuité la somme d'impression que produisirent l'une sur l'autre deux branches de la race humaine, pour la première fois rapprochées depuis le jour mystérieux du grand divorce.

« Voulant avant tout, dit Colomb, inspirer de l'amitié aux habitants de cette île, et certain, à les voir, qu'ils se fieraient mieux à nous, et seraient mieux portés à adopter notre sainte foi, si nous usions, pour les y amener, plutôt de douceur que de violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de diverses couleurs, et des fils de perles de verre, dont ils se firent aussitôt des colliers. J'y ajoutai d'autres bagatelles qui les firent si joyeux, si reconnaissants, que nous en fûmes dans l'admiration. Dès qu'ils nous virent remontés sur nos embarcations, ils se jetèrent aussitôt à la nage, et vinrent nous offrir des perroquets, du fil de coton, des zagaies et bien d'autres objets encore, en échange desquels nous leur donnions des perles de verre, des grelots et d'autres choses. Ils prenaient tout ce que nous leur donnions et donnaient tout ce qu'ils avaient. Mais ils me parurent extrêmement pauvres en toute chose.

« Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère... bien faits du reste, et de visage agréable. Leurs cheveux, gros comme des crins de cheval, tombent par devant jusque sur les sourcils. Par derrière ils en laissent croître une longue mèche... ces cheveux ne sont pas crépus... Ces hommes sont en vérité d'une belle race : ils ont le front et la tête plus larges que les autres naturels que j'ai pu voir dans mes voyages; leurs yeux sont beaux et grands, leurs jambes très-droites... leur taille élevée... leurs mouvements gracieux. Quelques-uns se peignent d'une couleur noirâtre, mais

naturellement ils sont de la même couleur que les naturels des îles Canares (les Canaries)... Plusieurs se peignent en blanc, en rouge, ou de quelque autre cou-



leur, soit le corps tout entier, soit le visage ou les yeux, ou même seulement le nez. Ils n'ont point d'armes comme nous, et ignorent même ce que c'est. Quand je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se

coupaient les doigts. Ils ne possèdent point de fer. Leurs zagaies sont des bâtons auxquels s'adapte une dent de poisson ou quelque autre corps dur et aigu.

« Ayant observé que plusieurs avaient sur le corps des cicatrices, je leur demandai par signes comment et par qui ils avaient été blessés, et ils me répondirent, de même, que les habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre, et qu'eux se défendaient. Je pensai qu'en effet on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves, d'autant qu'ils doivent être des serviteurs fidèles et très-doux. Ils répètent vite et facilement ce qu'ils entendent, et je crois qu'il serait aisé de les convertir au christianisme, car il ne me paraît pas qu'ils soient d'aucune secte.

« Le samedi 13 octobre, au point du jour, nous vîmes accourir sur le rivage beaucoup d'hommes jeunes et d'assez grande taille... ils approchèrent de mon navire dans des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, et travaillées d'une manière surprenante pour un pays si pauvre. De ces pirogues, les unes pouvaient porter de quarante à quarante-cinq hommes; d'autres étaient moins grandes, et quelques-unes si petites qu'un seul homme y pouvait tenir. Ils n'ont pour aviron qu'une sorte de pelle à boulanger, dont ils se servent fort adroitement. Lorsqu'une de ces pirogues vient à chavirer, tous ceux qui s'y trouvent se jettent à la nage, la redressent et enlèvent l'eau qui y est entrée à l'aide de calebasses, qu'à cet effet ils portent attachées au corps... Ayant observé que plusieurs portaient comme ornement un petit grain d'or logé dans un trou qu'ils ont au nez, je parvins à apprendre, toujours par signes, qu'en naviguant au sud de leur île, nous découvririons une terre dont le roi possédait de grands vases d'or et une grande quatité de ce métal... Ayant aussitôt résolu de naviguer dans cette direction, dès l'après-midi du lendemain, je les invitai à m'accompagner, mais ils refusèrent, d'où je compris que du pays dont ils me parlaient on venait souvent les attaquer... Les habitants de cette île sont doux : il est vrai que, séduits par les objets que nous

leur laissons voir, il arrive parfois que, n'ayant rien à offrir en échange, ils les dérobent et se sauvent à la nage en les emportant; mais ils donnent volontiers tout ce qu'ils possèdent pour nos moindres bagatelles, même pour des morceaux de vaisselle ou de verre cassé : j'ai vu un d'eux donner, pour trois de nos plus petites pièces de monnaie, environ trente livres de coton filé... C'est une des productions de cette île; n'y voulant pas demeurer longtemps, je ne saurais les connaître toutes. Par le même motif, et voulant tenter d'aborder à Cipango, le temps me manque pour faire chercher où les habitants de cette île se procurent l'or qu'ils portent à leur nez. Mais voici la nuit, et ils sont tous retournés à terre sur leurs canots. »

Ainsi qu'il l'avait résolu, Colomb entreprit dès le lendemain l'exploration des côtes de San Salvador. Il trouva partout, chez les naturels, le même accueil et les mêmes usages, sauf, en quelques endroits, des huttes grossièrement construites en forme de tentes, et de délicieux vergers où poussaient des légumes, des arbres à fruits, et dans ces jardins, « les plus beaux qu'il eût jamais vus, » des sources d'eau douce très-abondantes, et ce qui, dans sa bouche, devient un trait de caractère, « des pierres propres à bâtir des églises. »

Les habitants, venus à lui à la nage ou en pirogues, insistaient pour qu'il débarquât; mais la crainte des récifs lui fit prendre le large, et, bientôt, il se trouva entouré d'un si grand nombre d'îles, qu'il ne savait à laquelle aborder : « ses yeux, dit-il, ne se lassaient pas d'admirer *des verdures* si belles et si différentes des nôtres, et il venait de terre une si bonne et si suave odeur, que c'était chose la plus douce du monde. »

Il se détermina enfin pour celle de ces îles qui lui paraissait la plus grande, et il en prit possession dans les formes accoutumées; comme à San Salvador, il y fit élever une croix, et donna à la seconde terre où il eût abordé le nom de Sainte-Marie de la Conception. N'y ayant trouvé ni or ni rien qui dût le retenir, il continua ses explorations en débarquant dans une autre île, qu'en

l'honneur du roi d'Aragon il nomma Ferdinanda. Là, il trouva matière à des remarques, auxquelles leur forme naïve donne un piquant dont je ne veux pas les priver. « Par les mœurs, dit-il, le langage et en toute chose, les habitants de Ferdinanda ressemblent à ceux des autres îles, si ce n'est qu'ils ont quelques vêtements et sont moins sauvages et plus fins... ils savent mieux marchander que les autres. Je n'ai trouvé aucune trace de religion, et je crois qu'ils se feraient aisément chrétiens, parce qu'ils ont beaucoup d'intelligence.

« Les poissons, dans ces îles, diffèrent des nôtres à miracle ; il y en a de faits comme des coqs et dont les couleurs sont les plus belles du monde ; il y en a de bleus, de jaunes, de rouges, et d'autres couleurs, toutes si merveilleuses, qu'il n'y a personne qui ne prenne le plus grand plaisir à les voir...

« Cette île est très-verte, de surface plane et très-fertile... J'y vis beaucoup d'arbres, quelques-uns semblables aux nôtres, mais la plupart si différents, que c'est comme le jour et la nuit. Ainsi, par exemple, sur un de ces arbres, une branche avait les feuilles comme celles du roseau et une autre comme celles du lentisque, et ces arbres, réunissant cinq ou six formes différentes, ne sont pas entés, comme on pourrait le croire en attribuant aux effets de la greffe une telle diversité. Bien loin de là, ils naissent et croissent sans culture sur les hauteurs et dans les forêts. »

Cette dernière observation, une méprise, s'explique par la multitude de plantes grimpantes ou parasites propres à la flore du nouveau monde. Ne la regrettons pas, cette erreur presque enfantine d'un grand homme ; jamais les Chateaubriand, les Cooper, les Humboldt, avec toute la magie de leurs descriptions, n'ont donné une idée si vive de l'opulente végétation des tropiques.

Un spectacle encore plus merveilleux lui fut bientôt offert par une nouvelle île, qu'en raison de sa beauté il s'empressa de saluer du nom d'Isabelle. Ses habitants l'appelaient *Saometo*. C'était la plus importante de celles où il eût encore abordé. Il y rencontra de vastes forêts, de grands lacs répandant

une fraîcheur délicieuse, des oiseaux aux couleurs plus vives, aux formes plus variées, au chant plus mélodieux.



Les autres animaux y étaient aussi moins rares, d'espèces plus diverses, de plus forte taille, un entre autres, l'iguane, sorte de lézard gigantesque que sa ressemblance avec le crocodile, ou du moins avec les images qu'on en publiait

dans le temps, fit prendre un jour pour un de ces affreux sauriens. Heureux d'employer son courage à rassurer ses hommes qu'effrayait toujours l'inconnu, Colomb n'hésita pas à attaquer le monstre ; il fondit sur lui, l'épée haute, le poursuivit jusque dans les eaux d'un lac et ne revint qu'après l'avoir exterminé, à la satisfaction générale. La peau, qui fut rapportée en Europe, avait sept pieds de longueur, dimension à laquelle l'iguane n'atteint plus de nos jours.

Colomb n'en dut pas moins plus d'une fois sourire de ce trophée, quand il sut que ce monstre, d'un si terrible aspect, avec son énorme goître, sa longue et forte queue, son épine dorsale tout entière dentelée en scie, ses griffes mobiles et pointues, est un saurien de mœurs aussi douces que notre lézard de muraille, et tellement ami de l'homme qu'il s'en laisse même manger.

Mais ni ce facile exploit, ni d'autres épreuves plus réelles, ni tant d'objets nouveaux, qui à chaque pas exerçaient sa pénétration, enivraient ses sens, exaltaient son âme, ni rien enfin de ce qui eût arrêté, ou du moins attardé tout autre, ne faisait oublier à Colomb le but pratique de son entreprise, et les promesses qui lui avaient valu la protection des deux rois. L'or dont il les avait éblouis d'avance, cet or qui devait payer leur concours, et, changé en fer, racheter le tombeau du Christ, voilà ce qu'il ne cessait de poursuivre, sur des indices de plus en plus encourageants.

Les naturels portaient de plus larges plaques du précieux métal. Un d'eux avait promis à Colomb de lui en indiquer soit un gisement, soit un dépôt considérable. Mais, en cette occasion, l'Amiral put reconnaître le penchant de cette race d'hommes au mensonge, ou du moins à une exagération qui est moins chez eux l'effet du calcul que d'une imagination vive, avec des moyens d'expression bornés.

L'homme n'ayant point tenu parole, Colomb remit à la voile, après deux jours seulement d'attente, et si peu découragé par le fait, qu'il écrivait

aux rois : « Bientôt, *je le sens*, oui, bientôt, j'arriverai aux lieux mêmes où *naît* l'or. » Il était en effet bien peu éloigné du Mexique; mais la sanglante conquête de « ces lieux où naît l'or » était réservée à un autre.

En revanche, le 28 octobre, il découvrait la perle des mers, la reine des Antilles, cette île de Cuba dont les merveilles lui firent oublier en un instant tout ce qu'il avait vu jusque-là de plus enchanteur.

La supériorité de Cuba ne consistait pas seulement dans la richesse d'une végétation et surtout d'une flore sans pareilles; ce qu'admira le plus Christophe Colomb dans cette île merveilleuse, ce furent les dimensions plus vastes des mêmes objets qui avaient ailleurs charmé ses regards. Les fleuves, les lacs, les forêts, les montagnes, tout avait là un caractère d'ampleur, de force, de majesté sereine, qui, sans écraser la pensée, l'alanguissait dans une contemplation muette et passive. Colomb avoue qu'il eut grand'peine à s'arracher de ces lieux, où il lui semblait vivre dans un monde d'enchantements et de prestiges.

Les noms qu'il donna aux points principaux de cette île privilégiée, témoignent, presque tous, de son admiration ou de sa piété. La plupart ont été changés, même celui de *Juana*, qui certes valait bien le nom de Cuba. Le Port-Saint est devenu *Baracoa;* du cap des Palmiers, du fleuve de la Lune, du fleuve des Mers on a fait la colline de *Juan Danue*, le havre de *Baxes*, le havre de la *Nativité du Prince*.

Aux environs de ce dernier, les Indiens qu'il avait à bord indiquèrent, comme voisin, un lieu nommé *Bohio*, où abondaient, à les croire, l'or, les perles et les épices. Ils parlaient aussi d'hommes à un seul œil; d'une île *Mantinino*, habitée uniquement par des femmes; d'hommes à têtes de chien, mangeant la chair et buvant le sang des autres hommes. La première de ces relations doit être rangée avec celles dont fait déjà mention Hérodote. La seconde fut reconnue comme vraie en partie : il existait dans ces régions une île habitée par des femmes, mais seulement pendant quelques mois de

l'année. Quant aux anthropophages à tête de chien, il n'y avait que trop de vrai dans leur légende. Ces monstres, auxquels on aurait voulu ne point trouver figure humaine, étaient ces mêmes cannibales, objet de terreur pour les naturels des Lucayes, et désignés par eux sous le nom de *Caniba*.

De *Caniba* ou *Kaniba*, Colomb avait fait le pays du Grand Kan, et il faut avouer que bien des étymologistes n'en auraient pas tant demandé pour arriver à la même conclusion. Il envoya donc vers ce souverain une ambassade qui revint, n'ayant trouvé, au lieu de Quinsay et du Grand Kan, qu'un village de cinquante huttes et une population de beaux sauvages, fort accueillants du reste et, comme tous leurs pareils, prenant les Espagnols pour des dieux descendus du ciel.

Plusieurs d'entre eux aspiraient, au moyen d'un double tuyau appliqué aux narines, une herbe sèche qu'ils nommaient *tabago*. Colomb ne fit nulle attention à cette particularité : il ne pouvait raisonnablement se douter que cette herbe infecterait un jour la terre entière, et serait, pour les possesseurs de l'île de Cuba, une immense richesse.

Quant aux productions utiles, elles étaient nombreuses et abondantes à souhait. Partout on rencontrait des épices de plusieurs sortes, des bois de teinture, du coton à profusion, mais fort peu de cet or à la recherche duquel devaient se concentrer tous les efforts de l'Amiral.

Cette considération le décida à quitter l'île de Cuba, et, dès que le temps le permit, il commença d'en longer les côtes dans la direction du S. E., à la grande terreur des Indiens. C'était en effet sous ce vent qu'on devait bientôt rencontrer, suivant leur estime, ce pays de *Bohio*, ou de *Babèque*, ou d'*Haïti*, séjour des belliqueux et féroces *Caniba*. Colomb l'espérait bien ainsi, par les raisons qu'on a vues plus haut, mais il devait encore cette fois être trompé dans une partie de son attente.

L'île importante où il aborda, le vendredi 7 décembre, et qu'il nomma *Hispaniola*, — aujourd'hui Saint-Domingue et plus souvent Haïti, — cette île,

dans laquelle il trouva tant d'objets et de lieux qui lui rappelèrent l'Espagne, était bien la mystérieuse *Bohio* ou *Babèque*, dont on lui avait tant parlé, mais elle ne contenait que peu ou point de *Caniba* ou *Kaniba*, et le Grand Kan n'y était même pas connu de nom.





CHAPITRE VI



VI

Pendant que l'Amiral explorait encore la côte N. E. de cette île de Cuba, qu'il prenait pour l'extrémité occidentale de l'Asie, un fait s'était produit, qui aurait pu avoir pour lui les conséquences les plus graves : ses forces, déjà si restreintes, s'étaient tout à coup trouvées réduites de plus d'un tiers; la

plus forte des caravelles, après la sienne, celle que commandait Alonzo Pinzon, la *Pinta*, avait disparu, et aux alarmes qu'il en avait d'abord conçues, avait dû bientôt succéder la pénible certitude d'une désertion.

Ce Pinzon, qui, aux termes des indulgents Mémoires de Colomb, « lui avait déjà fait bien d'autres choses, » depuis l'expédition commencée, ce cupide et envieux Pinzon, sur la foi de renseignements trop négligés, peut-être, par l'Amiral, avait résolu de chercher le pays de l'or au N. O., comme en effet il s'y trouvait, et de se réserver à lui seul les profits et l'honneur d'une découverte qui eût éclipsé toutes les autres.

Colomb l'avait quelque temps attendu et même fait chercher, pour la forme, mais bientôt, sans laisser voir qu'il crût à une défection, que chacun tenait pour certaine, il avait poursuivi son œuvre avec la liberté d'esprit d'un homme supérieur à tout événement. Il sentait, il savait qu'aucune trahison, pas plus celle d'un Pinzon que toutes les trames d'un roi de Portugal, ne prévaudrait, jusqu'à une certaine heure, contre la puissance qui l'assistait.

Alonzo Pinzon, en effet, après avoir été successivement pour Colomb un patron jaloux et un inférieur sourdement hostile, devait payer chèrement son premier acte d'insubordination ouverte. Cet homme, qui s'était cru, par ses talents et plus encore par sa richesse, au-dessus de l'obéissance, ne devait recueillir aucun fruit de sa rébellion. Il lui était réservé, à lui Espagnol, à lui un des puissants, un des *ricos hombres* de l'Andalousie, de subir, non plus seulement l'ascendant d'un homme de génie, mais la clémence du pauvre étranger, qui, naguère, sans les Pinzon, n'aurait pu mettre en mer une caraque.

Pendant que le traître Alonzo Pinzon se ménageait laborieusement cette dure épreuve, l'Amiral poursuivait le cours de ses découvertes dans l'île d'Hispaniola que, pour éviter toute confusion, nous appellerons Saint-Domingue, d'un nom qu'elle reçut depuis.

Le premier point où il aborda, après en avoir relevé quelques autres moins

propices à ses desseins, fut un port, qui, par exception, a gardé son nom primitif de Saint-Nicolas.

Là, ses premiers soins, en vue peut-être d'un futur établissement dans l'île, furent d'entrer en relations intimes et suivies avec une population qui lui avait paru de race sinon supérieure, du moins plus avancée que celle des îles précédentes. La peau des naturels de Saint-Domingue était plus blanche, leurs traits plus réguliers, plus semblables aux nôtres, et généralement beaux, surtout chez les femmes. Ils vivaient dans une nudité un peu moins complète, et chaque homme, à l'exception des chefs, n'avait qu'une seule femme. Ils savaient tant bien que mal cultiver un sol qui fournissait de lui-même à la plupart de leurs besoins. Ils avaient de larges et bonnes routes. Leurs huttes, à plus d'un compartiment, et souvent accompagnées de galeries rustiques, étaient entretenues avec une extrême propreté; celles des chefs, spacieuses et commodes, n'étaient même pas dépourvues de quelque élégance. Enfin un groupe de mille habitations, qu'on rencontra à quatre lieues de la côte, s'il ne répondait pas aux séduisantes descriptions de la fameuse Cipango, pouvait bien passer à la rigueur pour une ville.

Cette ville, à la vérité, fut trouvée complétement déserte : ses habitants l'avaient abandonnée, emportant tout ce qu'ils avaient de plus précieux; mais une jeune et belle Indienne ayant été amenée à Colomb, et renvoyée par lui chargée de présents et avec de grands égards, tout changea subitement de face.

Encore une fois, comme disait le bon Nolo, Colomb avait trouvé la Femme.

L'Amiral, cependant, n'accorde dans son journal qu'une mention de quelques lignes à cette femme, qui lui fut d'un si grand secours, comme du reste tout son sexe, dans l'ancien et le nouveau monde. Pas une seule fois, — mais cette lacune impardonnable doit être le fait du seul Las Casas, le terrible abréviateur, — pas une seule fois il ne nomme la belle et touchante Anacoana, dont le nom signifiait *fleur d'or*.

Le jour ne s'est pas encore fait, pas complétement du moins, sur le rôle si important, si capital, que joua cette fleur sauvage dans l'histoire des premières découvertes de l'Amiral, mais ce rôle apparaît de plus en plus grand, à mesure qu'on pénètre dans les volumineuses et complètes archives de cette histoire. Plus on fouille dans ce vénérable fatras, et plus frais, plus vif s'en dégage le parfum d'Anacoana, la Fleur d'Or, plus on sent qu'elle ne sera complète, cette histoire de la découverte de l'Amérique, que lorsqu'elle aura été envisagée du point de vue américain.

Toujours, dès à présent, est-il certain, — Nolo du moins n'en doutait pas, — que la belle et pure Anacoana, une des reines et prêtresses de Saint-Domingue, fut pour Colomb, dans cette île pleine de mystères et d'abord hostile, une alliée enthousiaste, une protectrice intelligente et dévouée, en un mot, et toute proportion gardée, une seconde Isabelle.

Grâce à elle, il devint sacré; son origine céleste fut un dogme: il fut admis parmi les dieux, les *zémès*, d'une religion beaucoup moins simple qu'il ne paraît l'avoir soupçonné au début.

Tout allait donc au mieux, suivant les désirs de Colomb, quand tout à coup il fit appareiller du port de la Conception, où il se trouvait depuis peu, et se dirigea, au nord, vers une terre supposée qui, au dire des Haïtiens, produisait de l'or en abondance. Les vents le poussèrent sur l'île de la Tortue, une île de peu d'importance comme étendue, mais dont les beautés naturelles le ravirent tellement, qu'il donna le nom de Paradis à une de ses vallées. Là, soit que l'admiration eût changé le cours de ses idées, soit qu'il commençât à se défier des rapports des naturels, il renonça à chercher l'or dans ce paradis dont tant de flibustiers devaient bientôt faire un enfer, et, longeant le canal qui sépare la Tortue de Saint-Domingue, il reprit son exploration des côtes de cette dernière île.

Il les trouva de plus en plus hospitalières, grâce au mot d'ordre et aux impressions semées par les rapides émissaires d'Anacoana.

A peine avait-il mouillé dans le port de la Paix, que plus de cinq cents Indiens, et parmi eux des femmes de la plus rare beauté, accoururent joyeu-



sement à sa rencontre, amenant leur roi, et répondant, par cette marque de haute confiance, à un des plus vifs désirs de l'Amiral. Bien que ce roi, ou plutôt ce chef de district qu'ils appelaient un cacique, fût aussi peu vêtu que

le moindre de ses sujets, la supériorité de son rang se laissait voir au premier abord, à ses manières plus libres et plus réservées à la fois. Colomb le reçut à bord avec les honneurs militaires, et obtint de lui quelques renseignements plus ou moins utiles, entre autres sur cette éternelle Babèque où Las Casas remarque qu'on n'arriva jamais. Évidemment, il y eut sur ce point un malentendu qui menace de ne jamais être éclairci.

Un autre cacique, non moins bienveillant, se trouvait en possession d'un morceau d'or gros comme le poing, il le divisa lui-même en plusieurs parcelles pour faciliter des échanges avec ses hôtes. Il annonça, du reste, qu'il avait envoyé chercher une plus grande quantité de ce précieux métal; il parla lui aussi de Babèque, comme d'un pays très-voisin, et, le soir venu, il se retira dans l'intérieur de l'île où était son habitation.

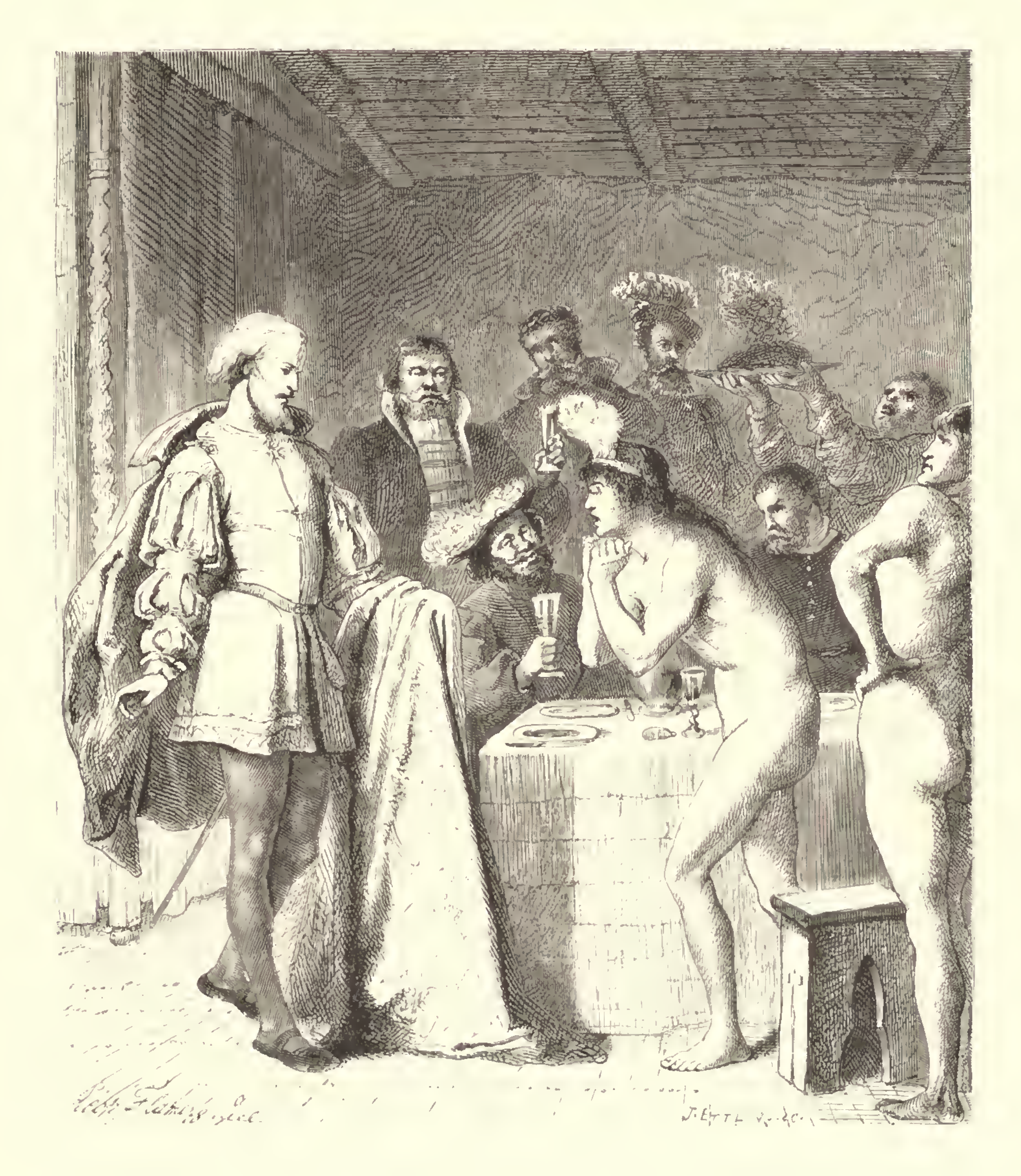
Deux jours après, il revint porté à dos d'homme, en une sorte de palanquin, suivi d'une nombreuse escorte, et accompagné de deux vieillards, dont l'un était son conseiller et l'autre son précepteur à ce qu'on crut entendre. Il venait rendre visite à l'Amiral qu'il surprit à bord, dînant sous le château de poupe.

Colomb, dont le sérieux est admirable en pareil cas, constate que ce cacique ne lui permit pas de se déranger, et qu'invité à prendre part au repas, il n'accepta de chaque mets que juste ce qui était nécessaire pour ne point se montrer impoli. « Il en usa de même pour les boissons qu'il portait à sa bouche, et que, après y avoir goûté, il passait lui-même aux gens de sa suite. Son air, ses gestes, étaient d'une dignité remarquable. »

Cette dignité et cette discrétion ne résistèrent pas cependant à la vue d'un objet qui, sans doute, dépassait en magnificence tout ce qui avait pu tenter jusqu'alors un prince si bien élevé.

Tandis que Colomb l'entretenait, à l'aide des Indiens de San Salvador emmenés pour lui servir de truchement, le cacique était devenu tout à coup distrait; ses yeux se portaient fréquemment, et comme malgré lui, vers la

garniture de lit de l'amiral. Celui-ci s'étant empressé de la lui offrir avec une paire de chaussures rouges et un collier de grains d'ambre, la reconnais-



sance du cacique et de ses officiers n'eut plus de bornes, et l'opinion qu'on s'efforçait de leur donner de l'Espagne et de ses souverains, gagna plus au don de cette garniture qu'à tout ce qu'on leur en avait dit. Plus que jamais les

deux rois furent tenus pour des dieux régnant dans le ciel. Le temps n'était pas encore venu où un grand poëte leur ferait dire :

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants,
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
Loin d'être dieux eux-même ils sont ce que nous sommes :
Vieux, malades, mortels. Mais s'ils étaient des hommes,
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité?

Encore quelques mois, et cette férocité, cette rage, allaient s'abattre sur ce peuple innocent, bon, intelligent, hospitalier.

En attendant, s'il partageait le culte de ses grands, de ses chefs, pour ces dieux bienfaisants à si peu de frais, déjà la malice ordinaire aux petits, jointe à des relations plus fréquentes, plus suivies, et moins gênées par l'étiquette, lui avaient révélé plusieurs classes parmi ces dieux, et bien des faiblesses chez ceux même du premier rang. Déjà il exploitait, entre autres, cette soif de l'or qui les possédait tous indistinctement, et, à ce mot or qu'ils avaient toujours à la bouche, il répondait par des indications et des promesses de plus en plus éblouissantes et chimériques.

Tantôt, pour les séduire, on leur affirmait qu'en tel ou tel lieu régnait un chef dont la bannière était faite d'une immense plaque d'or battu ; tantôt on leur parlait d'un fleuve qui roulait de l'or dans ses sables; plus loin, à l'est, l'or était si commun qu'on n'avait qu'à se baisser pour en prendre. Un vieillard alla jusqu'à dire qu'une des îles d'où il venait n'était toute entière qu'un rocher d'or.

Colomb n'ajoutait qu'une foi médiocre à ces paroles suivies de trop peu d'effets. « Quoique ces gens, écrivait-il, ne demeurent pas loin du pays où l'or se trouve en abondance, je crois qu'ils n'en ont que très-peu. » Et en effet,

s'ils en avaient eu davantage, ils l'auraient donné sans hésitation pour des verroteries, des lacets rouges, des aiguilles, et principalement de ces grelots, merveille des merveilles, dont le son clair et joyeux exaltait jusqu'au délire leur infatigable passion pour la danse. Pour pouvoir s'attacher aux poignets ou à la cheville du pied ces aiguillons, ces ailes sonores, ces *chuq-chuq*, comme ils les nommaient, ils donnaient tout ce qu'ils avaient : des perroquets apprivoisés, des arcs, des flèches travaillées avec un goût barbare et charmant, de tout petits tabliers de coton, du pain de cassave, des fruits, des parfums, des épices et autres denrées de toute sorte.

Ces mêmes objets, du reste, il les offraient souvent pour rien, pour le seul plaisir de donner ; aussi Colomb inférait-il justement de tant de libéralité que les contrées où *naissait* l'or n'étaient pas en leur possession, mais bien en celle des Caraïbes ou Caribes. Peut-être même n'auraient-ils pas été fâchés que l'Amiral et sa petite troupe de dieux allassent disputer cet or à de si cruels ennemis de leur race.

Mais où Colomb retombait dans une erreur autorisée par les plus étranges rapports de sons, c'est lorsque ayant entendu donner à ces régions aurifères le nom de Civaö, il se hâta de conclure de Civaö à Cipango, comme il avait conclu de Kaniba à sujets du grand Kan.

Or, le plus curieux dans cette méprise, c'est que la véritable île de Cipango, aujourd'hui le Japon, avait alors un Daïri si pauvre qu'il ne put être enterré décemment. En outre, la population de ces îles était immense, belliqueuse, et si peu hospitalière, que loin d'accueillir des étrangers comme des dieux, elle leur eut sans doute interdit l'accès de son territoire.

Colomb était donc beaucoup plus heureux qu'il ne le pensait lorsque, bercé d'illusions fécondes en résultats pratiques, il achevait d'explorer la côte N. E. de Saint-Domingue. Partout, du reste, il recevait le même accueil : à chaque station se renouvelaient presque identiquement les scènes qu'on a vues plus haut, à cela près que l'or sans être encore prodigué se montrait de moins en

moins rare, probablement en raison de l'importance croissante des caciques qui venaient ou envoyaient offrir leurs hommages à l'Amiral.

Près d'un fleuve que celui-ci compare à une mer, en rade de Saint-Thomas, il reçut en présent une ceinture ornée d'une figure d'animal à longues oreilles, et dont la langue pendante et le nez étaient en or battu et repoussé.

A trois lieues de la Punta Santa, dans l'intérieur des terres, un autre chef reçut avec honneur une députation de six hommes venant à lui de la part de Colomb, et il chargea ces envoyés d'offrir à leur maître plusieurs morceaux d'or. Enfin un masque de grande dimension, et en partie revêtu de feuilles d'or, fut également offert à l'Amiral par un cacique dont nous aurons bientôt et plus d'une fois à parler.

Bien que de telles offrandes fussent loin de répondre aux riches merveilles racontées par Marco Polo, l'Amiral était de plus ravi de la générosité, de la bonté, de l'intelligence des naturels et de leurs chefs. Il n'allait pas tarder à en recevoir de nouvelles marques, dans une des situations les plus graves où jamais homme de mer se soit trouvé.

Persuadé par de nouveaux rapports qu'il était près de Civaö, il s'était lancé à la recherche de cet Ophir imaginaire, à travers une mer pleine de récifs et de bancs de sable, où rien ne répondait à son attente, mais qu'il avait fait explorer avec sa vigilance et sa ponctualité ordinaires. Mouillé dans une rade des plus sûres, après trente-six heures sans sommeil, aucun danger n'étant à craindre sur des eaux calmes « comme dans une jatte, » il s'était enfin décidé à prendre un peu de repos. L'équipage, exténué, en avait fait autant, et le timonier laissé à la barre n'avait pas tardé lui-même à la confier à un novice, lorsque, tout à coup, ce dernier se mit à pousser des cris déchirants.

Colomb était déjà à ses côtés, ayant senti le premier de tous que le navire avait touché, et commandant à ses hommes réveillés en sursaut les manœu-

vres de sauvetage. Le canot de poupe venait d'être mis en mer avec une ancre de dégagement, et déjà le grand mât s'inclinait sous les haches qui devaient l'abattre en vue d'alléger le navire, lorsque les hommes du canot s'étant éloignés à forces de rames au lieu de faire leur devoir, la manœuvre manqua, et le navire, abandonné par la marée, pencha de plus en plus, sans qu'il fût désormais possible de le relever. Il échoua enfin, mais heureusement sans se briser, grâce à la faiblesse des lames, et Colomb n'eut plus qu'à faire transborder son équipage sur la *Niña*, qui lui avait renvoyé les marins fugitifs avec toutes ses propres embarcations.

Cette opération terminée, l'infatigable Amiral, ayant fait mettre en panne pour attendre le jour, revint à bord du navire échoué, pour mesurer l'étendue du désastre, et aviser aux moyens de le réparer ou du moins de le restreindre. Ayant reconnu avec douleur que ce dernier parti était le seul praticable, il envoya immédiatement à terre deux hommes de confiance, chargés de demander aide au jeune cacique dont nous avons déjà parlé plus haut.

C'est alors qu'apparut dans tout son jour l'humanité, la charité, disons le mot, de cette race d'hommes que la nôtre a payée d'une si noire ingratitude.

Tandis que sur tout le littoral de l'ancien monde, l'infâme droit d'épaves était encore universellement reconnu, et généralement exercé, — à peine est-il aboli de nos jours, — ailleurs, des hommes sans lois écrites, des idolâtres, des sauvages, comme les appelait un Matheos ou un Pinzon, ne se contentaient pas d'arracher aux embûches de l'Océan la vie et les richesses d'hommes étrangers à leur sol, et dont ils avaient déjà pénétré la cupidité et les vices; ils recueillaient, ils assistaient ces futurs exterminateurs de leur race; ils les plaignaient, ils versaient des larmes sur eux.

Dès la pointe du jour, leur chef accourait tout éploré avec ses deux frères. Il mettait à la disposition de Colomb de grands canots et les bras de tous ses su-

jets, pour lui aider à décharger le navire échoué. Lui-même, il présidait à ces travaux, consolait de son mieux l'Amiral, lui répétant sans cesse que tout ce qu'il possédait était à sa discrétion. Enfin, précaution bien inutile, il établissait des gardes armés pour surveiller le sauvetage, et, chose merveilleuse, des mille objets qui furent débarqués, et passèrent plusieurs nuits à ciel ouvert, de ces objets dont les moindres, un clou, une aiguille, une bague de laiton, étaient convoités avec frénésie par ce peuple de grands enfants, pas un seul ne fut détourné.

Dans cette même nuit, peut-être, à cette même heure, en face, sur les côtes de notre Europe, un navire en perdition courait se briser sur des récifs où l'avait attiré un feu de bruyère, — un phare trompeur, abomination! — et aussitôt, dévalant de la falaise, avec des cris féroces, une horde de civilisés, de chrétiens, hommes, femmes, enfants, armés de crocs, de grappins, de fourches, achevait l'œuvre de la mer, lui disputait, lui arrachait les débris du navire, et repoussait les naufragés loin de ce rivage où ils avaient cru voir briller l'étoile du salut.

Colomb avait sans doute ce contraste présent à l'esprit, lorsqu'il écrivait à ses souverains : « Ces hommes sont aimants, nullement avides, et si propres à tout que je ne pense pas qu'il y ait au monde meilleures gens. Leur parler est le plus doux et le plus affable qu'on puisse entendre, et toujours accompagné d'un sourire bienveillant. On peut dire d'eux qu'ils aiment leur prochain comme eux-mêmes. »

L'expérience qu'il venait de faire de ces âmes « naturellement chrétiennes » détermina Colomb à fonder un établissement dans un lieu qui, d'ailleurs, lui semblait désigné par un accident où sa pieuse résignation voyait le doigt même de la Providence. Il fit part de son intention au cacique Guacanagari dont il avait tant à se louer, et celui-ci l'approuva fortement, offrant de l'assister en toute chose. Mais l'Amiral tenait, comme il l'a expliqué lui-même, à donner à ce chef et à ses sujets une grande opinion des talents et de la puis-

sance des Espagnols. Il fit donc construire par ceux-ci une tour et un fortin au-dessus de caveaux voûtés, où l'on rassembla les munitions de guerre et de



bouche, et autres denrées et objets de toute sorte, qui pouvaient répondre aux futurs besoins de la garnison.

Ces travaux rapidement exécutés, sous la direction de Colomb, ingénieur et

architecte, émerveillaient le jeune prince qui les suivait avec une intelligente curiosité. Déjà, adoptant en partie les usages européens, il portait habituellement une chemise, des gants, des chaussures, présents de l'Amiral en qui il semblait aimer et révérer un père. Comme il parlait souvent de ces Caraïbes anthropophages dont les incursions désolaient ses petits États, Colomb résolut avant de partir de lui laisser ainsi qu'à son peuple une haute idée des ressources qu'ils trouveraient dans une sincère alliance avec lui. Une sorte d'exercice à feu suffit pour leur inculquer cette opinion salutaire. Peu s'en fallut même que le but ne fût dépassé, tant le bruit et l'effet d'une arquebuse et d'un espingard déchargés contre la coque de *la Sainte-Marie*, frappèrent tous ces pauvres gens de terreur.

Ces sages précautions prises, et la construction du fort étant terminée, Colomb consacra solennellement ce berceau d'une naissante colonie, en le mettant sous l'invocation de la naissance du Sauveur : il l'appela *Natividad*, comme nous aurions dit Noël, et il y fit arborer le drapeau de Castille. Il éleva en même temps sur un côteau voisin la croix la plus monumentale qu'eût encore vue le nouveau monde.

Les Indiens assistèrent à ces cérémonies, avec leur chef revêtu d'un superbe manteau écarlate, et entouré de nobles et de prêtres, déployant une pompe dont l'Amiral se montre à la fois émerveillé et édifié. Son cœur nageait dans la joie devant la respectueuse attitude, et les fréquents signes de croix de ces sauvages qu'il voyait, dans le plus prochain avenir, convertis à une religion dont ils pratiquaient déjà la morale.

Aussi ne fût-ce pas sans un double serrement de cœur qu'il prit enfin ses dernières dispositions pour un voyage devenu aussi nécessaire que périlleux, par suite de la perte totale d'un de ses deux navires, et du mauvais état du second. Il procéda au choix de la garnison qui se composa de quarante-deux hommes, la plupart d'élite, sous le commandement de son neveu Diego de Arana; après quoi, ayant pourvu de son mieux à tout événement, et laissant

à la petite colonie les instructions les plus sages, les plus paternelles, il prit congé de l'inconsolable Guacanagari, et, le vendredi 4 janvier, il partit pour l'Europe, sur la *Niña* chargée à couler, mais portant mieux que César et sa fortune.

A peine sorti de la passe, le vent tourna et devint tellement contraire qu'on ne put avancer qu'en courant des bordées. Colomb en profita pour relever les points les plus saillants de cette admirable côte, dont il ne s'éloignait qu'en soupirant. Au pied d'un mont qu'il appela Monte Cristo, et comme il entrait dans le port du même nom, un cri parti de la hune signala la *Pinta*. C'était en effet ce navire, que la brise fraîchie rangeait comme de force à son devoir.

Faisant de nécessité vertu, l'aîné des Pinzon fut bientôt près de l'Amiral, auquel, pour expliquer sa désertion, il donna des défaites dont celui-ci se laissa payer par prudence, mais non sans écrire sur son journal « que, une fois sa mission remplie, il ne souffrirait plus les méfaits d'hommes indélicats et sans vertu, qui prétendaient faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant d'honneur. »

Pinzon, au reste, en cette occasion, ne perdit pas seulement la confiance de l'Amiral ; son crédit, comme marin, diminua aux yeux des équipages, lorsqu'on s'aperçut que, dans son empressement à recueillir de l'or, il avait négligé de renouveler un de ses mâts devenu insuffisant, et laissé envahir la *Pinta* par des tarières, qui en avaient fortement endommagé la coque.

Cette dernière avarie, jointe à une voie d'eau à réparer sur la *Niña*, causa de longs retards à l'expédition de retour, et la livra à des tempêtes que plus de promptitude lui eût fait sans doute éviter.

Pendant les relâches inévitables auxquelles donnèrent lieu ces divers accidents, Colomb ne perdit pas son temps : il explora la côte nord de Saint-Domingue jusqu'au golfe de Samana, et put, en outre, donner une sévère leçon

à des naturels de la race des Ciguayens, qui avaient tenté de s'emparer d'un détachement espagnol.

Ce fut le premier sang versé par des Européens dans le nouveau monde; mais, ici du moins, la cause était juste, et comme il n'y avait pas eu mort d'homme, l'Amiral eut la satisfaction de ne point s'éloigner sans avoir vu la bonne intelligence rétablie entre ces Espagnols et ces sauvages, qu'il regardait tous également comme ses enfants.

Sur ces entrefaites, et pendant qu'il cherchait au sud-est cette île des Amazones, qu'on suppose être la Martinique, le vent s'étant déclaré favorable, il mit enfin le cap sur l'Espagne, au nom de la sainte Trinité, espérant, disait-il, que malgré le délabrement des deux caravelles, le même Dieu qui l'avait amené le ramènerait à bon port.

Le temps, pendant la première semaine, ne fit qu'ajouter à cette juste confiance; mais, à partir du 21 janvier, les changements de rumbs devinrent fréquents; des calmes et des bourrasques se succédèrent de façon à ralentir indéfiniment une marche dans laquelle le moindre retard était un danger.

A chaque instant, la *Niña* devait diminuer de toile pour attendre la *Pinta*, qui n'allait presque plus qu'à la bouline.

Quinze jours plus tard cependant les pilotes se croyaient très-près de l'Espagne, Colomb soutint qu'ils se trompaient de cent cinquante lieues, et l'événement ne lui donna que trop raison. A l'heure où, d'après leur estime, ils auraient dû se trouver à l'abri d'un port, ils virent fondre sur eux une tempête, qui, pendant trois fois vingt-quatre heures, les tint sans relâche en face de la mort.

La *Pinta*, hors d'état d'aller au plus près, avait dû fuir sous le vent. Une fois elle répondit au signal nocturne de la *Niña;* mais bientôt elle disparut dans la nuit.

Enfin le danger devint si pressant, que l'Amiral dut confier à la mer le

détail écrit de sa découverte, avec toutes les précautions usitées en ces cas extrêmes.

Ce devoir rempli, Colomb, un moment abattu, sentit renaître en soi une confiance, qui ne devait pas plus le tromper cette fois qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors.

Le vendredi, 15 février, on reconnut une terre où les pilotes virent les côtes d'Espagne, mais que l'Amiral déclara être une des îles Açores.

L'Amiral avait encore raison; mais ce qui dut moins le flatter, c'est que cette île de Sainte-Marie, où il lui fallait de toute nécessité relâcher, appartenait au roi de Portugal, à un prince, dont, plus que jamais, il devait redouter la malveillance.

En effet, une partie de ses hommes n'eut pas plus tôt débarqué pour accomplir un des vœux faits dans la tempête, que le gouverneur les fit arrêter. Colomb, comme on l'a su depuis, aurait eu le même sort, s'il eût mis un pied hors de la *Niña;* mais il n'avait eu garde de le faire. Aussi, de guerre lasse, désespérant de l'attirer dans un piége, le gouverneur lui renvoya enfin ses hommes, et la *Niña*, sans même avoir pu se ravitailler, dut reprendre le large, et courir au-devant d'une tempête plus furieuse encore que celle où elle avait failli périr.

C'était ce fameux ouragan, le plus terrible, de mémoire d'homme, qui eût soulevé la mer océane. En Flandres seulement, vingt-cinq navires espagnols avaient péri.

La petite *Niña* ne périt point : tête baissée contre l'orage, elle rasa le terrible rocher de Cintra, et à travers mille dangers elle força la difficile entrée du Tage.

Encore une fois, Colomb avait fait l'impossible, et il allait le faire encore.

Au moment où tout son équipage se lamentait de se voir tombé entre les mains du roi de Portugal, il écrivait à ce prince une de ces lettres comme

seul il en savait faire, et le prince, désarmé, fléchi — et prudent, — envoyait chercher l'Amiral, avec des honneurs extraordinaires, l'adressait à la reine,



non moins ravie de le voir et de l'entendre; et, après bien des hésitations, vainqueur enfin de lui-même, il le laissait partir pour l'Espagne.

Au dernier moment, toutefois, il lui envoya proposer, vu le mauvais temps,

une escorte d'honneur qui le conduirait par terre en Castille. Colomb savait que le conseil de l'assassiner avait été donné au roi, mais il savait aussi avec quelle indignation avait été repoussé ce conseil. Néanmoins, toute réflexion faite, il préféra la voie de mer, et, le vendredi, 15 mars, — toujours un vendredi, — il passait la barre de Saltes, remontait l'Odiel, débarquait à Palos et tombait dans les bras du père Juan Perez de Marchena.




CHAPITRE VII



VII

Ce n'était point le hasard qui avait amené le digne prieur de la Rabida à la rencontre de son ami.

Sept mois et demi s'étaient écoulés depuis le départ de la petite escadre,

18

et déjà, depuis bien des jours, devançant le terme où elle pouvait être raisonnablement attendue, il consumait à son observatoire tout le temps que lui laissaient de libre les devoirs de sa charge. Là, les yeux fixés sur la mer, il passait tour à tour de la prière au calcul et au rêve, tandis que les grains de son rosaire roulaient entre ses doigts plus souvent distraits qu'il ne l'aurait voulu.

On ne le voyait presque plus descendre à Palos où chaque regard lui semblait un reproche à l'ami, au protecteur de cet aventurier génois, pour qui la ville était en deuil de tant de marins chers et utiles à leurs familles.

Aussi lorsque dans la matinée du 15 mars 1493, il parut inopinément en haut de la petite ruelle qui mène au port, avant qu'il eût atteint le quai, haletant, suffoqué par l'émotion et la rapidité de sa marche, au point de ne pouvoir parler, un cri d'appel avait déjà couru de maison en maison, et à l'instant, comme par magie, toute la population de la ville était groupée autour de lui.

C'est qu'en effet, et comme on l'avait deviné, celui qui le premier avait compris le génie de Colomb, de même, il avait le premier reconnu la *Niña* à sa coupe, et le premier encore, il avait voulu apporter l'heureuse nouvelle à ceux qu'elle intéressait le plus après lui.

Quelle fut, au premier moment, la joie, le délire de ces pauvres gens, la réalité n'a ni exemples ni images pour l'exprimer; la fable seule, déjà si fort à la mode dans ce temps-là, pourrait en donner quelque idée : « Pour toute la ville de Palos, eût dit un Pomponius Lætus, les marins de la *Niña* revenaient de plus loin qu'Hercule ramenant Thésée et Pirithoüs des enfers.» Sans compter qu'on espérait bien leur en voir ramener quelque chose de plus précieux.

Tel qu'il s'annonçait, cependant, l'événement laissait place encore à des inquiétudes. Des trois caravelles sorties du port, une seule y rentrait, la plus petite; et, comme elle revenait portant pavillon amiral, n'y avait-il pas lieu de tout craindre pour les deux autres, les plus grandes? Si donc le père Mar-

chena pouvait à bon droit se croire sûr de revoir bientôt son ami, combien de familles ne semblaient-elles pas menacées de la plus amère déception?

Enfin, comme il est dans notre nature que plus le sort nous favorise, et plus nous exigeons de lui, c'était déjà trop peu pour quelques-uns du retour de l'expédition, si elle avait manqué son but, et comment en douter, d'après le peu de temps qu'elle avait duré, et le seul navire qui en rapportait des nouvelles.

Évidemment sept mois et douze jours n'avaient pu suffire à gagner le pays de l'or et des épices et à revenir après l'avoir conquis, converti et mis à contribution.

Ainsi tel habitant de Palos, qui, la veille encore, se désespérait en comptant les heures, aujourd'hui à demi-rassuré sur la vie des siens, reportait son inquiétude sur les résultats matériels de cette expédition qui avait dû enrichir tout le pays; il reprochait presque à Colomb un retour, dont la promptitude faisait présager une déception.

Ce dernier point ne devait pas tarder à être éclairci.

Du plus loin que la *Niña* avait été aperçue, bien que chargée à couler bas, un certain air de crânerie dans ses allures avait donné le pressentiment d'un triomphe. Nolo du moins le prétendait ainsi, tout en avouant qu'il n'y était pas; mais ne reconnaît-on pas de loin, disait-il, un navire qui a fait bonne course aussi aisément qu'un chasseur qui a fait bonne chasse?

La *Niña* d'ailleurs n'avait pas tardé à parler plus haut et plus clairement par la bouche de ses canons, par ses signaux, par les hourras de son équipage répétés sur les deux rives de l'Odiel, et auxquels déjà répondait dans toute la ville une acclamation à peine dominée par les joyeuses volées du tocsin.

Où trouve-t-on, en pareil cas, les fleurs, les vases, les draps blancs semés de bouquets, les tapis, les images saintes, qui, en un clin d'œil, font d'une pauvre bourgade un lieu enchanté, je n'en sais rien, mais on les trouve.

Colomb, au débarqué, marcha jusqu'à l'église sur des tapis de fleurs, de

genêts et de lauriers-roses, sous des guirlandes de feuillages, sautant de terrasse en terrasse; il y avait même des inscriptions, dont une en vers, au-dessus de la porte du barbier.

Mais ce qui toucha le plus Colomb, ce fut l'ivresse de reconnaissance qu'il voyait éclater dans tous les yeux. On savait déjà par quelle disposition expresse il s'était efforcé de rendre à la petite cité tous les enfants qu'il lui avait enlevés, bien malgré elle, on s'en souvient. Tout ce que la *Niña* en avait pu porter, il les lui avait laissé prendre. Le reste, en très-petit nombre, avait pris passage sur la *Pinta*. Or, pendant le temps même qu'on chantait le *Te Deum* à l'église et sur les parvis extérieurs, car ce jour-là l'église se trouva trop petite, la *Pinta*, elle aussi, mouillait dans le port, et, de tout son équipage, un seul homme manquait à l'appel et y manquait volontairement. Cet homme, qui était pourtant de Palos, c'était le commandant de la *Pinta*, l'infidèle, et déjà nous pouvons dire l'infortuné Alonzo Pinzon, qui, du plus loin qu'il eût aperçu la *Niña* rendue avant lui et portant pavillon amiral, s'était fait débarquer, et avait pris la fuite à travers champs. Ce parti honteux était le seul qui pût momentanément le soustraire au juste châtiment que méritait sa trahison.

A peine, en effet, avait-il eu pris terre au golfe de Biscaye, après cette tempête où il ne doutait pas que n'eût péri la petite *Niña*, qu'il avait adressé aux deux rois une lettre de notification, où il s'attribuait tout l'honneur des découvertes de Colomb. La réponse foudroyante qu'il reçut de la cour, peu de jours après avoir vu le triomphal retour de l'Amiral, acheva tellement de le désespérer, qu'il mourut subitement et sans que sa mort fût remarquée, sans qu'elle fît du moins aucun bruit.

Telle fut la fin déplorable d'un homme doué de grands talents, d'un marin justement estimé, auquel la part qu'il avait prise à la découverte du nouveau monde assurait un brillant avenir. Il peut être compté parmi les célèbres victimes de la plus aveugle, et il faut le croire, de la plus indomptable

des passions. Puissent les fautes qu'elle lui fit commettre, au déclin d'une carrière jusque-là irréprochable, avoir été expiées par les tourments qu'elle lui causa et la tache qu'elle a laissée imprimée à son nom.

Quant à Christophe Colomb, on peut penser quel immense soulagement ce fut pour lui de n'avoir point à sévir contre un homme qu'il n'aurait pu épargner cette fois. La joie qu'il eut de revoir la *Pinta* fut donc sans mélange comme celle des habitants de Palos, dont aucun n'eut une absence à déplorer.

La petite cité reconnut tout ce qu'elle devait à Colomb pour avoir si bien disposé les choses, mais elle vit aussi dans la façon dont elles avaient tourné une disposion expresse de celui qui dispose de tout; le jour de l'arrivée, elle avait accompagné l'Amiral et tous ses marins à l'église, où d'un seul et même cœur ils avaient rendu grâces à Dieu; le lendemain, elle les suivit de même à la chapelle de Sainte-Marie-de-la-Rabida, où, nu-pieds et en chemise, comme pauvres gens sauvés de naufrage, ils allaient accomplir un vœu solennellement fait en mer.

Le père gardien dit la messe, et quelle messe! Jamais peut-être, depuis le sacrifice du Calvaire, Dieu ne fut offert à lui-même avec plus de foi ni reçu avec plus d'amour, à l'occasion d'un événement plus considérable et plus évidemment providentiel.

La communion donnée et la messe dite, Juan Perez et Christophe Colomb s'étant dérobés à la foule, montèrent ensemble les marches de cet humble observatoire où ils avaient tant de fois ensemble agité les destins du monde; et là enfin commencèrent entre eux, — avec quelle douceur! — des épanchements, un entretien auquel il ne tient qu'à vous d'assister, chers lecteurs.

Vous connaissez les personnages : notre illustrateur vous les a fait voir et toucher, et vous savez si bien de quoi ils parlent en ce moment, que vous pourriez les souffler, je le parierais, si après tant de temps ils oubliaient quelque détail de leur rôle.

La scène n'est pas moins aisée à faire revivre que les acteurs : une chambre

assez vaste, nue, blanchie à la chaux; de larges arceaux ouvrant sur la mer immense; quelques siéges autour d'une table chargée de sphères, de livres et de plans, auxquels Colomb vient d'ajouter ses propres cartes et son journal de voyage, qu'on n'a pas encore abrégé; enfin, dans la muraille, au-dessus des deux amis, une petite niche, et dans cette niche une statuette de la sainte Vierge, couronnée de fleurs toutes fraîches, et au-dessous de laquelle on lit : *Ave, maris stella!*



Vous voyez maintenant et vous entendez, n'est-ce pas? Elle revit dans vos cœurs, cette scène à la fois plus simple, plus grande, plus touchante qu'aucune de celles qu'on a essayé plus haut de décrire; car, s'il est vrai que comprendre c'est égaler, Colomb eut là pour confident de son cœur et de son génie un génie ou du moins un cœur égal au sien, rare concert, et qu'il ne lui fut donné de retrouver ni à la cour, ni sur les mers, ni dans ses relations avec aucun savant laïque, nulle part, en un mot, sinon dans ce couvent,

où la plus grande des œuvres maritimes mûrit sous les rayons de l'Étoile des mers.

Après deux jours à peine donnés à de si doux épanchements et aux récits qu'il devait à ses hôtes, à ses frères en saint François, Christophe Colomb commença de vaquer aux nombreuses occupations que lui imposait le succès de son entreprise.

Déjà, de Lisbonne, il avait fait secrètement passer aux deux rois un bref aperçu de ses découvertes; il en rédigea une exposition moins succincte, et l'expédia à la cour, qui se trouvait alors à Barcelone.

En même temps, il s'empressait d'informer de son retour sa femme et ses deux fils, qui n'avaient pas quitté Cordoue, et il adressait à son père, à ce père chéri, qui, par bonheur vivait encore, un messager de confiance, porteur d'une lettre, où, en donnant au vieillard la bonne nouvelle, il le suppliait de lui confier désormais son frère Jacques, dont il croyait pouvoir assurer l'avenir.

Ce Jacques — en espagnol Diego — dut faire alors bien des jaloux, dans cette ville de Gênes, qui avait méconnu son frère. Il était âgé de vingt-six ans, et exerçait l'humble profession paternelle, sans porter ses vues au delà; qui aurait pu s'attendre à le voir jamais appelé à la cour d'Espagne, et devenir en un jour, de Jacques le cardeur, comme on l'appelait, le seigneur don Diego Colon, aide de camp du Grand Amiral de la mer Océane?

On verra bientôt que, par une grâce spéciale à cette famille bénie des Colomb, il ne fut au-dessous, ni de cette position de confiance, ni de celle d'Administrateur et Gouverneur de l'Inde Espagnole, qui lui fut accordée peu de jours après, et qu'il devait occuper à son honneur dans le cours de l'année suivante.

Au reste, tout ce qui s'appelait Colomb, en Italie et même dans un rayon plus étendu, n'attendit pas si longtemps pour se dire parent de l'illustre navigateur; si donc le vieux Dominique eut le chagrin d'être séparé de son

dernier fils, il lui resta la consolation de voir sa famille accrue chaque jour, de façon à en perpétuer à jamais l'existence, sinon l'éclat.

Pendant que ces divers messages couraient à destination, Colomb adressait au Saint-Siége, avec l'hommage de sa soumission filiale, un fidèle exposé de ses découvertes, et, dans cette pièce rédigée de concert avec Juan Perez, il soumettait à l'autorité religieuse les premiers jalons de ce partage du nouveau monde, que devaient consacrer les fameuses bulles des 3 et 4 mai 1493.

En même temps, ou du moins par intervalles, et comme délassement d'un travail si grave et si délicat, on le voyait accomplissant dans toute leur rigueur les divers pèlerinages pour lesquels le sort, à quatre reprises, l'avait spécialement désigné pendant la tempête.

Tous ces devoirs remplis, il se rendit d'abord à Séville, où l'attendait la réponse officielle des deux rois, et de là à Barcelone, où il devait les trouver en personnes.

Ce voyage, dont retentissaient encore un siècle plus tard les provinces de Valence, de Murcie, de Castille et d'Aragon, fut une suite de triomphes qu'on n'a pas craint d'égaler à ceux de l'ancienne Rome; comparaison un peu ambitieuse, sans doute, au point de vue matériel, mais non pas eu égard à l'enthousiasme qui accueillit en tous lieux le triomphateur.

Comme il approchait de la ville, traversant déjà non sans peine une foule avide de contempler ses traits et de lui témoigner son admiration et sa joie, il vit venir à lui, caracolant aux sons des anafiles, des trompettes et des cymbales, une troupe de cavaliers du plus haut rang le saluant de vives acclamations, et s'extasiant, avec autant de naïveté que les petites gens, devant l'étrange pompe de son cortége.

La vérité est que, s'il traversait aujourd'hui une de nos villes propres, sérieuses, régulières, monotones, incolores, et déshabituées du pittoresque, au point d'en rougir comme d'un scandale, ce cortége risquerait fort d'être confondu avec la troupe de quelque hippodrome nomade.

19



Et cependant il y avait là, en partie, les éléments et, à proprement parler, les germes d'une des plus grandes révolutions économiques qui se soient produites dans le monde.

En tête, marchaient les pilotes et les bas-officiers de la *Niña*, dont un des principaux était chargé du grand étendard de l'expédition. Les matelots, mousses et novices venaient à la suite, portant, liés à des perches, à des avirons, à des piques, les plus curieux échantillons des productions végétales, minérales et animales du nouveau monde : branches de divers arbres, chargés de leurs fruits, tels qu'entre autres le cacao, dont les amandes allaient bientôt fournir à l'Europe, et surtout à l'Espagne, un aliment d'un usage si général ; des noix de cocos, des régimes de bananes, d'énormes calebasses, une grande variété d'épices et de plantes médicinales, les unes déjà connues, les autres nouvelles ; des roseaux gros comme le corps d'un enfant ; des fougères arborescentes ; des rameaux de cotonnier, avec leurs gousses entr'ouvertes, d'où s'envolait, pareille à de légers flocons de neige, une matière destinée à vêtir un jour presque tous les habitants du globe, à les armer les uns contre les autres, à soulever périodiquement parmi eux des questions de vie ou de mort, des guerres fratricides, sans quartier et sans fin.

Parmi ceux des végétaux dont la substance et la forme avaient le mieux résisté aux effets d'une longue traversée en mer, se dressaient de hautes tiges, couronnées d'énormes épis, aux grains, les uns pourpres comme des grenats, les autres transparents et dorés comme de l'ambre, et à la cime desquels ondulait un soyeux panache blond. Cette plante était le maïs, destiné à changer, en moins d'un siècle, la base d'alimentation des classes pauvres, dans tout le midi de l'Europe.

Sans doute aussi on voyait là, tristement suspendue à ses tiges noircies et flétries, l'humble pomme de terre, dont la culture, introduite en France vers l'année 1580, y embrasse aujourd'hui un million d'hectares; la pomme de terre, ce pain des pauvres, cette manne grossière, qui nour-

rit l'Irlandais pendant son douloureux *exode*, — quand elle ne l'empoisonne pas.

Ne doutons pas non plus qu'à titre de curiosité, ne figurât parmi ces productions le tabac ; mais il fallut encore près d'un siècle de civilisation, pour généraliser le triple usage de cette herbe, qui rapporte aujourd'hui à notre régie la bagatelle de cent et quelques millions par an. N'accusons donc pas Christophe Colomb de nous avoir fait ce présent, dont il ignorait la valeur, regrettons seulement qu'au lieu des avantages qui devaient si imparfaitement rémunérer sa découverte, il n'ait pas plus tôt demandé le monopole des tabacs. De la sorte, et en supposant, par impossible, qu'on eût respecté cette concession dans sa descendance, celle-ci pourrait aujourd'hui accomplir le vœu de son pieux auteur, en achetant la terre sainte aux Musulmans.

Mais la chrétienté le souffrirait-elle?

Le cortége de Colomb ne va pas vite, comme vous le voyez, chers lecteurs ; profitons-en pour achever de le décrire.

Et d'abord observons que de toutes les productions du nouveau monde qui viennent d'être énumérées, les plus dignes d'attention, les épices, entre autres, produisirent le moins d'effet : elles ne payaient pas de mine autant que, par exemple, la fameuse iguane tuée de la propre main de l'Amiral. Ce monstre si doux, si timide de son vivant, eut un grand succès d'horreur posthume. On admira combien ses dimensions l'emportaient sur celles d'un de ses semblables, lequel avait péri, un jour après, sous les coups d'Alonzo Pinzon, toujours inférieur à son chef et qui ne devait parvenir à le devancer que dans la tombe.

D'autres animaux, les uns empaillés, les autres vivants, frappaient moins encore les yeux par la variété de leurs couleurs et de leur forme que par leur physionomie essentiellement propre à la faune du nouveau continent. De ce nombre étaient l'agouti, l'almigui, le coati, le pécari ou dycotile ; différentes sortes de

reptiles ; des sauriens, dont quelques-uns, moins gros, mais bien plus féroces que l'iguane, rappelaient, comme celle-ci, le crocodile d'Egypte, et, par cette ressemblance, accréditaient de plus en plus l'opinion que l'Amiral avait réellement découvert l'extrémité orientale de l'Inde.

Ces animaux, généralement de petite taille, rendaient plus étonnante l'énorme dimension de certaines tortues marines, dont les carapaces n'avaient pas moins de six pieds de longueur. Mais ce qui égayait la scène en parlant tout à la fois aux yeux et aux oreilles, c'étaient les flammants roses perchés sur leurs longues et frêles échasses et toujours en peine de savoir où ils poseraient leurs gros becs ; les kakatoës au plumage couleur de chair, à la huppe soufrée, toujours prête à se hérisser de colère, les splendides aras et cent autres sortes de perroquets battant des ailes sur leurs perchoirs aériens et répondant aux acclamations de la foule par des cris et des rires assourdissants, quelquefois même par des mots espagnols appris pendant la traversée.

Les produits de l'industrie indienne suivaient de près cette ménagerie ambulante ; armes offensives pour la plupart : massues, arcs, flèches, zagaies, casse-têtes admirablement travaillés dans un bois lourd et dur comme du fer ; meubles divers aussi solides que légers ; instruments de musique, les uns à percussion, les autres à vent, et, parmi ceux-ci, la double flûte des anciens, cette même flûte incompréhensible pour nous, et dans laquelle, cependant soufflaient des deux narines les contemporaines de Périclès, comme les sujettes d'Anacoana.

Tandis que les armes attiraient principalement l'attention des hommes, les femmes admiraient de volumineux et légers trophées, composés d'écharpes aux couleurs douces et fondues comme celles de l'arc-en-ciel ; des sortes de mantilles faites de plumes d'oiseaux, de blanches et fines *naguas*, robes à mille plis et traînantes, mais sans manches ni corsages ; — Comment des *sauvagesses*, des idolâtres, avaient-elles pu concevoir et exécuter de si gracieuses parures !

Et ces colliers, ces diadèmes en plumage de colibri! Et ces corbeilles, ces jolis paniers à ouvrage aux couleurs si habilement assorties, d'un tissu si fin, si serré, qu'ils pouvaient contenir de l'eau sans en laisser filtrer une goutte.

On aurait pu répondre aux dames de Barcelone que ces derniers objets n'étaient pas d'un usage très-commun dans le pays même d'où ils venaient. C'était la fleur de l'industrie du nouveau monde offerte à la Reine de Castille par la reine de Cibao, à la fleur de Grenade par la Fleur d'or. Travaillés par des mains de femmes, ils contrastaient avec nombre de ces *zémès* qui font de plus en plus irruption dans nos musées d'où ils finiront par chasser les Muses, de ces hideuses et grossières idoles devant lesquelles on n'osera bientôt plus dire qu'Apollon et Minerve sont de faux dieux.

Plusieurs de ces idoles, cependant, trouvaient grâce devant la foule ; mais il faut dire qu'elles étaient d'or, ou du moins revêtues de plaques de ce métal, entre autres ces grands masques dont nous avons déjà parlé et auxquels un nez, des oreilles, une langue d'or, donnaient à de certains yeux un je ne sais quoi de divin.

Après les dieux venaient immédiatement leurs adorateurs, six beaux Indiens, dont la nudité disparaissait sous le tatouage et les riches ornements dont ils étaient parés. Ces pauvres gens faisaient pitié à tout le monde avec leurs grands yeux tristes. On observa que souvent, pressés par cette foule dont ils ne s'expliquaient pas le délire, ils se retournaient instinctivement vers un cavalier qui venait immédiatement après eux.

Au regard que leur renvoyait ce personnage, mieux qu'aux respects dont on le voyait entouré, ou à tout autre signe extérieur, on reconnaissait l'amiral Christophe Colomb, le héros de la fête, celui qui, sans faire répandre une seule goutte de sang, venait de donner un monde à l'Espagne.

Le peuple, avec plus encore d'attendrissement que d'admiration, saluait en ce conquérant pacifique un homme sorti de ses rangs et qui, au faîte



des honneurs, n'y faisait pas moins bonne figure que les plus riches et les plus vaillants gentilshommes, lesquels, du reste, partageaient l'ivresse commune.

Quant aux femmes de toute classe, depuis la vive manola dressée sur la pointe du pied pour voir l'Homme, jusqu'aux belles dames penchées en dehors des balcons ruisselants de brocart de drap, d'or, de velours semé d'aljofar et de pierreries, il n'en était pas une qui des yeux, qui des lèvres, qui du bout des doigts ne jetât son âme à l'élu de Dieu, à l'associé d'Isabelle, à celui qui avait eu l'inspiration et l'adresse suprême de faire au sexe une si large part dans sa gloire.

C'est au milieu de telles et bien autres manifestations que Colomb arriva au palais et bientôt dans la salle splendide où l'attendait le couple royal, entouré des plus grands dignitaires des deux couronnes et de l'Église. A sa vue, emportés par un même mouvement, Isabelle et Ferdinand s'étaient soulevés de leurs trônes, mais déjà Colomb fléchissait un genou devant eux et s'apprêtait à leur baiser les mains suivant l'étiquette ; la reine ne le permit pas : avant même qu'il eût pu mettre un genou en terre, elle lui désigna un siége auprès d'elle, lui enjoignant de se couvrir comme il convenait à sa qualité. Elle ne s'assit elle-même qu'après s'être vue obéie.

Aussitôt qu'il se fut remis de l'émotion due à un tel accueil, il commença un récit détaillé de son expédition. Les deux princes ne pouvaient se lasser de l'entendre, soit qu'il répondît à leurs demandes en leur donnant des renseignements sur les ressources du nouveau monde et sur les échantillons qu'il leur en faisait passer sous les yeux, soit que, cédant à l'inspiration, il exposât les grands résultats à venir de sa découverte pour la gloire de Dieu, le bonheur et la sanctification de l'humanité.

Ce fut par un de ces tableaux, expression de la plus sublime candeur, qu'il termina cette longue exposition, et telle en fut l'impression sur le roi, la reine, la cour et le peuple, que tous ils tombèrent en même temps à genoux,

et, versant des larmes de joie, entonnèrent un *Te Deum*, que la ville entière répéta bientôt après eux.

Cette noble scène qui, suivant le bon et saint évêque de Chiapa (il en était), fit éprouver aux assistants un avant-goût des délices du paradis : ce *Te Deum*, chanté par tout un peuple à genoux, c'était le chant du cygne de la chevalerie chrétienne, l'ère du Dante close par Christophe Colomb. Encore un peu de temps, et ni l'un ni l'autre de ces deux fraternels génies ne sera plus compris, même des siens. Déjà Béatrix, la muse chrétienne, entr'ouvre à l'auguste Isabelle la porte du lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. Mais Colomb n'y rejoindra le révélateur du monde invisible qu'après avoir parcouru ici-bas, comme lui, tous les cercles du purgatoire et de l'enfer.

Et en cela on verra une fois de plus à quel point les règles de l'art sont en quelque sorte calquées sur les voies de la Providence. S'il se rencontre jamais un poëte, une langue, des circonstances, un auditoire dignes de produire et d'entendre un poëme sur Christophe Colomb, on en trouvera le plan tout tracé dans la vie que Dieu lui a faite avec ce même art qui a fait le monde.

Quelle grandeur et quelle suite dans l'idée! quel ordre dans la marche des faits! quelle unité dans le caractère du héros! quelle harmonie dans tout l'ensemble, et que de variété dans les détails! Enfin, quel art, si j'ose m'exprimer ainsi, dans la disposition des contrastes!

Cet art divin, nous l'avons déjà admiré entre mille occasions dans le retour à Palos opposé au départ de cette même ville; il doit nous frapper bien davantage en ce moment, dans le triomphe de Colomb, mis en regard de sa condamnation antérieure par la junte de Salamanque; mais, instruits par ce qui précède, nous nous demandons de quelle disgrâce imméritée, de quels incroyables revers sera bientôt payée une faveur si juste et si inouïe. Et en effet, conformément aux lois de la poétique humaine et divine, et aux conditions

de notre nature décline, la fortune de Colomb ne pouvant plus monter, elle va descendre rapidement.

Pendant quelques mois encore tout succèdera à l'homme du jour : admiré, adoré de toute l'Espagne, de toute l'Europe; chanté même par les Maures, en Afrique; salué, dans tout l'éclat de son triomphe, par les ambassadeurs de ce même sénat de Gênes qui l'avait traité de si haut; consulté, conseillé, béni par la cour de Rome qui, elle du moins, ne l'abandonnera jamais; il se montrera aussi affable dans le succès qu'on l'a vu fier et résolu dans la disgrâce, et charmera la terre et le ciel par sa modestie.

Sans cesse appelé auprès de la reine, il la verra écouter avidement ses récits, entrer dans ses projets, souscrire à ses plans, en presser l'exécution, y veiller elle-même.

Au lieu des trois caravelles et des quelques hommes de mauvaise volonté arrachés avec tant de peine pour sa première expédition, il aura sous ses ordres une escadre de dix-sept navires, montée par sept cents hommes, tant soldats que matelots, colons, gentilshommes, artisans de tout métier, et s'il n'en a pas davantage, c'est qu'il en aura lui-même fixé le nombre, car on aura pu compter par milliers les personnes de toute condition qui ont demandé à suivre sa fortune.

Enfin, muni de pouvoirs illimités, emportant avec lui tous les éléments, tous les instruments de colonisation qu'aura pu imaginer son expérience, jointe à la maternelle sollicitude de sa reine; pourvu lui-même par celle-ci d'un domestique élevé à trente personnes, dont dix écuyers portant l'épée, il appareillera de Cadix.

Qu'ajouterai-je, pour clore ce chapitre? Sa traversée sera aussi heureuse que rapide; il abordera, comme il l'aura voulu et ménagé, non pas au port de Saint-Domingue d'où il était parti, mais sur les côtes habitées par ces Caraïbes anthropophages, objet de ses plus ardentes recherches, pendant les derniers mois de sa première expédition; et alors... alors commencera pour

lui une série de contre-temps, de déceptions, de luttes, puis de revers, puis de désastres, que je ne saurais passer sous silence, mais sur lesquels on me pardonnera de ne point m'appesantir. C'est un privilége des héros cléments, des héros chrétiens, qu'avec le temps, leur gloire absorbe peu à peu, dans la douceur de son éclat, ce que les persécutions qu'ils ont souffertes auraient de honteux pour l'humanité.




CHAPITRE VIII



VIII

Christophe Colomb, lors de son premier voyage de découvertes, avait fait déployer les voiles au nom de Jésus-Christ; sa seconde expédition fut mise par lui sous l'invocation de la sainte Vierge. De plus, une des trois caraques

de son escadre ayant pour nom *la Gracieuse-Marie*, il en fit choix pour vaisseau amiral, bien qu'elle fût la moins bonne marcheuse des trois.

Le 24 octobre, il était encore malade des fatigues et préoccupations que lui avait causées un armement où tout ne répondait pas à ses vues, lorsque, les vents s'étant tout à coup déclarés favorables, il se leva en pleine nuit, guéri, fit passer à toute la flotte l'ordre de lever l'ancre, et commanda lui-même à son bord les premières manœuvres d'appareillage. Déjà, pour ne point risquer de perdre du temps, l'escadre était sortie du port et se tenait mouillée en rade.

Cette belle et spacieuse rade de Cadix fut alors le théâtre de la plus imposante scène navale qui se fût encore déployée dans ses eaux. En un instant une foule immense couronna la ligne des fortifications, et le cordon de maisons blanches qui s'étend au-dessus de cette ligne d'un vert sombre, et aussi la pointe de Saint-Sébastien, et la longue plate-bande de la Isla, jusqu'aux crêtes de ces îlots rocheux qui s'appellent le Diamant et les Pourceaux.

Au loin, les trois caraques et les dix-sept caravelles se dessinaient crûment sur un ciel à peine blanchi par les premières lueurs de l'aube, et entre la ville et la flotte, une immense nappe d'un bleu sombre, marquetée de reflets d'argent, disparaissait par places sous des milliers d'embarcations aux formes variées, felouques, bateaux de pêche, bombottes, canots de plaisance, vieilles galères, balancelles, tartanes, en un mot tout ce qu'avaient pu fournir de véhicules à voiles ou à rames, non-seulement le port de Cadix, mais encore ceux de Sainte-Marie, de Rota, et toute la côte andalouse de l'embouchure du Guadalquivir à la baie de Trafalgar.

Autour de chacun des dix-sept navires bondissait comme un troupeau de canots chargés, les uns d'amis, de parents, de curieux, de femmes de toute condition; les autres, de citrons, oranges, grenades, pastèques et autres comestibles frais, qu'achetaient au dernier moment les marins et les passagers de l'escadre.

Au milieu d'une telle confusion, l'on eût pu voir, si chacun n'eût fermé les yeux sur ce nouveau genre de fraude, des formes humaines se dresser furtivement du fond des embarcations, et se glisser de même par les sabords dans l'intérieur des navires. C'étaient des passagers de contrebande, et parmi eux plus d'un fils de bonne maison, tant la fièvre de l'or avait déjà gagné, en Espagne, toutes les classes. Plus de trois cents individus, la plupart mal famés, et même coupables de crimes, parvinrent ainsi à déjouer la surveillance des chefs de l'expédition. Ils formèrent plus tard le noyau de l'opposition qui fit avorter les vues les plus sages et les plus pures de l'Amiral.

Bientôt, au signal du départ, à ce coup de canon qui retentit dans tous les cœurs et qui en a brisé plus d'un, l'on vit se détacher de chaque navire la grappe de canots qu'il semblait traîner pendue à sa coque. Le vide s'était déjà fait autour de *la Gracieuse-Marie*, qui, on le sait, portait l'Amiral et son pavillon; une seule embarcation y était encore amarrée, fixant sur elle tous les regards. Un adolescent et un enfant descendirent dans ce canot, qui aussitôt fit force de rames vers le port. C'étaient les fils de Christophe Colomb. Ils envoyaient des baisers à leur père.

Deux heures plus tard, l'escadre n'était plus en vue, et après dix jours de navigation elle touchait à la Gomera, une des Canaries.

Après une courte relâche dans ces îles, où il compléta ses approvisionnements de semences et d'animaux domestiques pour la future colonie, Christophe Colomb fit mettre le cap beaucoup plus au sud que lors de son premier voyage et, le 3 novembre, après vingt et un jours d'une traversée à peine contrariée par quelques heures de gros temps, il pénétrait, suivant ses prévisions, dans le groupe le plus méridional des Antilles.

Ce jour étant un dimanche, le premier après la Toussaint, la première île découverte reçut le nom de Dominique, qu'elle porte encore aujourd'hui. L'Amiral en prit possession dans les formes accoutumées; puis, comme d'ha-

bitude, il y fit ériger une croix, la première qui, dans le nouveau monde, ait été bénite par un ministre de l'Église.

Ce prêtre, que tant de circonstances appelaient mieux que tout autre à remplir un tel ministère, ce moine, auquel étaient encore réservées pour plus tard l'honneur et la joie de dire la première messe qu'ait entendue le nouveau continent, c'était, et remerciez-moi, cher lecteur, de vous avoir ménagé cette surprise, c'était le père Juan Perez de Marchena. Isabelle l'avait choisi comme un délégué de sa conscience pour accompagner Christophe Colomb. Elle avait voulu qu'il représentât à la fois deux des personnes de cette triade mystique à laquelle, après Dieu, était due la découverte du nouveau monde.

Ce mystérieux concert entre le génie individuel, l'Église et la souveraineté, pour l'enfantement d'une si grande œuvre, ne devait clairement apparaître que de nos jours. Il n'a pas fallu moins de quatre siècles pour rendre à la figure de Juan Perez les justes proportions que la modestie de ce personnage, le manque de documents et les préjugés de quelques écrivains avaient dissimulées ou amoindries. Son concours, sa présence même à la deuxième expédition, ont presque toujours été passés sous silence par les historiens des deux derniers siècles. On les avait même contestés devant les témoignages contemporains les plus formels. On les taira peut-être bien encore, mais on ne les niera plus, grâce à M. Roselly de Lorgues, qui n'a pas rendu que ce seul service à la vérité religieuse et historique... et à l'auteur de ce récit.

Juan Perez de Marchena vit donc enfin, lui aussi, et un des premiers, ces nouvelles terres découvertes par son ami. Mais, en même temps qu'il en admirait les splendeurs, il en put voir les harmonies profondément altérées par la main de l'homme, et les richesses de toute sorte détournées de leur fin par l'avarice et la sensualité.

Il eut aussi à méditer douloureusement sur cette loi dure, mais formelle, qui, partout où la force est unie à l'intelligence, lui asservit la mansuétude et la candeur.

Colomb ne l'ignorait pas, cette loi; aussi, avec la justesse de sens qui lui révélait à la fois la constitution physique et morale du monde, avait-il deviné d'un même coup d'œil les lieux habités par les féroces cannibales et la supériorité intellectuelle de cette race sur les timides peuplades des contrées voisines.

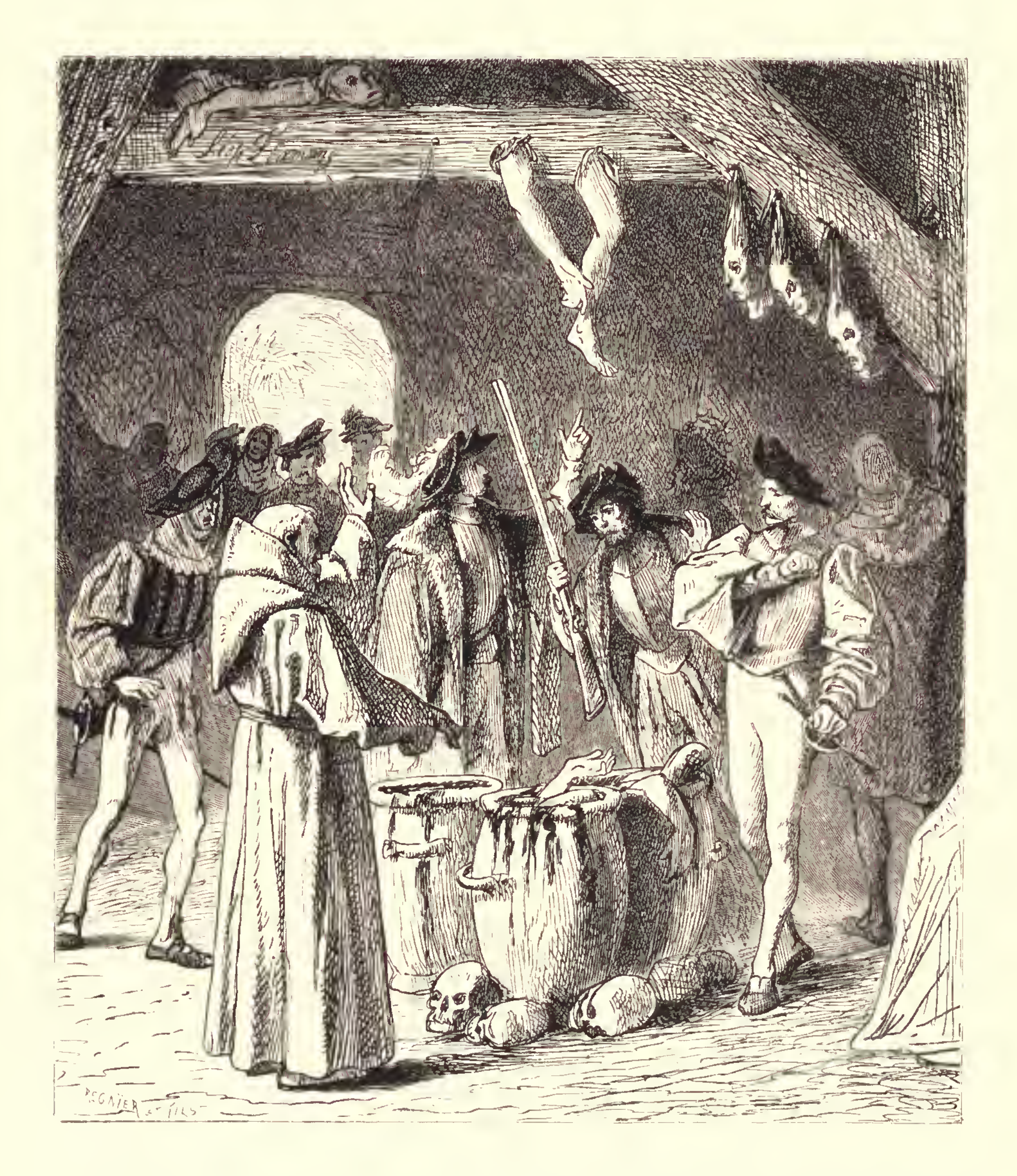
La première terre qu'il découvrit après la Dominique, où il ne crut pas devoir s'arrêter, et Marie-Galante, qui ne le retint pas davantage, justifia de point en point ses appréciations.

Cette île, dont il changea le nom caraïbe de *Taruqueira* en celui de la Guadeloupe, était richement boisée d'arbres odoriférants, chargés de fleurs et de fruits à profusion. Dès ses premiers pas, il y rencontra des cultures bien entendues et soignées. De nombreux villages, abandonnés de leurs habitants, témoignaient plus clairement encore d'une civilisation relativement assez avancée. Les maisons, solidement construites de matériaux légers comme le voulait le climat, étaient spacieuses, bien distribuées pour la salubrité et l'agrément, ornées presque toutes de galeries ou de portiques extérieurs. On y remarqua des hamacs en filet de coton, aussi commodes qu'élégants, et divers meubles et ustensiles travaillés avec un art et une patience surprenantes; entre autres de grands et beaux vases de terre, dont plusieurs contenaient des morceaux de chair humaine cuits et prêts à être servis.

Des têtes fraîchement coupées, des membres d'hommes et de femmes, étaient placés dans des sortes de garde-manger ou pendus dans des cuisines pêle-mêle avec des quartiers de chien et d'iguane, des perroquets, des oisons, des canards.

L'anthropophagie n'était donc pas là un fait accidentel, déterminé, comme on l'a observé dans la plupart des cas, par une question d'animosité, de vengeance, ou par une superstition quelconque; c'était une satisfaction donnée à la sensualité, un usage commun, et rendu plus exécrable, s'il est possible,

par l'abondance et la variété de denrées animales et végétales dont jouissaient ceux qui la pratiquaient.



On peut penser à quel point de telles horreurs affligèrent le pacifique Juan Perez, si bien préparé qu'il y eût été par Colomb.

Une seule chose étonnait ce dernier, tant elle était contraire à ses prévi-

sions. Il ne comprenait pas que ces Caraïbes, dont le courage égalait la barbarie, n'eussent opposé aucune résistance à son débarquement et qu'ils eussent laissé à sa merci tout ce que leurs cases contenaient de plus précieux. Bientôt, cependant, n'y voyant pas plus d'armes qu'il n'avait aperçu de pirogues sur le rivage, il en conclut qu'avant son arrivée ils étaient partis pour quelque expédition de guerre, ne laissant dans l'île, avec les femmes et les enfants, qu'une très-faible partie des leurs.

Cette supposition ne tarda pas à être confirmée par des femmes d'une autre race dont on avait eu d'autant moins de peine à s'emparer, que, prisonnières des Caraïbes, elles n'avaient d'autre perspective que d'être dévorées tôt ou tard et de servir, en attendant, comme esclaves ou comme épouses.

Celles qui avaient dû à leur beauté ce dernier avilissement n'étaient du reste pas plus privilégiées que les autres : elles étaient mangées dès qu'elles avaient cessé de plaire, et toujours avant l'âge où leur chair aurait pu commencer à perdre de sa qualité.

Il en était de même des fruits de ces unions effroyables, et Juan Perez, qu'étonnait l'extraordinaire embonpoint de ces pauvres enfants, apprit qu'ils le devaient aux mêmes moyens à l'aide desquels nous obtenons les plus délicates et les moins fécondes de nos volailles.

Christophe Colomb recueillit toutes ces victimes, à l'exception de quelques femmes, qui, parées et pourvues de toutes sortes d'objets faits pour séduire des sauvages, furent députées aux familles caraïbes qu'on savait s'être réfugiées dans les bois. Les malheureuses revinrent bientôt dépouillées et horriblement maltraitées, sans que personne eût voulu seulement les entendre. On les emmena avec les autres, et l'occasion s'en étant bientôt présentée, on s'empressa de les rapatrier.

Toujours animé du désir de rencontrer ces Caraïbes, dont l'énergie lui promettait des alliés plus utiles, et même un jour des chrétiens plus fervents que les débiles et voluptueux Ciguaïens, l'Amiral quitta la Guadeloupe, se

flattant de surprendre la petite escadre qui en était partie pour aller faire aux environs sa provision de chair humaine.

Chemin faisant, il découvrit et nomma l'île de Monserrat, qui venait d'être entièrement dépeuplée par ces mêmes Caraïbes.

Il nomma encore Sainte-Marie de la Rotonde et Sainte-Marie l'Ancienne, aujourd'hui par abréviation Antigoa.

Une autre île, que l'on croit être Saint-Martin, n'était ni moins fertile, ni moins bien cultivée, ni moins abandonnée de ses habitants. Un détachement de vingt-cinq hommes conduit par Colomb venait, après l'avoir explorée, d'y recueillir quelques captifs, lorsqu'il rencontra en mer une pirogue avec quatre Indiens mâles et deux femmes, dont une, portant les attributs des caciques, avait près d'elle son fils adolescent.

Profitant de la stupéfaction qui semblait les avoir changés tous en statues, Colomb fit gouverner de façon à leur couper la retraite. Les statues alors s'animèrent, et, sans égard au nombre de ces étrangers, ni à la foudre qui partait de leurs mains, hommes, femmes, enfant, commencèrent à ajuster froidement les Espagnols et à les percer de flèches empoisonnées.

En un clin d'œil, le détachement comptait déjà plusieurs blessés et deux hommes tués de la main même de la reine, lorsqu'une manœuvre hardie lança le canot sur la pirogue, et la fit chavirer. Mais les Indiens, moitié plongeant, moitié nageant, n'en continuèrent pas moins à cribler de flèches le groupe compact de leurs ennemis.

L'issue définitive de ce combat est rapportée diversement; mais on convient que l'adolescent, percé d'outre en outre d'un coup de pique, ne tarda pas d'expirer, malgré les soins qui lui furent donnés à bord, « ne montrant pas moins de fermeté, — au dire d'un témoin oculaire, — que si c'eût été un lion de Libye. »

Quant à son héroïque mère et aux quatre guerriers qui avaient combattu près d'elle, s'il en faut croire le même chroniqueur, « ils étaient tels que nul

ne les eût pu bonnement regarder, sans que d'horreur le cœur et les entrailles ne lui eussent tressailli, tant leur regard était hideux, terrible et infernal. »

Pour le coup, il n'y avait pas à s'y tromper, Colomb avait eu affaire à de vrais Caraïbes.

Il dut cependant renoncer à faire pour le moment plus ample connaissance avec cette race intrépide. Le temps le pressait, et il lui fallut poursuivre sa route vers Saint-Domingue, où il arriva en peu de jours, après avoir encore relevé sur son passage les îles Sainte-Croix, Sainte-Ursule, Saint-Jean-Baptiste et le groupe d'îlots innombrables auxquels il donna le nom d'archipel des Onze-Mille-Vierges.

A la grande surprise de tous ses marins, qui le voyaient se diriger dans ces nouveaux parages comme s'ils lui eussent été familiers, l'Amiral vint mouiller le 22 novembre, ainsi qu'il l'avait annoncé, dans ce même golfe de Samana, où il avait laissé, onze mois précédemment, une garnison espagnole.

Une chaloupe fut immédiatement envoyée en reconnaissance à l'embouchure du Fleuve d'Or, et là, le premier objet que l'on rencontra, ce fut, attaché à deux troncs d'arbres disposés en forme de croix, un cadavre dont l'état de putréfaction ne permettait pas de distinguer la race.

Il en fut de même d'un second et d'un troisième et de plusieurs autres, jusqu'à ce qu'enfin la barbe qui tenait encore aux chairs de l'un d'eux ne permît plus aucun doute à ce triste égard.

Tous ces crucifiés étaient bien des Européens que le courant du fleuve portait comme en procession au-devant de leurs frères.

Il y avait dans un si lugubre spectacle mieux qu'un présage du sort éprouvé par la garnison. Bientôt, en effet, on apprit qu'elle avait été, jusqu'au dernier homme, brûlée avec le fortin, ou massacrée, en divers lieux, par le cacique de la Maison d'Or, le terrible Caonabo, un Caraïbe.

Anacoana avait-elle perdu tout empire sur son sauvage époux, ou bien, en présence des crimes commis par les Espagnols, les avait-elle abandonnés à la juste vengeance de son peuple, c'est ce qu'il fut difficile de discerner dans les rapports du fidèle Guacanagari. Ce chef, dont on n'a pas oublié le tendre respect pour Colomb, était venu en toute hâte à sa rencontre, dès qu'il l'avait su de retour. A l'en croire, il avait tout fait pour prévenir et empêcher la catastrophe, jusqu'à combattre, en personne, contre son allié Caonabo. Il alléguait une feinte blessure, comme preuve de sa sincérité. Cette fraude, bientôt découverte, le fit soupçonner d'une trahison à laquelle l'Amiral refusa toujours de croire. Et l'événement donna raison à une confiance qui, n'eût-il fait que la simuler, aurait été de bonne politique.

On n'en jugea pas ainsi dans son entourage; il eut à repousser, à cette occasion, des conseils aussi peu sensés que violents, et bientôt des imputations suggérées par l'extermination de la naissante colonie. La vérité est cependant qu'il avait laissé à celle-ci des instructions de la plus admirable sagesse, — on les possède, — et qu'une seule, la plus formelle, celle de ne jamais coucher hors du fortin, eût rendu impossible la catastrophe dont un Boïl et un Fonseca osèrent accuser son imprévoyance. En effet, il n'avait pas été sitôt parti, que son délégué, Diego de Arana, avait vu son autorité méconnue sur les points les plus essentiels; non contents de traiter les Indiens avec la plus affreuse barbarie, la plupart de ses gens avaient quitté la forteresse pour vivre au dehors, dans des cases, où ils prenaient pour compagnes ou victimes de leurs orgies les femmes des Indiens les plus distingués. A peine le commandant pouvait-il retenir chaque soir, au fort, une dizaine de ces imprudents, et encore se refusaient-ils à faire sentinelle pendant la nuit.

Sans cette division et cette incurie, révélées à Caonabo par une population outrée, jamais ce chef n'eût même songé à tenter ce massacre dont la responsabilité doit peser tout entière sur ses victimes.

Quoi qu'il en fût, l'espoir d'une conquête pacifique était désormais perdu.

et la résistance des Indiens avait trouvé un instigateur et un chef que l'Amiral se réserva de châtier et d'abattre en temps opportun.

Pour le moment, ce qui le pressait davantage, c'était de créer un centre d'action, et au besoin, de défense, autour duquel pût se grouper avec sécurité la colonie européenne. A cet effet, il avait institué, dès l'arrivée, une commission qui eut bientôt trouvé l'emplacement le plus favorable qu'on pût rêver. Les eaux, la pierre, les bois de charpente, rien n'y manquait; et bientôt, grâce au concours des Indiens pacifiés par la seule présence de l'Amiral, s'éleva pour devenir un jour la capitale espagnole de Saint-Domingue, une petite cité qui, le 6 janvier, jour anniversaire de la prise de Grenade, reçut le nom d'Isabelle.

Deux mois avaient suffi pour improviser cette ville avec ses défenses. Dans le même espace de temps, certaines graines venues de l'ancien continent avaient déjà fructifié dans ce terrain merveilleusement favorable, grande ressource pour la colonie menacée de disette par l'insuffisance des provisions apportées d'Europe.

Colomb, qui, on le sait, se trouvait malade au moment du départ, avait été indignement trompé sur la quantité et surtout la qualité de toutes les denrées, médicaments, bêtes de somme et objets d'échange embarqués par provision sur la flotte. Ainsi préludaient à leurs innombrables et interminables méfaits ces fournisseurs de la marine auxquels Nolo réservait une place de choix et des supplices à part dans l'enfer.

Leurs fraudes reconnues et dénoncées ne manquèrent pas, on peut le croire, d'ajouter ces importants personnages à la liste des ennemis que s'était déjà faits l'Amiral.

Parmi ceux-ci, les plus dangereux, par un reste d'attaches et de crédit qu'ils avaient gardé à la cour, étaient ces hidalgos, tous plus ou moins déclassés et endettés, dont j'ai déjà dit un mot en passant. Venus à la suite de Colomb, dans la pensée de s'enrichir en peu de jours, dans une oisiveté pleine

de délices, ils s'en prenaient à lui de déceptions dont ils n'auraient dû accuser qu'eux-mêmes.

Contre toute raison et toute apparence, ces mécontents trouvèrent un appui moral dans le père Boïl, vicaire apostolique de l'expédition, lequel avait dû à une erreur de nom sa nomination à ce poste important. Homme intègre, du reste, et de mœurs pures, mais politique à la fois sombre et puéril, qui ne pardonnait pas, entre autres choses, à Colomb de lui avoir refusé la tête de Guacanagari. Le ressentiment lui fit épouser les griefs de ces nobles fainéants, qui se plaignaient surtout d'être soumis à un égal partage dans les rudes travaux manuels et les faibles rations de vivres distribuées entre tous les colons.

Cette mesure, rendue indispensable par les raisons que l'on a vues, un chrétien, un religieux, homme de cour, à la vérité, osa proposer à Colomb de la rapporter, et sur son refus, il l'excommunia.

L'Amiral vice-roi des Indes répondit à cet anathème sans valeur, — il n'eût jamais été ratifié, — en réduisant d'un quart la ration déjà fort réduite des protégés du père Boïl.

Là-dessus, nouvelle excommunication, mais majeure, celle-là.

Et réciproquement, nouvelle réduction de ration, mais totale, pour le coup; une réduction à rien.

Ce que voyant, le père Boïl, mis au pain sec comme un écolier, leva la double excommunication, et Colomb rétablit la ration dans sa demi-intégrité première.

Malheureusement, cette scandaleuse comédie, tout beau qu'y eût été le rôle de Christophe Colomb, exaspéra un parti hostile à ses vues et à sa personne, si bien qu'ayant, vers ce temps-là, renvoyé en Espagne douze des navires de la flotte, il sut que les dénonciations les plus calomnieuses y accompagnaient ses dépêches aux deux rois.

Presque au même moment, aidé de son frère Diégo, qui gagna là ses épe-

reux, il dut sévir contre une émotion soulevée par les hidalgos et soutenue par l'indigne représentant de l'autorité spirituelle.

Cette lâche intrigue étouffée, Colomb ne se vengea du père Boïl qu'en le comprenant dans un conseil chargé, pendant l'absence du vice-roi, de gouverner la colonie sous la présidence de Diego.

Mais le père Boïl n'était pas de ceux que désarme la générosité d'un adversaire. Lorsque l'Amiral partit d'Isabelle dans le double but d'ajouter à ses premières découvertes et de soumettre les Caraïbes, il laissait derrière lui des ennemis bien plus à craindre que tous ceux qu'il allait affronter.

Déjà, dans une première exploration armée, il avait posé les jalons militaires et scientifiques de cette seconde expédition qu'il devait rendre définitive. La constitution politique et géologique de l'île ne lui était plus inconnue. Il en savait à peu près les fleuves reconnus aurifères et les gisements tenus pour tels; il la savait féodalement divisée entre cinq principaux seigneurs, dont relevaient un assez grand nombre de feudataires.

De ces cinq petits rois, le plus noble était Guarionex; le plus belliqueux Caonabo, qui, sorti d'un rang obscur, même parmi ses compatriotes les Caraïbes, avait dû l'empire à sa bravoure et surtout à l'amour d'Anacoana.

Au premier appartenait l'immense et fertile plaine qui s'appelle encore aujourd'hui du nom que lui donna Colomb, la Vega Real. C'était sur ses États qu'on avait élevé d'autorité la nouvelle cité d'Isabelle.

Caonabo régnait sur la partie la plus méridionale et la plus montueuse de l'île.

Entre la résidence la plus habituelle de ce chef et la ville espagnole Colomb avait fait élever un fortin dont il avait laissé le commandement à un Pedro Margarit, qui lui devait tout et qui déjà conspirait contre lui. Le sachant, comme on l'a vu, menacé d'une attaque qu'il jugeait ne pouvoir être bien sérieuse, et pensant qu'un renfort suffirait à cet officier, dont il connaissait mieux la valeur que le caractère, il lui envoya soixante-dix hommes de

choix. Après quoi, remettant à une occasion plus mûre de prendre lui-même la direction d'une guerre offensive, il mit à la voile avec trois caravelles montées par des marins dévoués, et de Palos pour la plupart. Juan Perez l'accompagnait, ainsi que le fameux cosmographe Juan de la Cosa, et entre autres hommes distingués et fidèles, le médecin Chanca, auteur d'un journal que nous avons déjà cité.

Les faits les plus remarquables de ce voyage, dont le détail nous entraînerait à trop de répétitions, furent la découverte de l'île de Jamaïque et l'exploration de presque toute la côte méridionale de Cuba, où Colomb se confirma, d'accord avec tous ses plus savants compagnons, dans la fausse opinion que cette île était l'extrémité occidentale de l'Asie.

A la Jamaïque, il rencontra, sinon précisément des Caraïbes, du moins une race intelligente, belle, industrieuse, énergique, qu'il eut à combattre et à vaincre plus d'une fois avant de faire amitié avec elle.

Celui qui contribua le plus à amener cette paix éphémère, hélas! fut un vieillard paraissant au moins octogénaire, qui tint à l'Amiral un discours d'une élévation, d'une onction, d'une charité si surprenantes chez un sauvage, que Colomb en fut pénétré jusqu'au fond de l'âme. Il laissa voir cette impression, et le vieillard, saisi à son tour d'une vive sympathie pour ce chef si puissant et si doux, ne pouvait plus se résoudre à le quitter; il voulait le suivre « au pays de l'aurore, au ciel. » Les prières de sa femme et les larmes de ses enfants le retinrent.

Cette rencontre au bord de la mer, au milieu des splendeurs virginales d'un monde nouveau, au pied d'un autel de gazon où Dieu venait de descendre à la voix du père Marchena; cette pieuse idylle éclose au point de partage d'une vie désormais vouée au seul malheur, dut laisser à Colomb une impression d'une fraîcheur, d'une suavité ineffables.

Des scènes d'un autre ordre ravirent dans les mêmes parages cet enthousiaste contemplateur de la nature.

Tantôt l'horizon était envahi par des nuées de papillons aux couleurs éclatantes, ou sillonné d'immenses légions d'oiseaux marins ; tantôt la teinte de la mer passait subitement du blanc le plus vif, le plus radieux, au noir le plus intense, et à peine avait-elle repris sa limpidité, qu'elle disparaissait sous des myriades de tortues accomplissant leurs migrations périodiques vers les plages brûlantes, dont le sable allait recevoir et couver leurs œufs. Telle était la force d'impulsion de ces masses flottantes que la marche des navires en fut plus d'une fois ralentie.

De plus sérieux obstacles retardèrent le retour de Colomb à Saint-Domingue, et quand il eut enfin ajouté à ses découvertes le cap le plus oriental de cette île, après avoir lutté près d'un mois contre des tempêtes quotidiennes, il tomba comme foudroyé au moment même où il s'apprêtait à forcer les repaires des Caraïbes.

L'étrange mal qui paralysa à la fois son corps et son âme paraît avoir été une sorte de catalepsie, que le docteur Chanca attribue à des veilles trop réitérées. Il ajoute que ses compagnons prirent le parti de le transporter, « comme demi-mort, à la cité d'Isabelle. »

Mais cette défection d'un corps trop longtemps surmené par une volonté infatigable ne devait être que passagère. Elle n'en durait pas moins depuis cinq longs jours et autant de nuits, lorsque, au milieu des limbes où flottait la pensée du pauvre malade, s'ébaucha en lui la perception d'un lieu distinct et d'une voix connue et chère; il fit un effort surhumain, comme s'il eût rompu des chaînes, se dressa sur son séant, ouvrit les yeux, les referma aussitôt en versant des larmes, et laissa retomber sa tête sur la robuste épaule de son frère Barthélemy.

— Il t'a reconnu, dit Diego; il vivra.

— Il pleure, disait Juan Perez; il est sauvé.

Colomb était bien sauvé en effet : pour dominer une situation dont les difficultés n'avaient pas peu contribué à l'abattre, il se sentait comme doublé



par la présence de ce frère qu'il savait aussi énergique, aussi intelligent que dévoué.

Barthélemy était en France, où il cherchait un patron à Christophe, lorsque, sur la nouvelle de la découverte du nouveau monde, notre roi Charles VIII lui avait fait un présent magnifique, pour qu'il pût sans retard rejoindre son frère en Espagne. Mais, quelque hâte qu'il eût faite, il n'avait pu arriver qu'après le départ de la seconde expédition.

La reine alors l'avait mis en mesure de répondre à l'invitation écrite de l'Amiral, et il avait emporté de la cour l'impression d'un gracieux accueil et l'assurance que son frère n'y avait rien perdu de son crédit.

Ce témoignage fut bientôt confirmé par l'arrivée de quatre caravelles, apportant à la colonie tout ce que son vice-roi avait demandé pour elle, et, en même temps, une lettre et des présents d'Isabelle, où la bonté et la gracieuse prévoyance de cette reine égalaient sa magnificence.

Mais les éléments d'une discorde qu'il avait pu croire apaisée lors de son départ avaient tellement fermenté pendant son absence, qu'il dut renoncer à étouffer de ses propres mains la révolte des Indiens.

Cette révolte était devenue presque générale en présence des divisions et exactions des Espagnols, et surtout de ce Pedro Margarit dont nous avons parlé plus haut. Cet officier s'était mis devant Diego Colomb en état de rébellion presque ouverte, et le père Boïl, après avoir fait cause commune avec lui, avait fini par déserter honteusement sa mission, entraînant à sa suite un certain nombre de mécontents.

Pedro Margarit en avait bientôt eu fait de même, et ses soldats débandés n'ayant plus vécu que de rapines, les Indiens en avaient massacré une bonne partie, s'étant tous ligués dans ce but. Seul, justifiant la confiance de Colomb, Guacanagari avait refusé d'entrer dans cette ligue dont Caonabo était l'âme.

Ayant échoué dans plusieurs attaques, et entre autres devant le fortin, où le fidèle Ojeda s'était jeté avec quelques braves après la défection de Margarit, le seigneur de la Maison d'Or avait fait adopter à ses alliés le projet d'affamer les Espagnols, en cessant de cultiver la terre et en détruisant les récoltes et les semailles.

Instruit de ce plan par Guacanagari, Colomb sentait plus que jamais la nécessité de s'emparer de celui qui l'avait conçu. Ojeda le lui livra pieds et poings liés, grâce à un stratagème qui, en ce temps-là, pouvait passer

pour de bonne guerre contre un sauvage coutumier des ruses les plus infernales.

A la nouvelle du fait, cependant, l'île entière se souleva; mais Barthélemy Colomb, avec cent hommes de pied et vingt chevaux commandés par le valeureux Ojeda, dispersa toute cette multitude.

Aussitôt après Colomb fit élever trois forteresses dominant les positions les plus importantes de la Vega Real, et la contrée se trouvant momentanément pacifiée, il s'occupa de la recherche de cet or, objet des instantes et perpétuelles demandes de l'Espagne.

Diego Colomb, pendant ce temps, allait répondre en personne devant les deux rois aux accusations portées contre son frère. Il avait affaire à forte partie; aussi eut-il la mortification de ramener à Saint-Domingue un délégué de la couronne, chargé d'ouvrir une instruction sur la conduite du vice-roi.

On avait compté sur la vivacité bien connue de celui-ci pour lui arracher, devant un pareil outrage, un acte, ou du moins quelques paroles de révolte; mais, à la grande confusion du délégué lui-même, Colomb accueillit avec douceur ce personnage, qu'il savait pourtant gagné corps et âme à ses ennemis.

Bientôt, cependant, lui voyant accomplir sa mission avec la plus odieuse partialité, il résolut de l'accompagner en Castille, afin de s'y défendre, puisqu'on le réduisait à une telle extrémité.

Il partit donc à cet effet, emmenant sur la fidèle *Niña* les malades, les découragés et trente Indiens.

Au nombre de ceux-ci était le cacique Caonabo. Servi avec le plus tendre dévouement par une Indienne de haut rang, qui avait tout quitté pour s'attacher à la destinée d'un chef si illustre, le seigneur de la Maison d'Or ne démentit pas la fierté de son caractère et de sa race. En vain Colomb lui jura-t-il qu'il le rendrait à la liberté, à son pays, à ses sujets, dès qu'il l'aurait présenté aux deux rois : incapable de supporter l'humiliation qu'il avait

subie, il s'éteignit rapidement. Un de ses frères, captif comme lui, ne lui survécut que de peu de jours.

A ce moment, *la Niña* et la seconde caravelle qui portait l'accusateur Aguado étaient déjà rudement éprouvées par la fatigue et les lenteurs d'une navigation que retardaient les vents alizés et de continuels orages. Bientôt la disette se déclara, puis la famine et ses exécrables conseils. Un moment vint où l'équipage révolté demanda la vie des Indiens; il voulait appliquer la loi du talion à ces anthropophages; mais l'Amiral les défendit, les couvrit de son corps, et fit si bien que pas un seul n'avait péri lorsque, avec la grâce de Dieu, le 11 juin 1496, les deux caravelles jetèrent l'ancre en rade de Cadix.





CHAPITRE IX





IX

Si quelque chose pouvait ajouter au dédain qu'inspire naturellement à toute âme fière la popularité, cette contrefaçon de la gloire, je raconterais ici en détail le retour de Colomb dans ce même port d'où il avait appareillé, vingt-neuf mois auparavant, sous les auspices d'une faveur si populaire.

Il suffira de dire, pour la suite de ce récit, que le contraste fut à souhait pour un chrétien, et que pas un seul mot, dans les écrits de l'Amiral, ne laisse voir que cette épreuve l'ait trouvé inférieur à lui-même.

Le silence des deux rois, après qu'il leur eut notifié son retour, lui devait être plus sensible, car devant eux il avait à plaider la cause, non plus de sa gloire, mais de son œuvre compromise et de son honneur attaqué. Ce silence pesa sur lui pendant tout un mois, qu'il passa vraisemblablement au monastère de la Rabida, près de son ami Juan Perez, revenu avec lui, et dont tout ce qu'on sait depuis cette époque, c'est qu'il mourut peu de temps avant Christophe Colomb.

Lorsque enfin arriva la lettre royale qui mandait ce dernier à Burgos, où était la cour, en mémoire de ses premières luttes et en vue de celles qu'il se préparait à soutenir, l'Amiral vice-roi des Indes occidentales avait repris son ancien habit de capucin. On sait combien lui était chère cette armure faite de patience et d'humilité. Même en se rendant à petites journées à Burgos, il n'en voulut pas revêtir une autre. Il surprenait ainsi, par sa simplicité du moins, ces populations à l'esprit mobile que n'étonnait plus la pompe d'un cortége, où cependant elles pouvaient voir un Indien portant une chaîne d'or pesant environ seize mille francs de notre monnaie, somme considérable pour le temps.

L'Amiral, en effet, avait eu cette chance inouïe, la dernière, de découvrir une opulente mine d'or à Saint-Domingue, et cela au moment même où il partait pour aller se défendre contre une accusation; la plus sérieuse, — disons le mot, la seule sérieuse — qu'on ait jamais formulée contre lui, l'accusation d'avoir un peu exagéré la richesse minérale des immenses et fertiles contrées révélées et données par lui à l'Espagne.

Mais cette découverte et les preuves matérielles, palpables, qui en attestaient la réalité, étaient loin de produire l'effet qu'il en avait tout naturellement attendu en se rappelant son premier triomphe. Le charme était rompu, rompu à jamais. Les déserteurs de l'expédition avaient parlé.

Mieux que le Génois Christophe Colomb, ces Espagnols connaissaient la fière indolence d'un peuple qui, aujourd'hui encore, récolte la plus mauvaise huile du monde, tandis qu'il en pourrait avoir la meilleure, si, au lieu de ramasser ses olives pourries sous l'arbre, il daignait les cueillir à temps. Or on lui avait appris, à ce peuple de gentilshommes, que l'or, si abondant qu'il pût être dans le nouveau monde, encore fallait-il se donner quelque mal pour le recueillir. De ce jour-là, le nouveau monde et son révélateur avaient perdu tout leur prestige.

Cette épreuve ne découragea pas l'Amiral qui, en somme, n'avait jamais sérieusement compté que sur Isabelle. Si froide qu'eût été la missive officielle qui l'appelait à Burgos, si prévenus qu'il s'attendît à trouver les deux rois, il se présenta à leur audience avec un respect confiant et aisé, devant lequel s'écroula subitement tout l'échafaudage des accusations intentées contre lui.

Au lieu de la défense qu'il avait préparée un peu au hasard, on ne lui demanda que le récit de sa deuxième expédition, et ce récit ne fut interrompu que par des marques d'intérêt et des questions témoignant de la vive et intelligente curiosité d'Isabelle.

Le roi Ferdinand, d'un naturel moins expansif, interrogea Colomb sur un seul point, que celui-ci, par une précaution peut-être feinte, avait évité d'aborder. C'en fut assez pour réveiller les espérances des puissants ennemis de Colomb, qui, sur ce point, le point capital à leurs yeux comme à ceux du roi, croyaient l'Amiral peu en mesure de répondre d'une façon satisfaisante.

Colomb, en effet, ne répondit pas, du moins verbalement; il fit avancer l'Indien porteur de la lourde chaîne d'or qui, de Séville à Burgos avait eu si peu de succès dans les campagnes.

Ce fut un vrai coup de théâtre, et, à l'effet qu'il produisit sur le prince et toute sa cour, on put voir une fois de plus combien, sur certaines matières, les grands ont le sens plus fin et mieux avisé que le menu peuple.

L'Amiral ne s'en tint pas là : tandis que la reine et ses dames examinaient

à sa prière des oiseaux rares, de belles gemmes dans leur gangue, des morceaux d'ambre, des coquilles d'huîtres perlières, il mettait sous les yeux du roi d'énormes échantillons de la mine d'or si à propos découverte par lui sur la côte méridionale de Saint-Domingue.

A cette vue, et surtout au regard sévère que le monarque jeta sur les ennemis de Colomb, les Fonseca, les Margarit et leur coterie comprirent que leur triomphe était pour le moins ajourné.

Colomb n'usa du sien qu'avec la plus charmante modestie; il ne chercha pas à s'en prévaloir pour reconquérir une popularité dont l'inconstance lui avait fait sentir le peu de prix. Fier et plus touché encore des marques d'estime que lui donnait la reine et des audiences privées où elle daignait l'appeler avec la fidèle duchesse de Moya, et cette illustre Juana de la Torre, nourrice de l'infant, dont il s'était fait une amie intime, il se consolait dans un si auguste commerce des délais apportés à une nouvelle expédition, gage de la reconnaissance officielle de ses droits.

Ajoutons qu'une grande douceur lui avait été ménagée par Isabelle, qui, en s'attachant comme pages les deux fils de Colomb, avait voulu qu'il ne pût approcher d'elle sans voir ses enfants. Mais le sentiment qui avait inspiré une attention si délicate à cette reine, la plus tendre des mères, allait bientôt subir des atteintes aussi lamentables pour elle-même, que le contre-coup en serait fatal pour son protégé.

Déjà le mariage de la princesse Marguerite, sa fille, avec le roi de Portugal, si ardemment qu'elle l'eût souhaité, lui avait imposé une séparation douloureuse, et donné en même temps des préoccupations dont l'Amiral n'avait pu songer à la détourner. Des mois avaient été perdus ainsi pendant lesquels le roi s'était peu à peu laissé influencer de nouveau contre celui-ci, et non sans quelque apparence de raison.

Le commandant de trois navires venant de la colonie s'était vanté qu'il rapportait une cargaison d'*or en barres*. Cette expression, prise à la lettre,

avait déterminé Ferdinand à disposer de fonds déstinés par la reine à une troisième expédition de l'Amiral, et, en somme, l'envoi de la colonie s'était trouvé réduit à un certain nombre d'Indiens dont la vente, pour un capitaine, homme d'imagination, représentait de l'*or en barres*.

On devine quel parti la haine, sous le voile de la charité, tira d'une telle déception. De ce jour la philanthropie était née; elle ne portait pas encore le nom qu'elle a su rendre si fameux et si agaçant, mais Colomb la reconnut, et put juger du degré de puissance où elle s'élèverait un jour, par tout ce qu'elle fit gagner de terrain à ses ennemis.

Ces mêmes hidalgos, qui avaient exercé d'affreux sévices sur les naturels de Cuba et de Saint-Domingue, d'autres, qui possédaient en Castille des esclaves nègres ou maures, d'autres encore, qui avaient fait brûler des juifs à petit feu, se signaient à la seule pensée qu'on pût réduire en esclavage, ou faire travailler aux mines, d'innocents Caraïbes, de pauvres Indiens anthropophages.

Et en même temps on reprochait à la nouvelle colonie de ne pas verser assez d'or dans les coffres de la métropole.

Il semble qu'il eût été plus simple d'aller remplacer au travail des mines ces infortunés Indiens; mais nouveau monde, le pays de l'or, était tombé dans un tel discrédit, qu'on ne trouvait pour s'y rendre sous la conduite de son révélateur, que des meurtriers, des voleurs, des forçats condamnés à vie; et encore, à l'appât de la liberté, fallait-il ajouter pour les séduire, la promesse de toutes sortes d'avantages et d'un prochain retour en Europe.

La perspective d'avoir à discipliner de tels hommes rebutait moins Colomb que les infimes tracasseries de ce Conseil des Indes, dont l'évêque Fonseca était toujours l'administrateur général. Un moment ces dégoûts parurent avoir tellement usé sa patience, que, pour l'y dérober, la reine offrit de lui constituer, dans l'île de Saint-Domingue, une vaste principauté héréditaire; mais Colomb déclina cette offre vraiment royale, la croyant suggérée par des

rivaux jaloux d'endormir ou de circonscrire au moins son activité, et réveillé par ce coup d'éperon, on le vit pourvoir lui-même à l'achat des moindres fournitures et denrées destinées à l'expédition.

Il prouva ainsi que chez lui cette même volonté, habituée à subjuguer les volontés les plus rétives, était également à l'épreuve des petits et des grands obstacles.

Un instant, après tout une année d'efforts soutenus avec trop peu de suite par Isabelle, il croyait toucher à son but, lorsque la mort presque subite de l'infant Don Juan, fils chéri de cette princesse, était venue lui fermer tout recours à l'intervention d'une mère si cruellement éprouvée.

Ce fut seulement huit mois après ce douloureux événement que, dans les conditions les plus tristes, — on peut s'en faire une idée par ce qui précède, — il leva l'ancre du port de San Lucar de Barrameda.

Jusqu'à la dernière minute, il avait pu craindre de voir son expédition contremandée, ou du moins retardée. Insulté, maudit par la populace, menacé sur son propre bord par un juif, il avait dû abattre sur le pont et lancer du pied à la mer ce vil agent de la coterie philanthropique et des bureaux de la marine.

Ce misérable, du reste, fut largement indemnisé par les gros bonnets du parti : on le posa en victime, en martyr, comme on a fait depuis de tant d'autres de ses pareils; mais cet incident, qui ne pouvait plus discréditer Colomb dans les bureaux ni dans la synagogue, fit du moins penser aux chenapans qui composaient son équipage que leur amiral était un homme.

Le soir de ce même jour, Colomb ouvrait en ces termes son journal adressé aux deux rois :

« Le mercredi, 30 mai (1498), je partis au nom de la très-sainte Trinité, de la ville de San Lucar, souffrant encore des fatigues de mes premiers voyages. A mon précédent retour des Indes, j'avais espéré goûter un peu de repos en Espagne, mais je n'y trouvai que chagrins et tourments. »

Celui qui écrivait ces lignes n'emportait pas seulement de sa patrie adoptive le sentiment d'y être méconnu ; à une telle cause de découragement, s'ajoutaient des souffrances physiques, qu'il ne craignit pas d'aggraver par le choix d'un itinéraire, le plus hasardeux qu'il se fût encore tracé.

Lorsqu'il eut atteint, presque sous la ligne équatoriale, d'abord l'île de la Trinité, puis l'immense delta formé par les bouches de l'Orénoque, il avait acheté cette importante découverte de la terre ferme par tout ce que la faim, la soif, les éléments, la maladie, peuvent causer de souffrances à un homme.

Ces épreuves, dont quelques-unes étaient aussi nouvelles pour lui que pour ses compagnons, n'eurent pas raison de son énergie. En lutte avec un équipage dont les misères lui faisaient seules pardonner le peu de soumission, miné par la fièvre, torturé par la goutte, à demi privé de la vue par une ophthalmie, il dictait les lignes suivantes : « A une heure avancée de la nuit, étant sur le pont du navire, j'entendis comme un rugissement terrible, et comme je cherchais à pénétrer l'obscurité, je vis à l'instant même, au sud, la mer, pareille à une colline de la hauteur du vaisseau, s'avancer lentement vers nous. Au-dessus, avec un horrible fracas, roulait un courant par lequel je crus certain que nous allions être engloutis. A présent encore, j'éprouve en y songeant un saisissement douloureux. Heureusement, le courant et la montagne d'eau passèrent outre, se dirigeant vers l'entrée du canal, où, après avoir tourbillonné quelque temps, elles s'affaissèrent. »

Ce canal dont l'entrée orientale reçut le nom de Bouche-du-Dragon, Colomb n'hésita pas à y pénétrer, peu d'heures après l'énorme masse d'eau qui s'y était engouffrée.

Là, il ne s'expliqua d'abord pas ce dernier phénomène par la crue subite d'un des immenses fleuves qui se dégorgent dans le golfe de Paria. Mais, bientôt, la saveur des eaux et d'autres rapports et indices lui révélèrent l'existence d'un continent que les circonstances ne lui permettaient malheureusement pas d'explorer comme il l'eût voulu [1].

Il ne s'en éloigna pas cependant sans avoir recueilli de précieuses observations, entre autres celles du courant équatorial dont la découverte lui appar-



tient. On aimerait à croire qu'en ces mêmes parages où il voyait l'emplacement du Paradis terrestre, Colomb aurait aussi découvert le renflement du globe dans la zone équatoriale, mais les termes dans lesquels il s'exprime sur

ce sujet, — et est-ce bien sur ce sujet ? — ne nous semblent pas aussi clairs qu'à M. Roselly de Lorgues.

Ce consciencieux écrivain nous paraît plus près de la vérité, quand il attribue à Colomb l'intuition d'une vaste mer s'étendant au delà — je dirais au sud — du nouveau continent ce qui n'empêche nullement qu'il ne vît dans ce dernier le prolongement de l'Asie. On a pu observer quels concours de circonstances, quels étranges rapports de noms venaient sans cesse le confirmer dans cette opinion, que la vue des naturels devait rendre encore plus plausible.

Ces hommes, dont les traits rappelaient le type hindou et même caucasien, mieux que ceux des Lucaïens et Caraïbes, portaient des turbans d'une étoffe souple et brillante comme de la soie; leurs mœurs, leurs habitations commodes et même élégantes, ajoutaient à l'apparente signification de cet attribut. Enfin, parmi les productions essentiellement asiatiques de leur pays, il s'en trouvait une qui valut le nom de Golfe des Perles à une large baie où, par parenthèse, rien n'a justifié depuis lors une si gracieuse appellation. Et néanmoins, dans toute cette riche contrée, sur la terre ferme aussi bien qu'à Tabago, à la Grenade, à Margarita et autres îles nouvellement découvertes, hommes, femmes, enfants portaient des perles en colliers et en bracelets. Colomb en avait même acheté plus de trois livres à Cubagua où il en vit pêcher en abondance.

Ce fut pourtant de cette dernière île, qu'avec des regrets accrus par une si heureuse trouvaille, il partit le 18 août pour l'île de Saint-Domingue, en vue de laquelle il arriva rapidement et sans encombre.

Mouillé dans une anse de la petite île de Beata, il venait de dépêcher secrètement un Indien à ses frères Diego et Barthélemy, lorsque ce dernier arriva par mer en toute hâte à sa rencontre. L'Amiral s'attendait à de mauvaises nouvelles, mais ce que lui apprit l'Adelantado dépassait de beaucoup tout ce qu'il avait craint de plus fâcheux.

Déjà il savait que son frère, auquel il avait délégué en partant son autorité, l'avait vue aussitôt méconnue par toute la partie turbulente de la colonie.

Barthélemy, en cette occasion, avait déployé toutes les ressources d'un génie à la fois militaire et organisateur, que son frère seul connaissait, mais qui n'avait pas tardé à se révéler à ses adversaires eux-mêmes, par des mesures aussi sages que vigoureusement soutenues. Renonçant à se faire aimer d'hommes incapables d'un bon sentiment, il s'en était fait craindre; au gant de velours de Christophe Colomb, il avait substitué un gantelet de fer.

Ce moyen lui aurait peut-être réussi à la longue, s'il n'avait eu affaire qu'à des hommes en communion de mœurs et d'idées avec lui, tels qu'étaient plusieurs des Européens. Et cela d'autant mieux, qu'on avait bientôt su l'accueil favorable dont la cour avait honoré Christophe Colomb. Fort de cette nouvelle, Barthélemy espérait détacher du groupe de ses ennemis le perfide mais politique Roldan, et, quant aux complices ou aux rivaux de ce dangereux personnage, de sévères leçons les avaient déjà à peu près réduits, lorsqu'un nouvel élément de désordre était venu compliquer la situation.

Christophe Colomb, lors de son dernier départ, avait pu penser qu'il laissait soumise de gré ou de fait toute la population indienne de l'île, à l'exception des tribus restées neutres, sur lesquelles régnait le noble et puissant cacique Behechio, beau-frère de Caonabo. L'enlèvement de ce dernier avait causé dans l'île une émotion générale et des prises d'armes partielles; mais Barthélemy en avait eu facilement raison, grâce à la neutralité persistante de Behechio. Un an s'était écoulé sans que rien annonçât aucun changement dans les dispositions ambiguës de ce chef qu'on ne pouvait considérer ni comme ennemi ni comme allié.

Une position si indépendante n'en avait pas moins ses dangers pour l'autorité espagnole. D'un moment à l'autre, le chef des tribus belliqueuses du Xaragua pouvait offrir à un des partis qui divisaient la colonie, ou à une des ban-


BARTHELEMY
COLOMB

des qui l'infestaient, les moyens de la dominer par les armes ; et en effet, on crut savoir que Roldan négociait secrètement avec lui dans de telles vues, et qu'une influence toute-puissante sur l'esprit du cacique était déjà parvenue à l'y faire entrer.

A cette nouvelle, la première pensée de Barthélemy fut de mettre le pied sur cette mèche incendiaire ; la seconde de rendre visite à la belle et puissante Anacoana.

Cette visite, il la lui devait depuis plus d'un an ; quelle faute!

Un Français ne l'eût pas commise.

Barthélemy fut un grand homme, un très-grand homme. Pour égaler son frère, peut-être ne lui manqua-t-il que le don de l'initiative, et une plus large dose de cet élément féminin qui sert de levain au génie, et fait qu'une sorte de grâce est toujours unie à la force.

Non-seulement en arrivant à Saint-Domingue il n'avait pas « senti la femme » suivant l'expression de Nolo, mais encore il avait prouvé qu'il ne connaissait pas un sexe pour lequel, cependant, il professa toujours la plus tendre vénération. Quoique son frère eût pu lui dire à cet égard, la capture et la mort de Caonabo lui avait semblé un abîme ouvert entre les Européens et la veuve de ce barbare, et cette erreur lui avait fait négliger une femme au pouvoir de laquelle il ne croyait d'ailleurs que médiocrement.

Heureusement, il reconnut sa faute avant qu'elle devînt irréparable, et, aussitôt, conciliant la galanterie à la politique, il partit avec un corps de troupes le plus nombreux et le mieux armé possible, afin de donner à sa visite cette pompe guerrière, qu'aucune femme, dit-on, ne voit avec indifférence, même en des contrées moins sauvages que ne l'était encore le Xaragua.

Anacoana fut vivement flattée de cet hommage. Cette femme extraordinaire, qui avait su comprendre le génie de Christophe Colomb, mais qu'avait éloignée de lui pour longtemps la prise de Caonabo, n'avait pas les mêmes

raisons pour tenir rigueur à Barthélemy. L'intérêt même de sa nation, périodiquement décimée par les Caraïbes, lui conseillait de ressaisir, par l'Adelantado, quelque chose de sa première influence sur l'Amiral. En se retirant, comme elle l'avait fait, chez son frère le cacique Behechio, elle avait obéi à des convenances senties et observées même chez des peuples enfants, mais on peut croire qu'elle s'était aisément consolée de la perte d'un homme qu'elle n'avait jamais pu rallier à sa politique ni dépouiller des instincts féroces du Caraïbe.

Plus tard, la haute intelligence dont elle était douée lui avait fait pressentir, à travers les divisions des Européens, le triomphe définitif de l'autorité légitime, et, quant aux faibles encouragements qu'elle avait donnés aux rebelles, ce n'avait été de sa part qu'une sorte de premier avertissement à l'adresse de Barthélemy, dont elle se voyait négligée.

Une politique non moins féminine, je veux dire non moins adroite, la fit d'abord rester passive, lorsque le cacique son frère, prenant autrement qu'elle la visite militaire des Espagnols, eut levé quarante mille guerriers qu'il expédia à la rencontre de Barthélemy.

Bientôt, cependant, satisfaite d'une démonstration qui rendait à celui-ci politesse pour politesse, elle décida son frère à rappeler ses troupes, et ne songea plus qu'à faire à l'Adelantado une réception digne de lui et d'elle-même.

On se demandera peut-être ici comment une reine sauvage put parvenir à réaliser la première partie d'un si beau programme. Mon Dieu, je ne renverrai pas le lecteur à un gros livre, où il trouverait sur ce point des détails que je n'ai ni assez de temps ni assez d'espace pour résumer [j], je ne lui ferai pas non plus observer que, nous autres civilisés, avec nos masques, nos colliers, nos pendants d'oreilles, nos bracelets, nos déguisements de toute sorte, nous n'imaginons rien de mieux, dans nos fêtes, que d'imiter la parure, les danses, les jeux des peuples barbares. Je dirai seule-

ment : Vous connaissez le mot *enguirlander*, un barbarisme franco-russe exprimant l'action de séduire un étranger. Eh bien, cette action que ledit barbarisme figure à l'aide d'une fleur de rhétorique, Anacoana, la Fleur-d'Or, la réalisa sur Barthélemy avec de vraies fleurs, et quelles fleurs!

La splendide flore des Antilles fit les frais d'élégance de toutes les fêtes données aux Espagnols. La reine elle-même, dans une sorte de représentation dramatique dont la musique et les vers étaient de sa composition, parut au milieu de ses nymphes, sous un costume uniquement composé de fleurs, mais de fleurs assemblées avec un art qui eût rendu jalouses les premières faiseuses de Séville et de Burgos.

Au reste, ces enchantements enfantins servaient chez Anacoana une politique haute et loyale. En prenant congé de Behechio et de son aimable sœur, Barthélemy avait voué à cette Isabelle du nouveau monde autant de confiance et de respect que d'admiration.

Tranquille désormais, et ne craignant de la part du Xaragua aucune diversion hostile, il se jeta sur la Vega-Real, où il dût à regret combattre Guarionex, qui, d'allié et d'ami de l'Espagne, avait été poussé à la révolte par de trop justes ressentiments.

Après avoir battu et fait prisonnier ce cacique, qu'il rendit aux prières de ses sujets, il avait puni de mort deux chefs inférieurs, et en même temps l'auteur du principal outrage qui avait fait prendre les armes à Guarionex. Aussitôt, furieux, comme on peut le croire, des fêtes données à Barthélemy, Roldan avait saisi cette occasion de retourner contre l'allié d'Anacoana les armes qu'il en avait reçues avec le titre de Grand-Juge de l'île, et, pendant que son bienfaiteur, retourné dans le Xaragua, y recevait, au milieu d'un nouveau triomphe, le tribut et l'acte de vassalité de Behechio, il s'était érigé en défenseur des Indiens soi-disant opprimés par l'Adelantado, et avait rallié à sa cause, sous ce prétexte, leurs véritables, leurs uniques oppresseurs.

A ce moment étaient arrivées d'Espagne les nouvelles les plus défavorables aux Colomb. L'Amiral y était représenté comme en disgrâce, et une des preuves qu'on en donnait, c'était que l'élévation de Barthélemy à la dignité d'Adelantado n'avait pas été officiellement confirmée.

Voilà donc où en étaient les choses, lorsque, averti du retour de son frère et l'ayant trouvé aveugle, malade et presque mourant, Barthélemy exposa à Christophe la situation de la colonie et lui en remit le gouvernement.

La première mesure de l'Amiral fut la confirmation publique de tous les actes de son frère, et la condamnation de ceux de Roldan; en même temps, il écrivit à celui-ci une lettre que sa longueur ne me permet pas de citer; tout ce que j'en peux dire, c'est qu'on ne comprend pas qu'un honnête homme y ait pu résister.

Roldan n'était qu'un habile homme : Peu touché de la lettre, il le fut davantage des considérations que fit valoir près de lui le sage et fidèle Carvajal, qu'on avait d'abord desservi auprès de Colomb; mais ce grand cœur eut cette qualité, précieuse entre mille, qu'on ne perdît jamais sa confiance, à moins qu'on ne l'eût en effet trahie.

L'événement lui donna raison pour Carvajal comme pour Guacanagari.

L'officier espagnol sut ramener François Roldan, et celui-ci, ne croyant plus qu'à demi à la disgrâce des Colomb, dicta, ou peu s'en faut, à Carvajal une sorte d'arrangement que Christophe Colomb, vu la difficulté des circonstances, eut la prudence d'accepter.

Il donna alors aux soins de l'administration tout le temps qu'il ne passa point à étouffer des ferments de révolte, et déploya en toutes matières une intelligence, une activité, un bon vouloir, un mélange de douceur et de fermeté faits pour lui gagner d'autres hommes que cette lie des Espagnes, dont il était presque uniquement entouré.

Au bout de quelques mois il avait décidément rattaché Roldan à la cause de l'ordre et du génie, et avait même pu, avec son aide, réprimer de nou-

veaux excès des bandits. Des forts, des constructions importantes s'élevaient sous sa direction. Il avait écrit à la reine une lettre accompagnée d'un long mémoire comme elle les aimait, et de ces présents qu'elle avait toujours reçus avec tant de bonté. Enfin, à son estime, les droits royaux perçus dans l'île, qui s'élevaient, grâce à lui, à soixante millions par an, devaient atteindre en quelques années, et l'événement le prouva, à une somme dix fois plus considérable.

Le prix de tant de zèle et de sagesse fut qu'un jour, comme il surveillait les travaux d'agrandissement de la forteresse de la Conception, il reçut la lettre suivante :

« Don Christophe Colomb, notre amiral de la mer Océane, nous avons ordonné au commandeur François de Bobadilla porteur du présent, de vous dire certaines choses dont il est chargé. Nous vous prions d'y ajouter foi et créance, et d'agir conséquemment. »

Cette lettre était signée du roi et de la reine, et ce que l'Amiral devait entendre, c'est que le commandeur Bobadilla, qui s'était déjà installé au palais du gouvernement, le citait, lui, Christophe Colomb, par-devant une commission composée de tout ce qu'avait l'Isabelle de plus hostile à l'Amiral et à ses frères.

Colomb à ce moment était en mesure de résister avec avantage à une lettre de cachet, qui ne pouvait qu'avoir été surprise. Guarionex, Behechio, Guacanagari, tous les Indiens, sur un mot de lui, sur un signe d'Anacoana, se seraient soulevés contre le nouveau gouverneur. Celui-ci s'attendait tellement à une résistance armée, que, lorsque l'Amiral se présenta devant lui avec la confiance que lui donnait, je ne dirai pas son innocence, mais sa vertu, le misérable n'en pouvait croire ses yeux. Mais bientôt, remis de sa stupéfaction, il se vengea de la peur qui le glaçait encore en faisant mettre Colomb aux fers.

Un simulacre de jugement suivit cet acte inqualifiable, et, après un mois

de la plus rigoureuse captivité, Christophe Colomb, — on croit rêver en lisant de pareilles choses, — Christophe Colomb, séparé de ses deux frères, embarqués sur un autre navire, partit pour l'Espagne chargé de chaînes.





CHAPITRE X



X

La race des Bobadilla est la même en tout temps et en tout pays ; chez elle l'ineptie, ou du moins l'imprévoyance, égale toujours la bassesse et la cruauté.

Celui qui fit enchaîner Christophe Colomb ne soupçonnait guère, sans doute, que, par un traitement si barbare, il ajoutait à la gloire de sa victime le trait le mieux fait pour la rendre un jour populaire. Et encore moins soupçonnait-il, qu'avec ces mêmes fers dont il chargeait le révélateur du nouveau monde, il se rivait lui-même à tout jamais au piédestal de ce héros.

Au moins, le plus simple bon sens aurait-il pu lui rappeler que toute rigueur inutile porte avec elle sa condamnation, et qu'une respectueuse intimation d'avoir à se rendre en Espagne, n'eût pas trouvé Colomb moins soumis que ces ridicules ferrailles dont ses ennemis, les premiers, rougirent de le voir accablé.

Mais la rage et la peur avaient tellement aveuglé cet agent des rancunes bureaucratiques, qu'il s'imagina avoir fait merveilles en entendant les huées dont la lie du peuple honora le départ de Christophe Colomb et de ses frères comme lui enchaînés.

Cet homme, qui cependant était chrétien, qui avait entendu le récit de la Passion, ne se rappela point Barrabas, quand il vit porter en triomphe le cuisinier de l'Amiral, le seul être qui, en l'absence du bourreau, se fût présenté pour river les fers de son maître, de son bienfaiteur.

A peine, cependant, la *Gorda* eût-elle levé l'ancre, qu'une réaction morale en faveur du grand homme emmené captif, se répandit comme un frisson dans toute l'île. Horreur chez les rares honnêtes gens, crainte vague et confusion chez les autres ; la rigueur de Bobadilla fut unanimement réprouvée.

En même temps, à bord, le capitaine de la caravelle, un brave pilote, nommé Andrès Martin, et l'officier qui avait dû arrêter l'Amiral, se présentèrent devant lui, le suppliant de se laisser enlever ses fers.

Colomb ne put qu'être sensible à cette marque d'une respectueuse sympathie, mais il refusa le soulagement qu'on lui offrait. Entrevoyait-il quel relief donneraient un jour à sa gloire ces chaînes qu'il voulut emporter jusque dans la tombe ?

Qu'une telle pensée ait pu s'offrir à l'esprit d'un si grand artiste, c'est ce qui n'a rien d'improbable, pour qui a vu l'esquisse dont nous avons donné une brève description dans la première partie de ce récit. Un autre grand Italien, et longtemps après lui un poëte non moins jaloux et non moins soigneux de sa gloire, n'ont-ils pas, dans un sentiment analogue, préféré à un tardif retour dans leur patrie, la perpétuité d'un exil artificiel ?

Il est vrai qu'ici la situation était à quelques égards différente, et le personnage bien supérieur, comme caractère, à l'Alighieri. De même que la lance d'Achille pouvait seule guérir les blessures qu'elle avait faites, de même l'autorité de qui émanait l'injure dont souffrait Colomb, devait seule être admise à la réparer.

De toute façon, un sujet si fidèle ne croyait pas pouvoir, sans crime, se dérober au traitement, même injuste, que lui infligeait le représentant déclaré de ses souverains.

Mais un autre motif encore paraît avoir inspiré sa conduite ; un motif plus sérieux que le soin de sa gloire, plus sacré même que la soumission due aux rois : ce n'était pas assez pour cet ambitieux chrétien d'avoir, comme son saint patron Christophe, porté le vrai Dieu au delà des eaux ; dans ces ignobles chaînes dont on accablait sa vieillesse, il lui était doux, il se sentait fier de porter encore Jésus-Christ.

Ce sentiment est l'esprit même de sa lettre à la bonne Juana de la Torre, nourrice du feu prince don Juan, son amie. Mais cette vague apologie de sa conduite qu'il rédigea pendant la traversée, n'exprime pas seulement la fière résignation aux événements et l'absolue confiance en Dieu qui faisaient le fond de son caractère et de sa doctrine ; destinée à être mise sous les yeux de la reine, elle va au-devant des accusations et les réfute, sans méthode et comme au hasard, mais avec une largeur et une justesse de vues dont le passage suivant pourra donner au moins une idée.

« Je ne dois pas être considéré comme un gouverneur ordinaire, exerçant

dans une ville ou province régulièrement administrée et jouissant de lois qui peuvent être littéralement exécutées ; ce que j'ai droit à demander, c'est qu'on me juge comme un capitaine envoyé d'Espagne aux Indes, pour y conquérir des peuples nombreux, belliqueux, différant des nôtres par la religion et les mœurs, vivant disséminés par les montagnes et sans points de réunion fixes ; car, dans les Indes, il n'y a ni villes, ni traités politiques, » etc. A cette revendication du vrai, du seul point de vue duquel son administration devait être jugée, Colomb aurait pu ajouter un fait : c'est que son système de pénalité, à l'égard des indigènes, était loin d'égaler en sévérité celui qu'il avait trouvé en vigueur chez ces peuples eux-mêmes. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, à l'affreux supplice du pal dont le simple délit de vol était puni chez eux, il avait substitué la marque, usitée pour le même cas en Espagne, où elle entraînait une dégradation morale dont l'idée même était étrangère à des sauvages. — Que leur importait d'ailleurs l'estime de leurs oppresseurs ? de conquérants qu'eux-mêmes ils en étaient venus à regarder comme autant de larrons pillards, assassins, sacriléges ?

Quant à la réduction de ces mêmes sauvages en servitude temporaire, quel autre moyen d'exploiter le sol et les mines lui avaient laissé, d'un côté, la fainéantise espagnole, et, de l'autre, l'insatiable avidité du fisc ?

Au reste, bien qu'il n'eût pas sur l'esclavage les idées du temps où nous vivons, Colomb, personnellement, l'avait dans une telle horreur, que jamais il ne posséda un seul esclave. En revanche, aurait-il pu dire, tel de ses plus ardents accusateurs en exploitait plus de deux cents.

Enfin, si le don prophétique ne lui eût pas fait défaut en cette occasion, cet homme, qui seul jusqu'à cette heure avait su se faire aimer des indigènes, aurait pu clore le débat en prédisant que toutes ses mesures d'administration et de police coloniale si fort blâmées en 1500, seraient en 1510 le code même des colonies, avec accroissement de rigueur ; et qu'en 1864, les nations les plus civilisées de l'Europe, les plus hostiles à l'esclavage, auraient presque

achevé d'exterminer les indigènes du nouveau monde — sans parler de l'Océanie.

Le tout, hélas! en vertu de cette loi, dure sans doute, mais évidemment providentielle : l'assimilation ou la mort.

Mais, grâce au ciel, Colomb n'avait pas à se mettre en peine de justifier sa conduite ; encore une fois il allait n'avoir à défendre que ses ennemis; et il ne s'en fit pas défaut, car la plupart ne durent qu'à ses charitables instances, l'accomplissement des engagements pris avec eux.

Autant, du reste, son second départ de Cadix avait passé inaperçu, autant fut profonde et universelle l'émotion que souleva sa rentrée dans ce même port, en un si indigne appareil. Les chaînes qu'il portait ne résonnèrent pas en vain sur les dalles du vieux môle; l'écho s'en répandit d'âme en âme jusqu'à la cour, où il réveilla la conscience d'Isabelle. Pour des motifs moins délicats sans doute, et plus personnels, Ferdinand ne se montra pas moins ému; il protesta que ses intentions avaient été méconnues, ses instructions outrageusement dépassées. Fonseca, lui-même, avoua que son agent était allé trop loin, et les bureaux de la marine ajoutèrent au nom de Bobadilla, cette épithète de funeste augure : Zélé.

Un an plus tard, sur ces mêmes registres, l'épithète et le nom même étaient effacés. Bobadilla, révoqué de ses fonctions, avait péri avec les plus ardents ennemis de Christophe Colomb.

Tout est miracle dans cette vie, dans ce poëme en action, où les faits se déroulent avec une suite et un art dont nulle œuvre humaine n'égale l'harmonie faite d'oppositions.

A la réception de la lettre à doña Juana de la Torre, un courrier extraordinaire avait été dépêché à Colomb : on le plaignait, on l'admirait, on l'attendait.

Il partit alors pour Grenade où était la cour ; mais, en homme qui avait le sentiment juste des situations les plus délicates, les plus extrêmes, il fit route,

puis se présenta devant les deux rois non plus, comme précédemment, sous l'humble habit de Franciscain, mais en seigneur, en Amiral, en vice-roi, mais avec le brillant costume, avec le regard calme et assuré que comportaient son rang, ses dignités, ses services, son caractère.



Le roi, qui le reçut le premier, put lui savoir peu de gré de cette attitude, mais il n'en laissa rien paraître.

Quant à Isabelle, en revoyant le noble vieillard qui venait de subir un si indigne traitement, bien loin de l'accuser, elle s'accusa elle-même, elle fondit en larmes et voulut que toute explication fût précédée de la destitution de Bobadilla et de la confirmation — nominale — de Christophe Colomb dans toutes ses dignités.

Moralement, la réparation était complète, mais à tout autre point de vue elle ne pouvait l'être de longtemps. Colomb comprit lui-même que son retour immédiat à Saint-Domingue y pourrait susciter des troubles; il souffrit d'y

voir nommer un administrateur intérimaire que le roi Ferdinand comptait bien en secret ne point rappeler, et ce fut seulement le 9 mai 1502, qu'il partit de Cadix avec quatre caravelles et cent cinquante hommes, non pas pour son gouvernement des Indes occidentales, mais pour un simple voyage de découvertes. Rien ne prouve mieux qu'une telle résolution le désintéressement de cette âme, son besoin d'action, l'ardeur qu'elle portait au service de Dieu et des hommes.

Le temps change parfois étrangement l'aspect des choses : Colomb, appareillant obscurément de Cadix avec quatre petits navires, combien ne nous semble-t-il pas, et combien n'est-il pas en effet plus grand, qu'évoluant naguère dans ces mêmes eaux avec une pompe royale, entraînant d'un geste une flotte, et accompagné des vœux de tout un peuple, qui n'avait d'yeux que pour le contempler, de voix que pour l'acclamer et le bénir.

Mais depuis longtemps l'habitude avait émoussé chez Colomb le sentiment pour nous si vif de ces contrastes. Depuis longtemps il ne jugeait ses propres actes que comme les devait comprendre l'équitable postérité; et celui qu'il s'apprêtait en ce moment à accomplir, avait à ses yeux toute la grandeur qu'on s'accorde à y reconnaître aujourd'hui.

Il se proposait de reprendre l'exploration de la terre ferme découverte par lui le 1er août 1498, et d'arriver, soit à un détroit qu'il soupçonnait dans les parages d'Honduras, soit à une mer libre, qui aurait permis d'accomplir la circumnavigation du globe.

A cet effet, il emmenait avec lui, non plus comme à son précédent voyage, un ramas de bandits et de faméliques chercheurs d'or, mais des marins choisis, pour la plupart, des hommes de cœur et de savoir, et, en tête de cette élite, son vaillant frère Barthélemy, qui commandait une des quatre caravelles.

A bord de la sienne, la capitanate, il avait son futur historien, son fils Ferdinand.

On verra bientôt pour quelle rude école il l'avait arraché à la mollesse, aux séductions de la plus brillante des cours; mais, si l'on veut savoir avec détail dans quel abîme de misères se trouva tout à coup plongé cet enfant chéri, — il avait environ treize ans, — ce n'est pas ici qu'il le faut chercher. Un exposé complet du quatrième voyage de Colomb ne nous entraînerait pas seulement au delà des bornes de ce récit, il en dépasserait encore le but, en empiétant sur l'histoire d'un monde dont nous nous sommes uniquement proposé de raconter la découverte et de faire aimer le révélateur.

Nous allons donc terminer en donnant un sommaire de cette prodigieuse et douloureuse expédition, à l'effet surtout de relier entre eux et de dater quelques fragments d'une lettre de son auteur.

Après l'habituelle relâche aux Canaries, favorisée par un temps constamment propice, la petite escadre arrivait le 15 juin à la Martinique, et les jours suivants à la Dominique, à Santa-Cruz et à Porto-Rico. De là, une des caravelles répondant mal à sa destination, l'Amiral, afin de l'y mieux adapter ou de l'échanger avec retour contre une meilleure, vint jeter l'ancre en vue de l'Isabelle, et demanda aux autorités de cette ville, par lui fondée, la permission d'y relâcher pour avaries.

Cette autorisation, qu'on eût accordée au plus obscur pilote, Nicolas de Ovando la refusa à Christophe Colomb.

Celui-ci se vengea à sa manière : il se hâta de prédire à son remplaçant une tempête épouvantable, et le conjura de ne point laisser appareiller une flotte qui se disposait à rapatrier, avec Bobadilla et ses richesses, nombre d'hidalgos mécontents et découragés, à ce qu'ils prétendaient, mais en réalité gorgés d'or à leur suffisance.

On ne manqua pas de se railler de la prédiction, et tandis que Colomb gagnait à force de voiles un petit port qu'il appela le Port-Caché, la flotte appareillait par un temps des plus favorables.

Deux jours après elle était jetée à la côte et il n'en réchappait qu'un seul navire, le plus frêle, et justement celui qui emportait et put déposer en Espagne toute la petite fortune des Colomb.

L'Amiral n'apprit que plus tard ce détail ; il ignorait même la perte de la flotte, lorsqu'à grand'peine il put rallier ses propres navires, ayant beaucoup souffert de la tempête dans un abri insuffisant, et cela quand l'*Isabelle* eût pu lui offrir un refuge ! « Quel homme, écrit-il dans sa lettre aux rois, quel homme, en comptant Job lui-même, fut jamais plus malheureux que moi ! Ces mêmes ports que j'avais découverts au péril de ma vie, on m'y refusa, en ces douloureuses circonstances, un refuge contre la mort qui nous menaçait, moi, mes amis, mon frère, mon jeune fils. »

Sa tendresse pour ce dernier était réservée à des épreuves bien plus cruelles, mais aussi à la joie virile de trouver un homme chez cet enfant.

Entraîné vers la côte méridionale de Cuba, par ce même courant équatorial qu'il avait découvert à son précédent voyage, puis rejeté au large par une série de tempêtes, pendant quatre-vingt jours ses yeux ne virent ni le soleil, ni les étoiles ; ses vaisseaux étaient entr'ouverts, ses voiles emportées en lambeaux ; cordages, agrès, chaloupes, tout était perdu ; ses meilleurs matelots malades, consternés, se confessaient les uns aux autres ; les plus intrépides perdaient courage. — « Mais, écrivait-il aux deux rois, ce qui déchirait le plus cruellement mon âme, c'était mon fils dont l'extrême jeunesse ajoutait à mon désespoir et que je voyais en proie à plus de peines, plus de tourments qu'aucun de nous. Dieu, sans doute, et non pas un autre, lui prêtait une telle force. Seul il ranimait le courage et la patience des marins dans leurs durs travaux. On eût cru voir en lui un pilote vieilli parmi les tempêtes, chose incroyable, inouïe et qui mêlait du moins quelque douceur à des peines qui, seules, m'auraient accablé. »

« Ce n'est pas tout, ajoute-t-il un peu plus bas, un souvenir qui *m'arrache le cœur par les épaules*, c'est que j'ai laissé en Espagne le plus jeune de mes

fils, don Diego, privé de son père et dénué de toute fortune; mais j'espère qu'il trouvera en vos Altesses des princes justes et reconnaissants qui lui rendront avec usure ce dont votre service l'a privé. »

Lorsqu'il exhalait ces plaintes touchantes, Colomb venait d'être poussé sur les côtes de la terre ferme, à la hauteur du cap Honduras. Un mois après, le 14 septembre, il avait exploré ces mêmes côtes jusqu'au cap *Gracias à Dios*, et le surlendemain, il mouillait près de la bouche d'un fleuve, que la perte d'un canot avec tous ses hommes lui fit appeler rivière du Désastre.

De ce havre, où de précieux renseignements sur la richesse métallique de la contrée ne l'arrêtèrent que le temps de les recueillir, il poussa l'illusoire recherche d'un détroit sur le point même où le génie de l'homme finira tôt ou tard par en créer un.

Du commencement d'octobre à la fin de novembre, bien que malade et souvent perclus, il avait relevé dans le plus grand détail — au point que ses gens l'en raillaient — toutes les côtes dites de Costa-Rica, de Veragua, des Mosquitos et de l'isthme de Panama.

Cette exploration si importante pour la science ne s'était accomplie, au reste, qu'en dépit des hommes et des éléments de plus en plus conjurés contre lui. Dans ce havre *del retrete* (du cabinet) il avait eu la douleur de combattre des Indiens exaspérés par les sévices de ses compagnons, et bientôt, la pression de ces mêmes hommes, démoralisés par tant de misères, l'avait contraint de revenir en arrière jusqu'à un point de la côte de Veragua, où, un instant, le voisinage des mines d'or lui suggéra la pensée de fonder un établissement; mais la mauvaise volonté de ses compagnons, l'hostilité des naturels et de perpétuels ouragans, ne lui permirent pas de donner suite à ce projet, et, le 1er mai 1502, après avoir reconnu l'entrée du golfe de Darien, — sa dernière découverte, — il dut reprendre la direction de Saint-Domingue.

Ici nous passerons de plus en plus rapidement sur des calamités si profondes, si répétées, qu'elles en viennent à produire, dans leur détail, la mo-

notonie de l'horreur. Il n'en fallait pas moins pour arracher à une âme aussi ferme que celle de Christophe Colomb les lamentations suivantes : « ... En butte à de si nombreuses tempêtes, tourmenté par la fièvre et accablé par tant de fatigues, tout espoir de salut s'était éteint dans mon âme. Cependant je m'armai de tout mon courage, je montai à l'endroit le plus élevé, appelant en vain les quatre vents du ciel à mon secours. Je voyais, autour de moi, pleurer à chaudes larmes les capitaines de guerre de Vos Majestés. Épuisé, je tombai et m'endormis : Dans mon sommeil j'entendis une voix compatissante qui m'adressa ces mots :

« O insensé! pourquoi tant de lenteur à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers? que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis ta naissance n'a-t-il pas eu pour toi la plus tendre sollicitude? et lorsqu'il te vit en âge d'accomplir ses desseins, n'a-t-il pas fait retentir glorieusement ton nom sur la terre. Les Indes, cette riche partie du monde, ne te les a-t-il pas données? ne t'a-t-il pas rendu libre d'en faire hommage selon ta volonté ?... Des chaînes qu'on ne pouvait briser fermaient l'accès de l'Océan, il en remit les clefs entre tes mains. Ton pouvoir fut reconnu dans les terres les plus lointaines, et ta gloire proclamée par tous les chrétiens... tourne-toi donc vers lui et reconnais ton erreur, car sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne sera pas un obstacle aux grandes choses qu'il te réserve : il tient pour toi dans ses mains les plus splendides héritages.

« Abraham n'avait-il pas cent ans lorsque lui naquit Isaac? Incertains sont les secours que tu appelles... mais les promesses que Dieu a faites, il n'y manque jamais avec ses serviteurs. Ce n'est pas lui qui, après avoir reçu un service, prétend que l'on n'a point suivi ses instructions, et donne à ses ordres un sens nouveau... Ses paroles ne renferment rien d'équivoque ; tout ce qu'il a promis, il le donne, et avec usure. Voilà ce qu'a fait pour toi le Créateur. Montre à présent, si tu le peux, quel prix t'ont valu tant de dangers et de maux affrontés pour d'autres. »

« Et moi, si accablé que je fusse par la souffrance, j'entendais clairement tout ce discours, mais n'ayant pas la force d'y répondre, je pleurai humblement sur mes erreurs. La voix alors acheva en ces termes :

« Espère, prends courage, tes travaux seront gravés sur le marbre et ce sera justice. »

Ces passages dont les meilleurs juges ont comparé la sublimité à celle des Écritures, font partie de la fameuse pièce, justement et à plus d'un titre appelée *la lettre rarissime*.

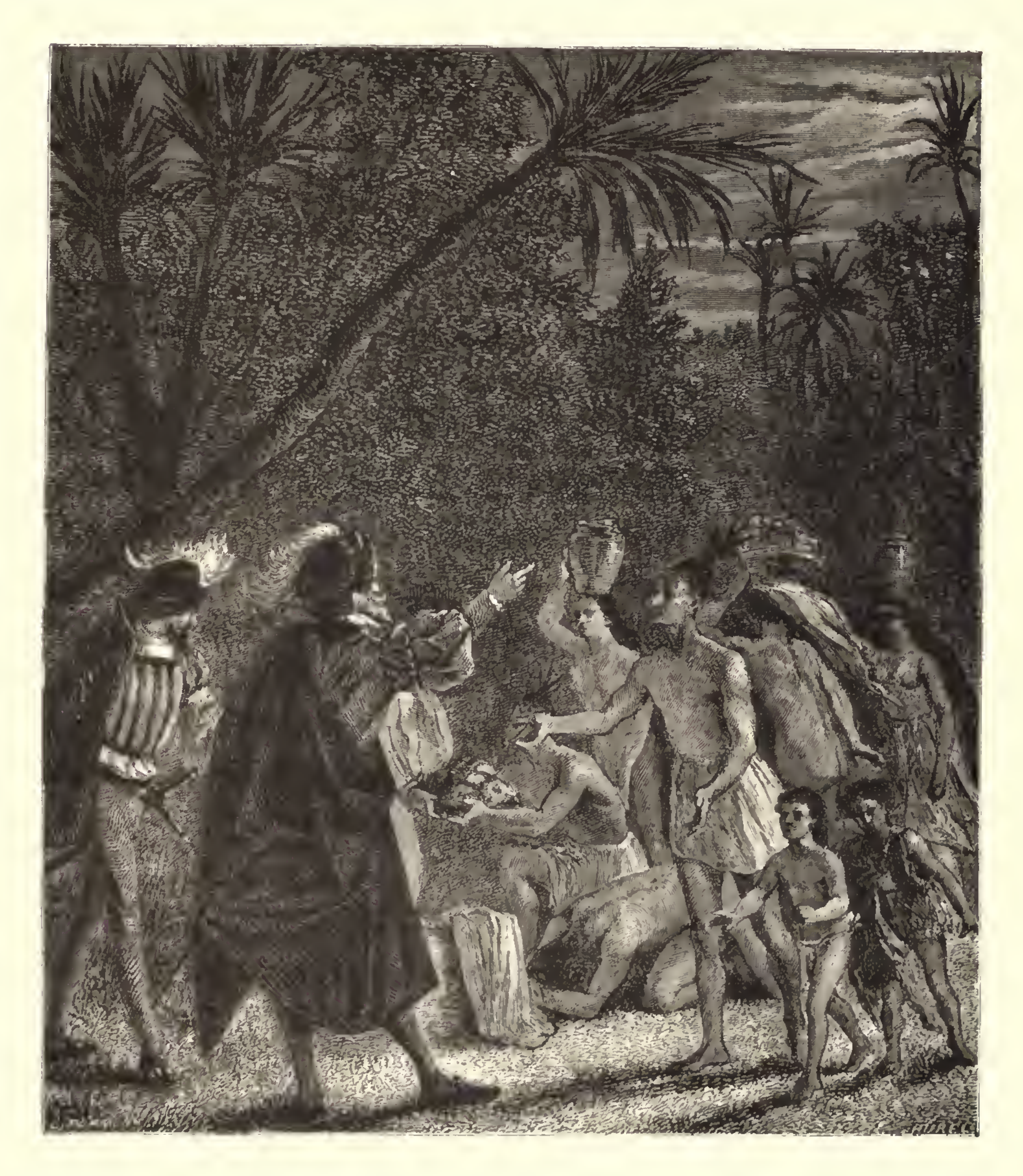
Lorsque Colomb écrivit aux deux rois cette lettre qui, confiée à des sauvages, n'arriva que par miracle à sa destination, il avait dû, après treize mois de tortures, s'échouer sur une plage de la Jamaïque, avec les deux seuls navires qui lui restaient. Le brave Diego Mendez et un noble génois de la maison de Fiesque, s'étaient bien aventurés sur une pirogue de sauvages pour aller demander des secours à Saint-Domingue, mais on n'avait plus de nouvelles d'eux et on les tenait pour morts.

Une position si désespérée semblait ne pouvoir plus s'aggraver pour l'Amiral, lorsque, d'une part, ses hommes, après une révolte dans laquelle il faillit périr, l'abandonnèrent presque tous et se répandirent en pillards dans l'intérieur de l'île ; en même temps les indigènes, las de pourvoir à ses besoins, entreprirent de l'affamer.

A cette menace, suivie d'un commencement d'exécution, Colomb retrouva tout à coup cette fertilité d'esprit que plus haut nous n'avons pas craint de comparer à celle d'Ulysse. Se rappelant, à propos, qu'une éclipse de lune était imminente, il prédit aux sauvages récalcitrants, qu'en punition de leur conduite, la lune s'apprêtait à leur refuser sa lumière.

On comprend aisément ce qui s'ensuivit : le disque de la lune s'étant en effet éclipsé, les sauvages se crurent perdus; ils accoururent en foule se jeter aux pieds de Colomb qui, désarmé surtout par leurs offrandes, leur rendit l'éclat de la lune en échange des provisions qu'ils s'étaient hâtés de lui apporter.

Par surcroît de bonne fortune, à peu de jours de là, il reçut de Saint-Domingue un petit tonneau de vin et un quartier de porc, avec promesse



d'un navire qui prochainement le viendrait querir avec tout son monde.

C'était, pour le moment, tout ce que daignait offrir à Colomb ce même Nicolas de Ovando, qui lui avait précédemment refusé la libre pratique de l'*Isabelle*.

Au reste, le navire suivit d'assez près la promesse, et on va voir, en outre, que le politique Ovando n'avait pas perdu de temps pour se mettre en état de recevoir convenablement et sans risques, Christophe Colomb et son frère Barthélemy.

On n'a oublié, j'espère, ni les visites de ce dernier à la reine Anacoana, ni la profonde sympathie qu'avait toujours éprouvée cette noble femme pour les Colomb, et on peut en conclure que le jaloux Roldan en avait touché quelque chose au lâche Ovando, qui d'abord y avait attaché fort peu d'importance; mais l'approche des Colomb — leur ombre eût suffi, — et pour le coup l'absolue nécessité de les accueillir, avait inspiré à cet habile homme la crainte de je ne sais quel complot, qu'il lui importait de déjouer.

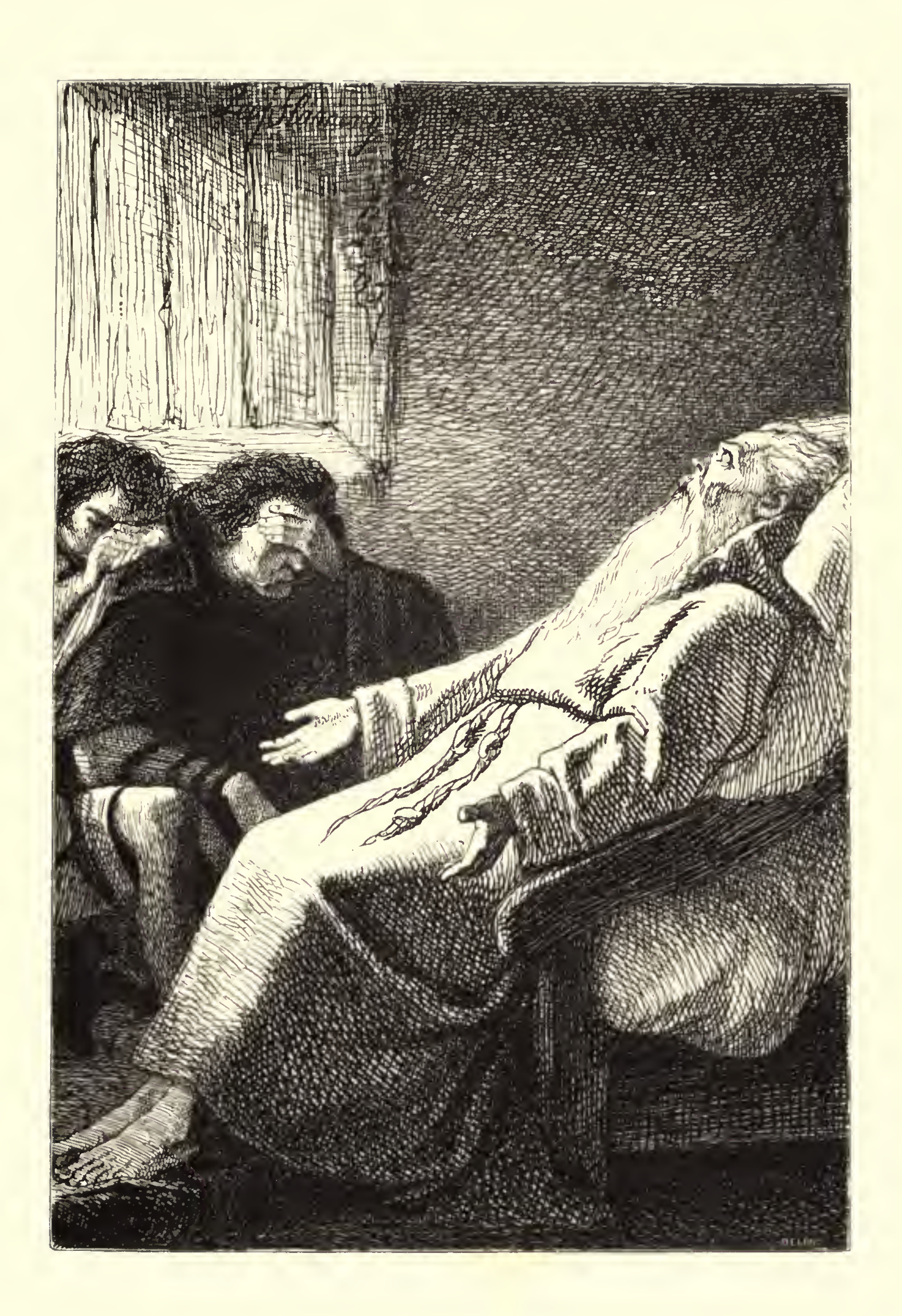
A cet effet, et ne voulant pas d'ailleurs faire trop attendre des hôtes tels que l'Amiral et l'Adelantado, il avait couru, en personne, offrir le divertissement d'un carrousel à la belle reine de Xaragua. Celle-ci n'avait pas manqué de s'y rendre avec toute sa cour et les principaux personnages de la contrée, et la fête commençait à peine, que les preux chevaliers d'Ovando, celui-ci en tête, se jetèrent sur les Indiens désarmés, en firent un affreux carnage, brûlèrent vifs quatre-vingt-quatre de leurs caciques, et ne laissèrent que des cendres aux lieux où s'élevait la veille encore la riante capitale du Xaragua.

Quant à la reine, après on ne sait quel odieux simulacre de procès, elle subit, en place publique de l'Isabelle, l'ignominieux supplice de la corde.

Telle fut la fin de la Fleur-d'Or, de la belle reine Anacoana, dite l'Amie des Espagnols.

Tandis que ces horreurs se passaient dans le nouveau monde, une autre reine marchait de douleurs en douleurs vers une tombe où avec elle allaient s'ensevelir les dernières espérances de Christophe Colomb.

Lorsque celui-ci rentra en Espagne après de nouvelles traverses, la santé d'Isabelle était tellement affaiblie qu'il ne pût tirer d'elle aucun secours, non-



seulement pour ses projets, mais même pour la simple reconnaissance de ses droits.

Lui-même, d'ailleurs, il se trouva arrêté à Séville par des douleurs rhumatismales dont il souffrait depuis longues années et qui, aggravées par l'âge et par des fatigues récentes, le tenaient maintenant cloué sur un grabat d'hôtellerie. C'est de là que son ardente imagination lui montrait assiégée par ses ennemis l'oreille du roi Ferdinand, auprès duquel il appelait en vain l'intercession jadis si puissante de son bon ange.

Isabelle respirait encore cependant, et de ce qui lui restait de vie, elle en voulut donner une part à son serviteur vénéré. Un envoyé de l'Amiral, le fidèle Diego Mendez, fut reçu par elle. De son lit de douleurs elle entendit, elle accueillit avec ferveur, non la défense, mais l'apologie de Colomb; elle apprit ce que les Fonseca, les Bobadilla, les Ovando avaient fait de ses colonies ; elle donna des larmes à l'horrible fin de la noble et touchante Anacoana ; elle se promit de la venger si Dieu lui en laissait le temps, et jura que le meurtrier aurait d'elle « une place qui n'aurait jamais été occupée. »

Ces dispositions de la reine furent pour l'Amiral la dernière consolation qu'il devait recevoir en ce monde. Sa santé ne lui permit de s'en prévaloir directement auprès du roi que quand sa noble amie ne pouvait déjà plus intercéder pour lui que dans le ciel.

Isabelle expira le 26 novembre 1504, et à dater du jour de cette irréparable perte, Colomb n'obtint plus de Ferdinand que des promesses dilatoires, de stériles marques d'estime, des égards insultants en ce qu'ils semblaient accordés seulement à l'âge, à la faiblesse.

Colomb, cependant, n'avait jamais été plus jeune d'esprit ni plus actif, sinon plus valide de corps. Mais les privations, le froid, le dénûment et surtout la continuité des déceptions et des outrages qu'on lui infligeait systématiquement, hâtèrent la fin d'une vie que la Providence ne jugeait plus utile à ses desseins.

Il fallut dix-huit mois encore, pour que les délais de la justice humaine ayant mûri celle de Dieu, le révélateur d'un monde nouveau pût rendre enfin son âme au Créateur de tous les mondes.

Ce fut dans une pauvre auberge de Séville, le 20 mai 1506, que, se sentant rappelé par son Maître, Colomb demanda de lui-même les derniers sacrements, qu'il voulut recevoir, comme l'avait fait Isabelle, sous l'habit du tiers ordre de Saint-François.

Le jour de l'Ascension fut le jour de sa délivrance. A midi, après une agonie de quelques heures, il proféra hautement ces dernières paroles du Sauveur mourant sur la croix :

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

Et il expira.



Christophe Colomb disparut de ce monde presque aussi obscurément qu'il y était entré; la cause en fut principalement dans l'immense révolution qu'il y avait faite. Telle était l'impulsion donnée par lui aux voyages de découvertes, qu'en moins de quarante-cinq ans, les côtes des deux Amériques étaient en grande partie relevées, tandis qu'à l'intérieur de vastes empires étaient conquis. On comprend qu'au milieu d'un tel mouvement, le bruit de la mort de Colomb ait été couvert, dans l'ancien et le nouveau monde, par celui qu'y faisaient sa vie et son œuvre. Sept années s'étaient écoulées, que les poëtes chantaient encore le grand révélateur comme un homme vivant; beaucoup, même en Espagne, ne furent informés de sa mort qu'après ce laps de temps, et grâce seulement aux splendides mais tardives obsèques qui lui furent faites par le roi Ferdinand.

Inhumé premièrement dans le couvent des Franciscains de Valladolid, le corps de Christophe Colomb fut transporté à Séville, et, après un pompeux office, confié à la Chartreuse de Sainte-Marie des Grottes, où il demeura jusqu'en 1536. Réclamé à cette époque par la capitale de Saint-Domingue, il fut déposé dans la cathédrale de cette ville et y resta jusqu'en 1795, année où l'Espagne, dépossédée de Saint-Domingue par la France, emporta à Cuba ces précieux restes, dont nul n'oserait dire qu'ils ont fait leur dernière étape.

La postérité de Colomb brilla un moment d'un très-vif éclat après la mort de son auteur. Celui-ci avait à peine fermé les yeux que son fils Diego, en

faveur duquel il avait fondé un majorat, fut d'abord mis en possession d'une faible partie des biens paternels. Bientôt, marié avec doña Maria de Tolède, nièce chérie du duc d'Albe, il dut à cette alliance presque royale de remplacer enfin le traître Ovando dans le gouvernement de Saint-Domingue. Là, sous l'inspiration de ses deux oncles, Barthélemy et Diego, il poursuivit les plans de son père, et rendit à son souverain des services payés d'une même ingratitude, jusqu'à ce que, également rappelé pour rendre compte de ses actes, et reconnu de même innocent, il mourut en Espagne, abreuvé des mêmes dégoûts.

Peu de temps auparavant, Barthélemy, créé gouverneur de l'île de Mona, et Diego, le second frère de l'Amiral, étaient morts à Saint-Domingue, près de leur nièce la vice-reine, sans laisser de postérité, non plus que Ferdinand Colomb. Celui-ci survécut à ses oncles jusqu'en 1539. Historien et géographe distingué, on a de lui la biographie la plus autorisée de son père [*].

Des cinq enfants que Diego Colomb, fils aîné de l'Amiral, avait eus de doña Maria de Tolède, l'aîné, don Luiz, obtint, en 1537, le titre de duc de la Veragua et de marquis de la Jamaïque, avec un majorat de vingt-cinq lieues carrées sur la terre ferme.

La lignée mâle et légitime de Christophe Colomb s'éteignit en 1578, en la personne du quatrième amiral qui ait eu droit de porter ce grand nom; mais le titre de duc de la Veragua est encore aujourd'hui porté avec distinction par une branche collatérale de l'illustre maison de Colomb.

NOTES

(*a*) L'orthographe des nom et prénom de Christophe Colomb varie suivant les temps et plus encore suivant les langues dans lesquelles ils sont écrits : en italien, c'est *Cristofforo Columbo* et *Cristoforo Colombo;* en espagnol *Colombo* devient *Colomo* et *Colon*. Il en est de même pour tous les membres de la famille, aux noms desquels, pour éviter la confusion, nous conserverons l'orthographe française.

(*b*) On appelle *Rivière du Ponent* et *rivière du Levant*, les deux côtes du golfe de Gênes qui s'étendent, l'une à l'ouest et l'autre à l'est de cette ville.

(*c*) Les Colomb portaient : D'azur à trois colombes d'argent, au chef; le cimier surmonté de l'emblème de la justice, et pour devise, ces mots : *Fides, spes, charitas*. Sauf d'insignifiantes nuances, ces armes parlantes étaient communes aux Colomb de Plaisance, du Montferrat et de la Ligurie.

(*d*) Comme ce griffon les étrangle,
Ainsi Gênes écrase ses ennemis.

Cette traduction ne s'adresse, bien entendu, ni à mon neveu, ni à aucun de mes jeunes lecteurs ; mais on peut avoir des lectrices.

(*e*) Oviedo y Valdez, *Histoire naturelle et générale des Indes*, etc., liv. II, chap. III ; traduction de Jean Pouleur, valet de chambre de François Ier.

(*f*) Plut. *de facie in orbe lunæ*. Nous ne citons cette étrange aberration d'un si grand homme, que comme excuse à certaines opinions, très-différentes, mais non moins étranges de Christophe Colomb. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'à une époque où la lune, grâce à la perfection de nos instruments d'optique, s'est rapprochée de nous de plus de quatre-vingt mille lieues, nous avons tous plus ou moins donné dans l'ingénieuse mystification des prétendus *Sélénites*.

(*g*) Aristote : *Du Monde*, et *Récits merveilleux*. — Ces deux traités, probablement inspirés de la tradition aristotélique, sont anciens mais apocryphes.

(*h* qu'on a par erreur indiqué dans le texte par *e*) En son for intérieur, Colomb ne tenait pas seulement compte du mouvement horaire de l'étoile polaire ; il constatait en outre, le premier, et cinq ans avant Sébastien Cabot, que l'aiguille aimantée se dirige non pas, comme on l'avait cru jusqu'alors, vers notre pôle géographique, mais vers un point à l'O. de celui-ci, et qu'on a désigné depuis sous le nom de pôle magnétique.

(*i*) Une partie du continent américain (le Labrador) avait déjà été aperçue, en 1496, par le fameux Sébastien Cabot, à l'insu de Christophe Colomb, et par suite de l'impulsion donnée par celui-ci aux recherches vers l'Occident ; mais, comme le fait justement observer Humboldt, l'honneur d'avoir découvert une contrée appartient tout entier à l'homme qui en a le premier reconnu la moindre partie. Quant au trop fameux Améric Vespuce qui, lui aussi, aurait, dit-on, touché la terre ferme avant Colomb, le fait fût-il aussi avéré qu'il l'est peu, ne justifierait pas le nom donné au nouveau monde par un enchaînement de hasards, auxquels celui qui en profite n'a jamais aidé sciemment. Son innocence à cet égard est aujourd'hui tellement démontrée, que nous n'avons pas cru devoir aborder ce sujet.

(*j*) *Histoire générale des Antilles, de saint Cristofle* (sic), *de la Guadeloupe, de la Martinique et d'autres isles habitées par les Français*, par le Père Dutertre ; 4 vol. in-4° ; Paris, 1667-1671.

(*k*) Fernando Colombo, *Istorie, nelle quali si ha particolare e vera relazione della vita e de' fatti dell' ammiraglio Crist. Colombo suo padre*, etc. Venise, 1571. Le texte original de cet ouvrage ayant été perdu, c'est sur cette traduction italienne qu'a été publiée la traduction française de Cotolendy. 1 vol. in-8°, Paris, 1681.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

